

DU CULTE
DES DIEUX
FÉTICHES,
OU

Parallèle de l'ancienne Religion
de l'Égypte avec la Religion
actuelle de Nigritie.

par Ch. de Voltaire.

Respicit angues

Omnigenūmque Deūm monstra & latrator Anubis.

VIRGIL. ÆN. VIII. 697.



M D C C L X.





DU CULTE
DES DIEUX
FÉTICHES.



'Assemblage confus de l'ancienne Mythologie n'a été pour les modernes qu'un chaos indéchiffrable, ou qu'une énigme purement arbitraire, tant qu'on a voulu faire usage du figurisme des derniers Philosophes Platoniciens, qui prêtoit à des nations ignorantes & sauvages une connoissance des causes les plus cachées de la nature, & trouvoit dans le ramas des pratiques triviales d'une foule d'hommes stupides & grossiers les idées intellectuelles de la plus abstraite Métaphysique. On n'a guères

mieux réussi, quand par des rapports, la plupart forcés & mal soutenus, on a voulu retrouver dans les faits mythologiques de l'antiquité l'histoire détaillée, mais défigurée, de tout ce qui est arrivé chez le peuple Hébreu, nation inconnue à presque toutes les autres, & qui se faisoit un point capital de ne pas communiquer sa Doctrine aux étrangers. Mais ces deux méthodes avoient une utilité marquée pour ceux qui les premiers en ont fait usage. Les Payens cherchoient à sauver l'honneur de leur croyance de la juste critique des Chrétiens; & ceux-ci prosélites & persécutés, avoient un intérêt direct de ramener à eux tout ce qui leur étoit étranger, & de tourner en preuves contre leurs adversaires les anciennes traditions dont ceux-là même demeuroient d'accord. D'ailleurs l'allégorie est un instrument universel qui se prête à tout. Le système

me

me du sens figuré une fois admis, on y voit facilement tout ce que l'on veut comme dans les nuages : la matière n'est jamais embarrassante ; il ne faut plus que de l'esprit & de l'imagination : c'est un vaste champ, fertile en explications, quelles que soient celles dont on peut avoir besoin. Aussi l'usage du figurisme a-t-il paru si commode, que son éternelle contradiction avec la Logique & le sens commun n'a pu encore lui faire perdre aujourd'hui dans ce siècle de raisonnement le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles.

Quelques Savans plus judicieux, bien instruits de l'histoire des premiers peuples dont les colonies ont découvert l'Occident, & versés dans l'intelligence des Langues Orientales, après avoir débarrassé la Mythologie du fatras mal assorti dont les Grecs l'ont surchargée, en ont enfin trouvé la vraie clef dans l'his-

toire réelle de tous ces premiers peuples, de leurs opinions, & de leurs Souverains ; dans les fausses traductions d'une quantité d'expressions simples, dont le sens n'étoit plus entendu de ceux qui continuoient de s'en servir ; dans les homonymies, qui ont fait autant d'Etres ou de personnes différentes d'un même objet désigné par différentes épithètes. Ils ont vu que la Mythologie n'étoit autre chose que *l'histoire ou le récit des actions des morts*, comme son nom même l'indique ; le Grec *μύθος* étant dérivé du mot Egyptien *Muth*, i. e. *mors* ; terme qui se trouve de même dans la Langue Chananéenne. Philon de Biblôs traduit l'expression *Mouth*, qu'il trouve dans le texte de Sanchoniaton, par *Ἅιδης* ou *Pluton* : traduction qui nous indique en passant un rapport formel entre les deux Langues Egyptienne & Phénicienne. Horace semble s'être plu

à

à rendre en Latin l'idée attachée au mot Grec *Mythologie* par la version purement littérale *Fabula manes*, les morts dont on parle tant. Ainsi la simple origine du terme *Mythologie* en donne à la fois la véritable signification, montre sous quelle face la Mythologie doit être considérée, & enseigne la meilleure méthode de l'expliquer. Les savantes explications qu'ils nous ont données ne laissent presque plus rien à désirer, tant sur le détail de l'application des fables aux événemens réels de la vie des personnages célèbres de l'antiquité profane, que sur l'interprétation des termes, qui, réduisant pour l'ordinaire le récit à des faits tout simples, font évanouir le faux merveilleux dont on s'étoit plu à le parler. Mais ces clefs, qui ouvrent très bien l'intelligence des fables historiques, ne suffisent pas toujours pour rendre raison de la singularité des opinions dog-

matiques, & des rites pratiques des premiers peuples. Ces deux points de la Théologie Payenne roulent, ou sur le culte des astres, connu sous le nom de Sabéisme, ou sur le culte peut-être non moins ancien de certains objets terrestres & matériels appelés *Fétiches* chez les Nègres Africains, parmi lesquels ce culte subsiste, & que par cette raison j'appellerai *Fétichisme*. Je demande que l'on me permette de me servir habituellement de cette expression: & quoique dans sa signification propre, elle se raporte en particulier à la croyance des Nègres de l'Afrique, j'avertis d'avance que je compte en faire également usage en parlant de toute autre nation quelconque, chez qui les objets du culte sont des animaux, ou des êtres inanimés que l'on divinise; même en parlant quelquefois de certains peuples pour qui les objets de cette espèce sont moins des
Dieux

Dieux proprement dits, que des choses douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, & des talismans préservatifs : car il est assez constant que toutes ces façons de penser n'ont au fond que la même source, & que celle-ci n'est que l'accessoire d'une Religion générale répandue fort au loin sur toute la terre, qui doit être examinée à part, comme faisant une classe particulière parmi les diverses Religions Payennes, toutes assez différentes entr'elles. C'est ici (ce me semble, & je me propose de l'établir) un des grands élémens qu'il faut employer dans l'examen de la Mythologie, & dont nos plus habiles Mythologues, ou ne se sont pas avisés, ou n'ont pas sçu faire usage, pour avoir regardé d'un trop beau côté la chose du monde la plus pitoyable en soi. Il est constant que parmi les plus anciennes nations du monde, les unes tout-à-fait

brutes & grossières , s'étoient forgées par un excès de stupidité superstitieuse ces étranges Divinités terrestres ; tandis que d'autres peuples moins infensés adoroient le Soleil & les Astres. Ces deux fortes de Religions , sources abondantes de la Mythologie Orientale & Grecque , & plus anciennes que l'idolatrie proprement dite , paroissent demander divers éclaircissemens que ne peut fournir l'examen de la vie des hommes déifiés. Ici les Divinités sont d'un autre genre , surtout celles des peuples Fétichistes , dont j'ai dessein de détailler la croyance , si ancienne & si longtems soutenue , malgré l'excès de son absurdité. On n'a point encore donné de raison plausible de cet antique usage tant reproché aux Egyptiens , d'adorer des animaux & des plantes de toute sorte , * *quibus hæc nascuntur*

* Juvenal. Sat. 15.

cuntur in hortis Numina. Car ni les allégories mystiques de Plutarque & de Porphyre, qui veulent que ces objets vulgaires fussent autant d'emblèmes des attributs de l'Être suprême, ni le sentiment de ceux qui sans preuve suffisante posent pour principe que chaque Divinité avoit pour type visible un animal que le peuple prit bientôt pour la Divinité même, ni le système d'un figuriste moderne qui en fait autant d'affiches, annonçant énigmatiquement au peuple les choses communes dont il avoit déjà l'usage trivial, n'ont rien à cet égard de plus satisfaisant, pour les esprits qui ne se payent pas de vaines paroles élégantes, que la fable de la fuite des Dieux de l'Olympe en Egypte, où ils se déguisèrent en toutes sortes d'espèces d'animaux, sous la forme desquels on les adora depuis.

Il ne faut pas aller chercher bien loin

ce

ce qui se trouve plus près , quand on fait par mille exemples pareils qu'il n'y a point de superstition si absurde ou si ridicule que n'ait engendrée l'ignorance jointe à la crainte ; quand on voit avec quelle facilité le culte le plus grossier s'établit dans des esprits stupides affectés de cette passion , & s'enracine par la coutume parmi les peuples sauvages qui passent leur vie dans une perpétuelle enfance. Mais ils ne se déracinent pas si aisément : les vieux usages , surtout lorsqu'ils ont pris une teinte sacrée , subsistent encore longtems après qu'on en a senti l'abus. Au reste ce n'est pas aux seuls Egyptiens qu'on pouvoit faire un pareil reproche. Nous verrons bientôt que les autres Nations de l'Orient n'ont pas été plus exemptes dans leurs premiers siècles d'un culte puéril que nous trouverons généralement répandu sur toute la terre , & maintenu surtout
en

en Afrique. Il doit sa naissance aux tems où les peuples ont été de purs sauvages plongés dans l'ignorance & dans la barbarie. A l'exception de la race choisie, il n'y a aucune Nation qui n'ait été dans cet état, si l'on ne les considère que du moment où l'on voit le souvenir de la Révélation Divine tout-à-fait éteint parmi elles. Je ne les prends que de ce point, & c'est en ce sens qu'il faut entendre tout ce que je dirai là-dessus dans la suite. Le genre humain avoit d'abord reçu de DIEU même des instructions immédiates conformes à l'intelligence dont sa bonté avoit doué les hommes. Il est si étonnant de les voir ensuite tombés dans un état de stupidité brute, qu'on ne peut guères s'empêcher de le regarder comme une juste & surnaturelle punition de l'oubli dont ils s'étoient rendus coupables envers la main bienfaitrice qui les avoit créés. Une partie des

nations sont restées jusqu'à ce jour dans cet état informe : leurs mœurs, leurs idées, leurs raisonnements, leurs pratiques sont celles des enfans. Les autres, après y avoir passé, en sont sorties plus tôt ou plus tard par l'exemple, l'éducation & l'exercice de leurs facultés. Pour favoir ce qui se pratiquoit chez celles-ci, il n'y a qu'à voir ce qui se passe actuellement chez celles-là, & en général il n'y a pas de meilleure méthode de percer les voiles des points de l'antiquité peu connus, que d'observer s'il n'arrive pas encore quelque part sous nos yeux quelque chose d'à-peu-près pareil. Les choses, dit un Philosophe Grec, (Lamiscus de Samos) se font & se feront comme elles se font faites : *ἔστιν αἰ γέ-
νετο ἕ. ἔσται.* L'Ecclésiaste dit de même : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est.* Examinons donc d'abord quelle est à cet égard la pratique des
 peu-

peuples barbares chez qui le culte en question est encore dans toute sa force. Rien ne ressemble mieux aux absurdes superstitions de l'ancienne Egypte envers tant de ridicules Divinités, ni ne sera plus propre à montrer d'où venoit ce fol usage. Cette discussion dans laquelle je me propose d'entrer divise naturellement ce petit traité en trois parties. Après avoir exposé quel est le Fétichisme actuel des nations modernes, j'en ferai la comparaison avec celui des anciens peuples ; & ce parallèle nous conduisant naturellement à juger que les mêmes actions ont le même principe, nous fera voir assez clairement que tous ces peuples avoient là-dessus la même façon de penser, puisqu'ils ont eu la même façon d'agir, qui en est une conséquence.



SECTION PREMIERE.

Du Fétichisme actuel de Nègres, & des autres Nations Sauvages.

LEs Nègres de la côte occidentale d'Afrique, & même ceux de l'intérieur des terres jusqu'en Nubie, contrée limitrophe de l'Egypte, ont pour objet d'adoration certaines Divinités que les Européens appellent *Fétiches*, terme forgé par nos commerçans du Sénégal sur le mot Portugais *Fetisso*, c'est-à-dire, *chose fée, enchantée, divine ou rendant des oracles*; de la racine latine *Fatum, Fanum, Fari*. Ces Fétiches divins ne sont autre chose que le premier objet matériel qu'il plait à chaque nation ou à chaque particulier de choisir & de faire consacrer en cérémonie par ses Prêtres: c'est un arbre, une mon-

montagne , la mer , un morceau de bois , une queue de lion , un caillou , une coquille , du fel , un poisson , une plante , une fleur , un animal d'une certaine espèce , comme vache , chèvre , éléphant , mouton ; enfin tout ce qu'on peut s'imaginer de pareil. Ce sont autant de Dieux , de choses sacrées , & aussi de talismans pour les Nègres , qui leur rendent un culte exact & respectueux , leur adressent leurs vœux , leur offrent des sacrifices , les promènent en procession s'ils en sont susceptibles , ou les portent sur eux avec de grandes marques de vénération , & les consultent dans toutes occasions intéressantes ; les regardant en général comme tutélaires pour les hommes , & comme de puissans préservatifs contre toute sorte d'accidens. Ils jurent par eux ; & c'est le seul ferment que n'osent violer ces peuples perfides. Les Nègres ainsi que la plu-

plupart des Sauvages ne connoissent point l'idolatrie des hommes déifiés. Chez eux le Soleil, ou les Fétiches sont les vraies Divinités ; quoique quelques-uns d'entr'eux qui ont quelque foible idée d'un Etre supérieur ne les regardent pas comme égaux à lui, & que quelques autres, qui ont une teinture de Mahométisme, n'en fassent que des Génies subalternes & des talismans. Il y a dans chaque pays le Fétiche général de la Nation, outre lequel chaque particulier a le sien qui lui est propre & *Pénate*, ou en-a même un plus grand nombre, selon qu'il est plus ou moins susceptible de crainte ou de dévotion. Elle est si grande de leur part que souvent ils les multiplient, prenant la première créature qu'ils rencontrent, un chien, un chat, ou le plus vil animal. Que s'il ne s'en présente point, dans leur accès de superstition leur choix

tom-

tombe sur une pierre, une pièce de bois, enfin le premier objet qui flatte leur caprice. Le nouveau Fétiche est d'abord comblé de présens, avec promesse solennelle de l'honorer comme un patron chéri, s'il répond à l'opinion qu'on s'est tout d'un coup avilée d'avoir de sa puissance. Ceux qui ont un animal pour Fétiche ne mangent jamais de sa chair : ce seroit un crime impardonnable de le tuer; & les étrangers qui commettroient une telle profanation seroient bientôt les victimes de la colère des naturels. Il y en a parmi eux qui par respect & par crainte s'abstiennent de voir jamais leur Fétiche. Nos commerçans racontent qu'un Souverain voisin de la côte ne put à leur prière venir trafiquer avec eux sur les vaisseaux, parce que la Mer étoit son Fétiche, & qu'il y avoit une croyance répandue dans cette contrée, que qui-

con-

conque verroit son Dieu mourroit sur
 champ ; opinion qui ne leur a pas été
 tout-à-fait particulière , & dont on trouve
 des traits chez quelques anciennes na-
 tions de l'Orient. „ Presque par toute
 „ la Nigritie , dit *Loyer* * , outre les Fé-
 „ tiches particuliers , il y en a de com-
 „ muns au Royaume , qui sont ordinai-
 „ rement quelque grosse montagne ,
 „ ou quelque arbre remarquable. Si
 „ quelqu'un étoit assez impie pour les
 „ couper ou les défigurer , il feroit cer-
 „ tainement puni de mort. Chaque vil-
 „ lage est aussi sous la protection de son
 „ propre Fétiche , qui est orné aux frais
 „ du public , & qu'on invoque pour le
 „ bien commun. Le gardien de l'habi-
 „ tation a son autel de roseaux dans
 „ les places publiques , élevé sur qua-
 „ tre piliers & couvert de feuilles de
 „ pal-

* Voyage d'Ifini.

„ palmier. Les particuliers ont dans
„ leur enclos ou à leur porte un lieu
„ réservé pour leur Fétiche, qu'ils pa-
„ rent suivant les mouvements de leur
„ propre dévotion, & qu'ils peignent
„ une fois la semaine de différentes cou-
„ leurs. On trouve quantité de ces au-
„ tels dans les bois & dans les bruyé-
„ res : ils sont chargés de toutes sortes
„ de Fétiches avec des plats & des
„ pots de terre remplis de maiz, de riz
„ & de fruits. Si les Nègres ont besoin
„ de pluie, ils mettent devant l'autel
„ des cruches vuides : s'ils sont en guer-
„ re, ils y mettent des sabres & des
„ zagayés pour demander la victoire :
„ s'ils ont besoin de viande ou de pois-
„ sons, ils y placent des os ou des ar-
„ rêtes : pour obtenir du vin de pal-
„ mier, ils laissent au pied de l'autel le
„ petit ciseau servant aux incisions de
„ l'arbre ; avec ces marques de respect

„ &

„ & de confiance ils se croient furs
„ d'obtenir ce qu'ils demandent ; mais
„ s'il leur arrive une disgrâce , ils l'at-
„ tribuent à quelque juste ressentiment
„ de leur Fétiche , & tous leurs soins
„ se tournent à chercher les moyens de
„ l'appaiser. “ On entrevoit déjà com-
bien tous ces faits ont de ressemblance
avec ce que l'on nous raconte de l'an-
cienne Religion d'Egypte ; mais pour le
dire en passant , sur un point particulier
auquel je ne compte pas revenir , & qui
seul demanderoit une dissertation à part,
le parallèle qu'on pourroit faire du récit
de *Loyer* avec les figures gravées sur les
obélisques, où l'on voit des têtes de chiens
& d'éperviers , des soleils , des serpens,
des oiseaux &c. à qui des hommes à
genoux présentent de petites tables
chargées de vases & de fruits &c. ne
feroit peut-être pas la plus mauvaise
elef qu'on pourroit choisir pour expli-
quer

quer les hiéroglyphes Egyptiens.

La Religion du Fétichisme passe pour très ancienne en Afrique, où elle est si généralement répandue, que les détails circonstanciés de ce qui se pratique là-dessus en chaque contrée deviendroient d'une extrême longueur. Il suffit de renvoyer aux relations de voyages ceux qui voudront être instruits des pratiques particulières à chaque pays : elles en ont amplement parlé. L'usage à cet égard est toujours, soit pour le genre de l'hommage, soit pour les rites du culte, à peu près le même chez les Nègres, aujourd'hui la plus superstitieuse nation de l'univers, qu'il étoit chez les Egyptiens, autrefois aussi la plus superstitieuse nation de ce tems. Mais je ne puis supprimer le récit du Fétichisme en usage à Juidah, petit Royaume sur la côte de Guinée, qui servira d'exemple pour tout ce qui se passe de semblable dans le res-

te de l'Afrique ; surtout par la description du culte rendu au serpent rayé, l'une des plus célèbres Divinités des Noirs. On verra combien il diffère peu de celui que l'Egypte rendoit à ses animaux sacrés , parmi lesquels il n'y a peut-être pas eu de Fétiche plus honoré que celui-ci : & l'on voit déjà du premier mot, que rien ne doit mieux ressembler que ce serpent de Juidah au serpent Fétiche d'Evil-merodach, dont l'histoire est rapportée au 14^e. Chapitre de Daniel : car à la lecture de ce chapitre, il est assez évident pour tout le monde que ce serpent apprivoisé & nourri dans un temple de Babylone, où le Roi vouloit obliger Daniel à l'adorer, comme étant un Dieu vivant, étoit pour les Babyloniens une vraie Divinité du genre des Fétiches. Je tirerai ma narration d'Atkins, de Bosman, & de Des-Marchais, qui tous trois ont souvent fréquenté & bien connu

nu

nu les mœurs de ce canton de la Nigritie.

A Juidah les Fétiches font de deux espèces : il y en a de publics & de particuliers. Ceux de cette seconde classe, qui sont pour l'ordinaire quelque animal, quelque être animé ou quelque idole grossièrement fabriquée de terre grasse ou d'yvoire, ne sont pas moins honorés que les autres : car on leur offre quelquefois le sacrifice d'un esclave dans les occasions fort intéressantes. Mais pour ne s'arrêter ici qu'aux Fétiches communs à toute la nation, il y en a quatre ; le serpent, les arbres, la mer, & une vilaine petite idole d'argille qui préside aux Conseils. On trouve toujours au-devant de celle-ci trois plats de bois contenant une vingtaine de petites boules de terre. Les dévots avant que de tenter quelque entreprise vont trouver le Prêtre, qui

après avoir offert le présent à la Divinité, fait plusieurs fois sauter les boules au hazard d'un plat dans un autre, & conjecture que l'entreprise sera heureuse, si le nombre des boules se trouve le plus souvent impair dans chaque plat. Les grands arbres sont l'objet de la dévotion des malades qui leur offrent des tables chargées de grains & de gâteaux : ces offrandes tournent au profit des Prêtres du bois sacré. La mer est invoquée pour la pêche & pour le commerce, ainsi qu'un fleuve du pays que nos voyageurs nomment l'Euphrate. On fait sur ses bords des processions solennelles; on y jette diverses choses de prix, même de petits anneaux d'or. Mais comme ces offrandes sont en pure perte pour les Prêtres, ils conseillent plus volontiers le sacrifice d'un bœuf sur le rivage. Le serpent est un bel animal gros comme la cuisse d'un homme & long

long d'environ sept pieds , rayé de blanc , de bleu , de jaune & de brun , la tête ronde , les yeux beaux & fort ouverts , sans venin , d'une douceur & d'une familiarité surprenante avec les hommes. Ces reptiles entrent volontiers dans les maisons ; ils se laissent prendre & manier même par les Blancs , & n'attaquent que l'espèce des serpens venimeux , longs , noirs & menus , dont ils délivrent souvent le pays , comme fait l'Ibis en Egypte. Toute cette espèce de serpens , si l'on en croit les Noirs de Juidah , descend d'un seul qui habite l'intérieur du grand temple près de la Ville de Shabi , & qui vivant depuis plusieurs siècles , est devenu d'une grosseur & d'une longueur démesurée. Il avoit ci-devant été la Divinité des peuples d'Ardra ; mais ceux - ci s'étant rendus indignes de sa protection par leur méchanceté & par leurs crimes , le serpent vint de son pro-

pre mouvement donner la préférence aux Peuples de Juidah ; ayant quitté ceux d'Ardra au moment même d'une bataille que les deux nations alloient se livrer : on le vit publiquement passer d'un des camps à l'autre. Loin que sa forme eût rien d'effrayant , il parut si doux & si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand Prêtre le prit dans ses bras & le leva pour le faire voir à l'armée. A la vue de ce prodige tous les Nègres tombèrent à genoux , & lui rendirent un hommage dont ils reçurent bientôt la récompense, par la victoire complète qu'ils remportèrent sur leurs ennemis. On bâtit un temple au nouveau Fétiche : on l'y porta sur un tapis de soie en cérémonie, avec tous les témoignages possibles de joie & de respect : on assigna un fonds pour sa subsistance : on lui choisit des Prêtres pour le servir, & des jeunes filles pour lui être consacrées :

crées : & bientôt cette nouvelle Divinité prit l'ascendant sur les anciennes. Elle préside au commerce , à l'agriculture , aux saisons , aux troupeaux , à la guerre , aux affaires publiques du gouvernement &c. Avec une si haute opinion de son pouvoir , il n'est pas surprenant qu'on lui fasse des offrandes considérables : ce sont des pièces entières d'étoffe de coton ou de marchandises de l'Europe , des tonneaux de liqueurs , des troupeaux entiers : ses demandes sont pour l'ordinaire fort considérables , étant proportionnées aux besoins & à l'avarice des Prêtres , qui se chargent de porter au serpent les adorations du peuple , & de rapporter les réponses de la Divinité ; n'étant permis à personne autre qu'aux Prêtres , pas même au Roi , d'entrer dans le temple & de voir le serpent. La postérité de ce divin reptile est devenue fort nombreuse. Quoiqu'elle soit moins

honorée que le Chef, il n'y a pas de Nègre qui ne se croye fort heureux de rencontrer des serpens de cette espèce, & qui ne les loge ou les nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait. Si c'est une femelle, & qu'ils s'aperçoivent qu'elle soit pleine, ils lui construisent un nid pour mettre ses petits au monde, & prennent soin de les élever, jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture. Comme ils sont incapables de nuire, personne n'est porté à les insulter. Mais s'il arrivoit à quelqu'un, Nègre ou Blanc, d'en tuer ou d'en blesser un, toute la nation seroit ardente à se soulever. Le coupable, s'il étoit Nègre, seroit assommé & brulé sur le champ. C'est ce qui arriva aux Anglois lors du premier établissement qu'ils firent sur cette côte. „ Ils trouvèrent* la nuit dans le
„ ma-

* Bosman p. 376. Des-Marchais Tom. II.

„ magasin un serpent Fétiche , qu'ils
 „ tuèrent innocemment , & qu'ils jet-
 „ tèrent devant leur porte , fans se dé-
 „ fier des conséquences. Le lendemain,
 „ quelques Nègres , qui reconnurent
 „ le sacrilège , & qui en apprirent les
 „ auteurs , par la confession même des
 „ Anglois , ne tardèrent point à répan-
 „ dre cette funeste nouvelle dans la na-
 „ tion. Tous les habitans du canton s'as-
 „ semblèrent. Ils fondirent sur le comp-
 „ toir naissant , massacrèrent les Anglois
 „ jusqu'au dernier , & détruisirent par
 „ le feu l'édifice & les marchandises.
 „ Depuis ce tems les Noirs ne vou-
 „ lant pas se priver du commerce pren-
 „ nent la précaution d'avertir les étran-
 „ gers de la vénération qu'on doit avoir
 „ pour cet animal , & de les prier de
 „ le respecter comme sacré. Si quelque
 „ Blanc vient à en tuer un , il n'y a
 „ pour lui d'autre parti à prendre que

„ la fuite , & pour sa nation que la res-
„ source d'aller avouer le crime, en pro-
„ testant qu'il a été fait par le hazard ,
„ & en payant une grosse amende pour
„ marque de repentir. Un Portugais
arrivé depuis peu sur la côte , eut la
curiosité d'emporter un serpent Fétiche
au Bresil. „ Lorsque son vaisseau fut
„ prêt à partir , il se procura secrète-
„ ment un de ces animaux , qu'il ren-
„ ferma dans une boîte ; & s'étant mis
„ dans un canot avec sa proie , il comp-
„ toit de se rendre droit à bord. La
„ mer étoit calme ; cependant le ca-
„ not fut renversé , & le Portugais se
„ noya. Les rameurs Nègres ayant ré-
„ tabli leur canot , retournèrent au ri-
„ vage , & négligèrent d'autant moins
„ la boîte , qu'ils avoient vû le Portu-
„ gais fort attentif à la garder. Ils l'ou-
„ vrirent avec de grandes espérances :
„ quel fut leur étonnement d'y trouver

„ un

» un de leurs Fétiches ! Leurs cris atti-
» rèrent un grand nombre d'habitans,
» qui furent informés auffi-tôt de l'au-
» dace du Portugais. Mais comme le
» coupable étoit mort, les Prêtres &
» la populace fondirent fur tous les mar-
» chands de fa nation qui étoient dans
» le pays, les maffacrèrent, & pillè-
» rent leurs magazins. Ce ne fut qu'a-
» près de longues difficultés, & même
» à force de préfens, qu'ils fe laiffèrent
» engager à permettre que les Portugais
» continuaffent leur commerce. “ Les
» animaux qui tueroient ou blefferoient
» un serpent, ne feroient pas plus à cou-
» vert du châtiment que les hommes. La
» voracité d'un cochon des Hollandois qui
» en avoit mangé un, caufa la mort de
» prefque tous les porcs du pays. Des
» milliers de Nègres armés d'épées & de
» maffues commencèrent l'exécution ; &
» l'on ne pardonna au refte de l'efpèce qu'à

condition qu'on les tiendroit renfermés dans le tems que les serpens font leurs petits : alors une troupe de gardes parcourt le pays, détruisant tout ce qui seroit à portée de leur nuire : tellement qu'à force de laisser multiplier ces ridicules Divinités, la contrée en seroit couverte, (*) sans les serpens venimeux qui en tuent un grand nombre dans les combats qui se font entre les deux espèces. Les serpens rayés, quoi qu'incapables de nuire, ne laissent pas que d'être fort incommodes par leur excessive familiarité. Dans les grandes chaleurs ils entrent dans les maisons, se placent sur les meubles, & se glissent même dans les lits, où souvent ils font leurs petits.

Per-

* Joseph faisoit la même remarque à l'Égyptien Apion. „ Si toutes les nations, lui disoit-il, „ pensoient comme la vôtre, les „ animaux auroient bientôt chassé les hommes „ mes de la surface de la terre. “

Personne n'a l'audace de les déplacer : on va chercher un Prêtre voisin, qui prend le Fétiche & le porte doucement dehors. Si l'on veut se défaire de la compagnie des Nègres, il n'y a point de meilleur secret que de parler sans respect du serpent : aussi-tôt ils se bouchent les oreilles & fuient la société des impies.

On a soin de bâtir de tout côté des cabanes ou temples pour servir de retraite aux Fétiches, s'ils en veulent faire usage. L'intendance de chacun de ces bâtimens est confiée pour l'ordinaire à une vieille Prêtresse. Mais de toutes les cérémonies la plus solennelle est la procession qui se fait au grand temple de Shabi avec tout l'appareil que ces peuples sont capables d'y mettre : elle n'est pas composée de moins de cinq cent personnes tant Archers que Musiciens, Sacrificateurs, Ministres portans les of-
fran-

frandes, Prêtres, & grands du Royaume de l'un & de l'autre sexe. Le Roi ou la Reine mère, & le grand Pontife appelé en langue du pays *Béti*, la conduisent chacun une canne ou sceptre à la main : ce qui rapelle l'idée de tant de figures de Rois ou de Prêtres qu'on voit dans les sculptures Egyptiennes se présenter devant leurs Divinités, ayant à la main le sceptre antique, qui est une espèce de canne à crochet. Cette procession se prosterne à la porte du temple, le visage contre terre, la tête couverte de cendres, & fait son invocation, tandis que les Ministres du temple reçoivent les présens pour les offrir à la Divinité. Le grand Sacerdoce donne un pouvoir presque égal à l'autorité Royale, dans l'opinion où l'on est que le Pontife converse familièrement avec le grand Fétiche. Cette dignité est héréditaire dans la même famille. Les

Prê-

Prêtres le font de même par droit de naissance , & forment un ordre & une tribu à part , comme en Egypte : on les reconnoit aux piquures cicatrisées qu'ils ont sur le corps. Quant aux Prêtresses ou *Bétas* , voici la forme de les choisir. Pendant un certain tems de l'année les vieilles Prêtresses armées de massues courent le pays depuis le coucher du Soleil jusqu'à minuit , furieuses comme des Bacchantes. Toutes les jeunes filles d'environ douze ans qu'elles peuvent surprendre leur appartiennent de droit : il n'est pas permis de leur résister, pourvu qu'elles n'entrent pas dans les maisons , où il leur est défendu d'arrêter qui que ce soit. Elles enferment ces jeunes personnes dans leurs cabanes ; elles les traitent assez doucement, les instruisant au chant , à la danse , aux rites sacrés. Après les avoir stillées , elles leur impriment la marque de leur consécration ,

en

en leur traçant sur la peau par des pi-
quures d'aiguille des figures de serpens ,
de fleurs & d'animaux. Cette opération
douloureuse est quelquefois suivie d'une
fièvre mortelle. Mais lorsqu'on en gué-
rit , la peau redevient fort belle , & sem-
blable à un satin noir brodé à fleurs.
On leur dit que le serpent les a mar-
quées ; & en général le secret sur tout
ce qui arrive aux femmes dans l'inté-
rieur des cloîtres est tellement recomman-
dé , sous peine d'être emportée & brulée
vive par le serpent , qu'aucune d'entr'el-
les n'est tentée de le violer. La plupart
se trouvent assez bien de ce qui s'est
passé dans le lieu de leur retraite , pour
n'avoir aucun intérêt de le révéler ; &
celles qui penseroient autrement n'igno-
rent pas que les Prêtres ont assez de
pouvoir pour mettre leur menace à exé-
cution. Les vieilles les remènent pen-
dant une nuit obscure , chacune à la
por-

porte de leurs parens , qui les reçoivent avec joie , & payent fort cher aux Prêtres la pension du séjour , tenant à honneur la grace que le serpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent dès - lors à être respectées & à jouir de quantité de privilèges. Lorsqu'elles sont nubiles , elles retournent au temple en cérémonie & fort parées pour y épouser le serpent. Le mariage est consommé la nuit suivante dans une loge écartée , pendant que les compagnes de la mariée dansent assez loin de là au son des-instrumens. Quoiqu'on dise que le serpent s'acquitte lui même de ce devoir conjugal , on ne doute guères dans le pays même qu'il n'en donne la commission à ses Prêtres. Le lendemain on reconduit la mariée dans sa famille ; & de ce jour là elle a part aux rétributions du Sacerdoce. Une partie de ces filles se marient ensuite à quelques Nègres;

gres; mais le mari doit les respecter, comme le serpent même dont elles portent l'empreinte, ne leur parler qu'à genoux, & être soumis tant à leurs volontés qu'à leur autorité. S'il s'avisait de vouloir corriger ou répudier une femme de cet ordre, il s'attireroit à dos le corps entier. Celles qui ne veulent pas se marier vivent en communauté dans des espèces de couvens, où elles font, à ce qu'on dit, trafic de leurs faveurs, ou de celles de leurs camarades. Au reste le mystère est indispensable sur tout ce qui se passe dans les lieux sacrés, à peine du feu. Indépendamment de cette espèce de religieuses attitrées, il y a une consécration passagère pour les jeunes femmes ou filles attaquées de vapeurs hystériques, maladie qui paroît commune en cette contrée. On s'imagine que ces filles ont été touchées du serpent, qui ayant conçu de l'inclination pour elles

elles leur a inspiré cette espèce de fureur ; quelques-unes se mettent tout-à-coup à faire des cris affreux , & assurent que le Fétiche les a touchées , mais qu'il s'est retiré lorsqu'on est venu à leur secours. Elles deviennent furieuses comme les Pythonisses ; elles brisent tout ce qui leur tombe sous la main , & font mille choses nuisibles. Alors leurs parens sont obligés de les mener dans un logement construit exprès dans le voisinage de chaque temple , où moyennant une grosse pension que paye leur famille elles restent quelques mois pour leur guérison. Un Nègre racontoit à Bosman que sa femme ayant été atteinte de ce mal , il feignit de la mener , selon l'ordre , au temple voisin ; mais au lieu de ceci , il la conduisit en effet sur la côte pour la vendre à des marchands d'esclaves. Dès que la femme aperçut le vaisseau d'Europe ,

rops, elle fut subitement guérie de son mal, & cessant de faire la furieuse, ne demanda plus à son mari que de la ramener tranquillement chez elle. Le Nègre avouoit à Bosman, que par une démarche si hardie il couroit de grands risques de la part des Prêtres, s'il eût été rencontré.

Tel est dans ce canton d'Afrique le culte du serpent rayé dont beaucoup de marins ont parlé fort au long. Je n'ai pas craint de le décrire avec quelque étendue, parce que le rite en étant mieux connu, peut faire juger de ceux de pareil genre qui le sont moins, tant chez les anciens peuples que chez les modernes. Il n'est pas hors de propos de remarquer, avant que de quitter cet article, que ces Africains de Juidah ont ainsi que les Egyptiens l'usage de la circoncision. Il est si ancien parmi eux, qu'ils en ignorent l'origine, n'ayant pas
d'au-

d'autre exemple pour l'observer que l'exemple immémorial de leurs ancêtres : au reste ils ne le regardent pas comme une pratique de Religion. Remarquons encore que ce n'est pas seulement dans ce canton de la Nigritie que le serpent a été regardé comme la Divinité principale. Son culte étoit très anciennement répandu dans l'intérieur de l'Afrique. Il étoit l'objet de la Religion des Ethiopiens dans le quatrième siècle de l'ère vulgaire, lorsque Frumentius alla leur prêcher la foi Chrétienne, & vint à bout de les convertir en détruisant le serpent qui avoit été jusqu'alors le Dieu des Axumites. * On raconte que ce serpent d'une grosseur monstrueuse avoit nom en langue du pays *Arwe-midre*, & que selon une ancienne tradition reçue parmi les Abassins, c'étoit la Divinité que les premiers

* Gonzalez ap. Ludolf. Ethiopic. p. 479.

miers Ethiopiens adoroient de toute antiquité. *

Un autre pays bien éloigné de celui-ci nous fournit un exemple de la manière dont les Sauvages font choix de leur Divinité, & nous prouve en même tems combien ce culte ridicule, répandu si loin & commun à des peuples entre lesquels il n'y a eu aucune communication d'idées, tombe facilement dans la pensée des hommes grossiers. Dans la presqu'île d'Yucatan en Amérique chacun a son Dieu particulier : ils ont pourtant des lieux où ils s'assemblent pour les adorer en commun, & qui leur servent d'église, quand les Prêtres Espagnols y font. Lorsqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans ce lieu, où on le laisse passer la nuit exposé tout nud sur une petite place qu'ils ont

* Ludolf. *ibid.* L. II. C. 3.

ont parfemée de cendres passées dans un tamis d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent & remarquent les vestiges de l'animal qui s'est approché de l'enfant : s'il y en a deux, ils les prennent tous deux pour patrons, ou un seul s'il n'y en a qu'un. Ils élèvent l'enfant jusqu'à ce qu'il soit en âge de connoître leur Religion : alors ses parens lui déclarent quel est son patron ; & soit fourmi, rat, souris, chat ou serpent, il doit l'adorer comme son Dieu. Ils ne le réclament jamais que dans l'adversité, c'est-à-dire lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou reçu quelque déplaisir. Ils vont pour ceci dans une maison destinée à cet usage, & offrent de la gomme copal, comme nous offrons l'encens. Après cela quelque chimère qui leur passe par la tête, soit desir de se venger d'un affront prétendu, soit toute autre pensée, ils ne manquent pas

pas de l'exécuter ; agiffans , à ce qu'ils prétendent , en vertu de l'ordre précis de leur Dieu. * Le Fétichisme n'est pas moins général dans tous les cantons de l'Amérique ; mais surtout les pierres coniques comme les Boëtyles de Syrie , & les grands arbres comme ceux des Pélasges Grecs. Chez les Apalaches de la Floride , † c'est une grande montagne appelée Oläimi. Chez les Natchez de la Louifiane , c'est une pierre conique précieusement confervée dans une enveloppe de plus de cent peaux de chevreuils , ainfi que les anciens envelopoient certains boëtyles dans des toifons. Chez les infulaires de Cozumel ou Ste. Croix , c'est une croix de pierre d'une dixaine de pieds de haut : § c'est le Dieu qui felon eux donne la pluye quand on a
be-

* Oxmelin hift. des Flibuft. Tom. I.

† Rochef. hift. des Antilles. § Oviedo.

besoin. En Gaspésie, où les Sauvages adorent le Soleil, la Croix est en même tems le Fétiche particulier du pays. On la place dans le lieu du Conseil, dans l'endroit honorable de la cabane. Chacun la porte à la main ou gravée sur la peau. On la pose sur la cabane, sur les canots, sur les raquettes, sur les habits, sur l'enveloppe des enfans, sur les sepultures des morts. „ Ils racontent, dit le P. Leclercq, * que cette figure apparut en dormant à leurs ancêtres durant le cours d'une maladie pestilentielle. Comme ils sont crédules à l'excès pour les songes, ils ne négligèrent pas celui-ci : & en effet la maladie cessa. Depuis ce tems ils en font à simple, à double & à triple croison. Personne ne la quitte en quelque occasion pressante que ce soit : &

C

„ ils

* Le Clerc hist. de Gaspésie Chap. 9. & 10.

„ ils la font enterrer avec eux , difant
 „ que fans cela ils ne feroient pas con-
 „ nus dans le pays des ancêtres. “
 Les anciens naturels de l'Ifle Hayti ou
 St. Domingue en avoient un grand nom-
 bre & de fort variés , qu'ils nommoient
Zemez , & dont on retrouve encore ça
 & là les images cachées en terre dans
 les lieux autrefois habités ; mais furtout
 des tortues , des caymans , & des pier-
 res : ils leur offroient des corbeilles plei-
 nes de fleurs & de gâteaux. * Chacun
 avoit néanmoins fon culte particulier, fe-
 lon qu'il présidoit aux faifons , à la fan-
 té , à la chaffe , ou à la pêche. Un Ca-
 cique du pays avoit trois pierres divi-
 nes très précieufes ; l'une faifoit croître
 les grains , l'autre accoucher heureufe-
 ment les femmes ; la troifième † donnoit
 le

* Herrera hift. des Ind.

† Charlevoix hift. de St. Doming. . . .

le beau tems & la pluye. Les Abénakis ont un vieux arbre Fétiche qu'ils croyoient ne devoir jamais tomber : mais quoique cela soit arrivé, ils n'ont pas laiffé de continuer d'y attacher leurs offrandes. D'autres ont des Lacs pour Fétiches, comme les avoient les Celtes Tectofages ; ou des Crocodiles, ainfi que les Egyptiens ; ou d'autres poiffons de mer, comme les Philiftins ; ou des perches plantées debout, comme les Sabins d'Italie ; ou des marmoufets de bois, comme Laban le Syrien ; ou des représentations des parties du fexe, comme les Indiens Liganiftes ; ou des os de morts, comme les Infulaires voifins des Philippines ; ou des poupées de coton : en un mot mille bizarres objets différens dont l'énumération deviendroit faftidieufe. La plûpart des Américains font fort prévenus que ces objets qu'ils confacrent, deviennent autant de Génies ou de *Ma-*

mitous. Le nombre est si peu déterminé, que les Iroquois les appellent en leur langue d'un nom qui signifie *Esprits de toutes sortes*. Leur imagination leur en fait voir dans toutes les choses naturelles ; mais surtout dans celles dont les ressorts leur sont inconnus , & qui ont pour eux un air de nouveauté. Les moindres bagatelles les frappent à cet égard. Le même P. Le Clercq Ch. 13. p. 374. parle d'une Gaspienne fort accréditée parmi la nation des porte - croix , & qu'il appelle la Patriarche du pays , laquelle avoit érigé en Divinités un Roi de cœur & un pied de verre , devant lesquels elle faisoit sa prière. Il ne faut pas demander si les fusils ou la poudre à canon sont pour eux des Fétiches ou Manitous redoutables ; mais nulle Divinité de ce genre n'a été si funeste aux Sauvages que l'or , qu'ils croient certainement être le Fétiche des Espagnols , jugeans de l'es-
pèce

pèce de leur croyance par la leur propre & par la profonde vénération qu'ils leur voyoient pour ce métal. Les Barbares de Cuba, sachant qu'une flotte de Castille alloit descendre dans leur isle, jugèrent qu'il falloit d'abord se concilier le Dieu des Espagnols, puis l'éloigner de chez eux. Ils rassemblèrent tout leur or dans une corbeille. Voilà, dirent-ils, le Dieu de ces étrangers; célébrons une fête en son honneur pour obtenir sa protection; après quoi nous le ferons sortir de notre isle. Ils dansèrent & chantèrent selon leur mode religieuse autour de la corbeille, puis la jettèrent dans la mer.* La prière ordinaire des Sauvages aux Manitoux est pour en obtenir qu'ils ne leur fassent point de mal. Ils les honorent beaucoup plus que l'Être supérieur à eux, avec lequel quel-

C 3

ques-

* Herrera. IX. 3.

ques - uns de ces peuples paroissent ne le pas confondre, soit le Soleil ou quelque Esprit qui commande dans le pays des ames. Ils les consultent dans leurs besoins & se gouvernent par la réponse. Par exemple, les Brasiliens ont pour Fétiche ordinaire une grossealebasse sèche, dans laquelle on jette des grains de maiz ou de petites pierres : chaque ménage a le sien à qui on offre des présens. * C'est leur Dieu Lare dont l'usage est surtout consacré à la divination : c'est - là qu'ils croyent que l'esprit réside & rend ses réponses, quand on va consulter le bruit que fait cette espèce d'instrument, comme les Sauvages Grecs de Thesprotie consultoient le son que rendoit le chauderon de Dodone frappé par de petites chaines suspendues & agitées par le vent ; comme les Africains

con-

* Lery hist. du Bresil chap. 15. & 9.

consultent leurs *Gris-gris* talifinaniques ; ou comme les Egyptiens consultoient cet objet peu connu , cette machine divinatoire composée de plusieurs pierreries , dont l'éclat combiné ser voit à conjecturer l'avenir , & que les Hébreux leurs voisins appelloient *Urim & Thummim* , c'est - à - dire , *les lumières merveilleuses*. Ils brûlent du tabac en holocauste devant cette Divinité , comme d'autres font aussi en l'honneur du Soleil. * Ils en hument aussi la fumée , dont l'yvresse leur faisant tourner la tête les met dans un état d'inspiration plus propre à comprendre ce que veut dire le son des grains jettés dans la calebasse. Ainsi la Pythie assise sur son trépied & recevant sous ses vêtemens quelque fumée naturelle de la terre , ou celle d'un aromate jetté dans un réchaud , tomboit dans un accès

C 4 de

* Lett. des Missionnaires.

de vapeur, qui la rendoit Prophétesse, & lui faisoit proférer des paroles sans suite, que les auditeurs appliquoient à leur guise aux questions consultées. Le tabac est une offrande Américaine dont les Virginiens font des sacrifices à l'air & à l'eau ; * ils y en jettent des poignées pour avoir du beau tems au voyage, ou pour être délivrés de la tempête sur mer : ils en attachent aussi à leurs filets neufs, dans l'espérance d'être heureux à la pêche. Ceux du Bresil, lorsqu'ils vont faire quelque chose d'important, s'en font souffler † des bouffées au visage par leurs jongleurs, ce qui s'appelle parmi eux *recevoir l'esprit*. Les Illinois dans leurs fêtes à danser étendent une natte de jonc peinte de couleurs au milieu de la campagne : c'est un tapis sur lequel on place avec honneur le Dieu Mani-

* Th. Hariot. de Virgin. † Lery *ibid.*

nitou de celui qui donne la fête, qui est ordinairement un serpent, un oiseau, ou une pierre. On pose à sa droite le grand Calumet : on dresse devant lui un trophée d'armes en usage dans la nation : puis tandis que la troupe chante en chœur, chacun avant que de danser à son tour vient saluer le Manitou, * & souffler sur lui de la fumée de tabac en guise d'encens. La Religion des Sauvages, dit un Missionnaire, ne consiste que dans quelques superstitions dont se berce leur crédulité. † Comme leur connoissance se borne à celle des bêtes & aux besoins naturels de la vie, leur culte n'a pas non plus d'autres objets. Leurs Charlatans leur donnent à entendre qu'il y a une espèce de Génie ou de Manitou qui gouverne toutes choses, qui est le maître

C 5 de

* Marquette Mœurs des Illinois.

† Let. des Missionn. T. XI. p. 325.

de la vie & de la mort, mais ce Génie ou ce Manitou n'est qu'un oiseau, un animal ou sa peau, ou quelque objet semblable, qu'on expose à la vénération dans des cabanes, & auquel on sacrifie d'autres animaux. Les guerriers portent leur Manitou dans une natte, & l'invoquent sans cesse pour obtenir la victoire. C'est le Manitou qui guérit les maladies au moyen des contorsions que font les Charlatans, en nommant tantôt une bête, tantôt une autre; & si le malade vient à guérir, c'est alors que la puissance du Manitou est bien reconnue. Un Sauvage qui avoit un bœuf pour Manitou, convenoit un jour que ce n'étoit pas ce bœuf même qu'il adoroit, mais un Manitou de bœuf qui étoit sous terre, & qui animoit tous les bœufs : il convenoit aussi que ceux qui avoient un ours pour Manitou adoroient un pareil Manitou d'ours. On lui demanda s'il n'y avoit

avoit pas aussi un pareil Manitou d'hommes ? Il en convint. Alors on lui représenta que puisque l'homme étoit sur la terre le maître des autres animaux qu'il tue & qu'il mange, le Manitou d'hommes doit être sous terre le maître des autres Manitous ; & que par conséquent il seroit plus convenable d'invoquer l'esprit qui est le maître des autres. Ce raisonnement parut bon au Sauvage , mais ne le fit pas changer de coutume. Le P. Lafiteau nous apprend que les Iroquois , qu'on peut compter parmi les plus spirituels d'entre les Américains , quoiqu'ils soient très-féroces ; ont une opinion à peu près pareille sur chaque espèce d'animaux , qu'ils croient avoir son Archétype dans le pays des ames (ce qui revient , dit-il , aux idées de Platon ;) & que leurs ames vont après la mort habiter ce pays : car ils ne font pas l'ame des bêtes d'une nature différente de celle de l'homme,

me, à laquelle ils donnent néanmoins la supériorité : * selon eux ; l'ame c'est la pensée : ils ne distinguent pas l'agent de l'action, & n'ont qu'un même terme pour exprimer l'un & l'autre. Ils ont aussi un objet divin qu'ils appellent *Oïarou*, consistant dans la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal &c. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plaît, même se transporter & se métamorphoser. Les devins qui acquièrent dans ces visions un pouvoir surnaturel, sont appelés en leur langue d'un mot qui signifie *les voyans*. † C'est aussi le nom que les Orientaux donnoient aux Prophètes.

Si du nouveau monde nous passons

aux

* Laffit. M. des Americ. T. I. p. 360.

† Idem p. 370.

aux climats voisins de nôtre pôle , où il se trouve encore des nations sauvages , nous les y voyons infatuées du même Fétichisme : car , encore un coup , j'appelle en général de ce nom toute Religion qui a pour objet de culte des animaux ou des êtres terrestres inanimés. Les mœurs des Lapons & des Samoïedes , le culte qu'ils rendent aux pierres graiffées ou boëtyles , & aux troncs d'arbres, leur entêtement pour les talismans & les jongleurs , sont trop connus pour en faire ici le détail. Il semble même que les Samoïedes attachent aux animaux féroces une espèce de Fétichisme dont ils redoutent les suites quand ils en ont tué un : car alors avant que de l'écorcher , ils lui protestent fort sérieusement que ce sont les Russes qui lui ont fait ce mal (cette nation leur est en horreur ,) que c'est le couteau d'un Russe * qui va le

* Recueil de Voyages au Nord.

le mettre en pièces, & que c'est sur eux qu'il en faudra prendre vengeance. On ne trouveroit guères un culte plus sensé chez le reste des barbares, habitans les vastes forêts & les grands déserts qui s'étendent de l'Océan Septentrional à la mer Caspienne; avec cette différence qu'à mesure qu'on se rapproche des anciens Royaumes d'Orient, on retrouve aussi leurs mœurs, leurs vieux usages, leur goût prédominant pour certaines espèces de Fétiches, & leur vénération connue pour les bois sacrés. Les Circafes Petigories tiennent à cet égard du Scythe & de l'Africain, entre lesquels ils sont placés; ils n'ont ni Religion ni culte ni aucune notion de la Divinité. La seule chose respectable pour eux est un bois fort épais au milieu d'une plaine toute environnée de hautes montagnes. Un large fossé creusé alentour & plein d'eau en défend l'approche. Toute la Nation

tion s'assemble vers la fin du mois d'Août : tout s'y passe à régler le commerce entre eux , à faire échange de leurs denrées ou autres commodités , & à conférer de leurs affaires communes ; comme les peuples Latins quand ils s'assembloient *ad Caput Feroniæ*. Mais l'assemblée ne se sépare qu'après une cérémonie solennelle consistant à pendre leurs meilleures armes à certains arbres choisis de ce bois , avec une forte de consécration. L'année suivante , étant de nouveau assemblés , ils nettoient ces armes , & les replacent après les avoir baises : elles demeurent ainsi jusqu'à ce que le tems & la rouille les ayent fait dépérir. Ils ne sçauroient rendre raison de cette coutume qu'ils suivent par tradition.

Telle est l'espèce de croyance que nous trouvons aujourd'hui généralement admise parmi les peuples sauvages que
nous

nous avons sous les yeux, soit au Midi, soit à l'Occident, soit au Nord. Remarquons avant que d'aller plus loin, que ce culte rendu à certaines productions naturelles est essentiellement différent de celui que l'idolatrie vulgairement dite rendoit à des ouvrages de l'art, représentatifs d'autres objets, auxquels l'adoration s'adressoit réellement; & qu'ici c'est aux animaux vivans ou aux végétaux eux-mêmes, qu'il est directement adressé. Parcourons à présent les pratiques du même genre que nous savons avoir eu cours chez les Nations de l'antiquité; & nous verrons par le fait même (c'est la meilleure manière de s'y prendre) s'il faut juger de la façon de penser de ceux-ci que nous ne pouvons plus connoître, par la façon de penser de ceux-là que nous connoissons très-bien: car à l'égard du culte, nous l'allons trouver si sem-
bla-

blable, que la description sommaire qu'en donne un Auteur Arabe paroît faite exprès pour celui des nations modernes dont on vient de lire le récit. * *Fuerunt alii qui feras , alii qui volucres , alii qui fluvios , alii qui arbores , alii qui montes , alii qui terram coluerunt.* Maimonides semble de même confondre à cet égard les Sauvages de son tems & les Payens , lorsqu'il dit que les peuples barbares & gentils ont pour Dieux les montagnes , les collines , les arbres fruitiers , les fontaines &c. : & c'est là sans doute ce que St. Epiphane appelle † *le barbarisme* , qu'il compte pour la plus ancienne des quatre Religions qui ont eu cours autrefois.

* Ibu. Patriq. ap. Pocok.

† Epiphân. de hæref. L. I.



S E C T I O N I I.

Fétichisme des anciens Peuples comparé à celui des modernes.

O N ne s'attend pas que je m'arrête à prouver ici que l'Égypte adrefoit un culte d'adoration à des animaux, & même à des êtres inanimés. C'est une vérité trop connue pour qu'il soit besoin d'y insister.

*Quis nescit qualia demens
Ægyptus portenta colat? **

Si j'emploie le témoignage des anciens écrivains, c'est moins pour prouver un fait qui l'est déjà assez, que pour montrer la parité qui se trouve entre le culte Égyptien & le Fétichisme de Nigri-

* Juvenal. sat. XV.

gritie. Il n'y a guères de peuple sur lequel nous ayons des traditions plus recuées que sur celui-ci : aussi nous n'avons rien de plus ancien sur le culte des Fétiches que les pratiques Egyptiennes. Il est naturel en effet qu'une opinion qui se trouve répandue dans tous les climats barbares, le soit de même dans tous les siècles de barbarie. L'Égypte a eu ce tems comme les autres contrées. C'est ce qu'il faut commencer par prouver, si tant est que le fait ait besoin de preuves : car les Egyptiens eux-mêmes ne le nioient pas, malgré cette grande supériorité de toute espèce d'avantages physiques & moraux qu'ils affectoient sur les autres Nations. Voici ce que Diodore * avoit appris d'eux là-dessus durant le séjour qu'il fit en leur pays. Que l'on juge si ce n'est pas la véritable peinture d'un peuple

fau-

* Diodor. L. I. Sect. 2. in princip.

fauvage. „ Avant que d'entamer l'his-
„ toire des Rois d'Egypte, il convient
„ de parler des anciennes coutumes du
„ pays. On dit que dans les commen-
„ cemens les Egyptiens ne vivoient que
„ d'herbes, mangeant des choux ou des
„ racines qu'ils trouvoient dans les ma-
„ rais, chacun selon son goût; sur-
„ tout de l'herbe nommée *Agrostis*, qui
„ est de bon goût, d'ailleurs suffisante
„ à la nourriture de l'homme: du moins
„ il est certain qu'elle est fort bonne
„ aux troupeaux. Les Egyptiens pour
„ conferver la mémoire de ce fait & de
„ l'utilité que leurs pères ont tirée de
„ cette plante, la portent en main lors-
„ qu'ils vont au Temple faire leur prié-
„ re aux Dieux. Ils croyent, comme je
„ l'ai dit, que l'homme est un animal for-
„ mé du limon des marais. Le second
„ mets des Egyptiens a été le poisson.
„ Le Nil leur en fournit une quantité

„ pro-

» prodigieuse; & quand ses eaux se re-
 » tirent, la terre en demeure couverte.
 » Ils mangeoient aussi de la chair des
 » bestiaux, & se servoient de leurs peaux
 » pour se vétir. Ils se faisoient des ca-
 » banes de roseaux, comme font en-
 » core les bergers de cette contrée.
 » Après un assez longtems ils passèrent
 » à l'usage de faire du pain & de man-
 » ger le fruit du Lotos. On dit qu'Isis
 » leur en donna l'invention; * d'autres
 » la raportent à l'ancien Roi Ménes. . .
 » Ils doivent à Osiris l'institution de plu-
 » sieurs choses utiles à la société hu-
 » maine. Il abolit la coutume exécra-
 » ble qu'avoient les hommes de se man-
 » ger les uns les autres, & établit en
 » place la culture des fruits. Isis de son
 » côté leur donna l'usage du froment
 » & de l'orge, qui croissoient aupara-
 » vant

* Idem, L. I. Sect. I.

» vant dans les champs , comme plan-
» tes inconnues & négligées. Leurs su-
» jets furent charmés de ce changement ,
» par la douceur qu'ils trouvèrent dans
» la nouvelle nourriture , & par l'hor-
» reur qu'ils conçurent eux-mêmes de
» l'ancienne. La vérité de cette tradi-
» tion est confirmée par la pratique
» constante qu'ont les Egyptiens , &
» dont ils se sont fait une loi. Dans
» le tems de la moisson on dresse une
» gerbe, autour de laquelle les laboureurs
» célèbrent Isis en mémoire de la dé-
» couverte qui lui est due. On dit de
» plus qu'Isis a donné les premières loix
» aux hommes, leur enseignant à se
» rendre réciproquement justice , & à
» bannir la violence par la crainte
» du châtement. La fabrique des mé-
» taux ayant été trouvée dans la Thé-
» baïde , on en fit des armes pour ex-
» terminer les bêtes féroces, des inf-
» tru-

„ trumens pour travailler à la terre ; &
 „ la nation se polissant de plus en plus ,
 „ elle eut des temples pour les Dieux.
 „ Mercure forma le premier un discours
 „ exact & réglé du langage incertain
 „ dont on se servoit : il imposa des
 „ noms à une infinité de choses d'usa-
 „ ge qui n'en avoient point : il insti-
 „ tua les rites du culte sacré : il don-
 „ na les premiers principes de l'astrono-
 „ mie , de la musique , de la danse ,
 „ des exercices réglés : il enseigna la
 „ culture des oliviers. Osiris avoit trou-
 „ vé celle de la vigne. Il but du vin
 „ le premier , & apprit aux hommes la
 „ manière de le faire & de le conserver.
 „ Il étoit né bienfaisant & amateur de
 „ la gloire , & jugea bien qu'ayant ti-
 „ ré les hommes de leur première fé-
 „ rocité , & leur ayant fait goûter une
 „ société douce & raisonnable , il parti-
 „ ciperoit aux honneurs des Dieux :

„ ce qui arriva en effet. . . . * Les Grecs
 „ ont toujours été accusés de s'attribuer
 „ l'origine d'un assez grand nombre de
 „ Dieux & de Héros , entr'autres celle
 „ d'Hercule que les Egyptiens disent
 „ né chez eux. En effet comment rap-
 „ porter le tems d'Hercule à l'époque
 „ fixée par les Grecs , qui le font vivre
 „ un peu avant la guerre de Troye ,
 „ c'est-à-dire, il n'y a pas douze cent ans?
 „ La massue, la peau de lion qu'on a tou-
 „ jours données à Hercule sont une preu-
 „ ve de son antiquité , & font voir qu'il
 „ combattoit dans un tems où les ar-
 „ mes offensives & défensives n'étant pas
 „ encore inventées, les hommes n'alloient
 „ à la guerre qu'avec des bâtons , & n'é-
 „ toient couverts que de peaux de bê-
 „ tes. L'opinion reçue de tout tems
 „ chez les Grecs , qu'Hercule a purgé la
 „ ter.

* Ibid.

„ terre de monstres, est une preuve
 „ contre eux-mêmes. Car des exploits
 „ de cette nature ne sçauroient tomber
 „ dans les tems de Troye, où le gen-
 „ re humain s'étant considérablement
 „ accru, on trouvoit partout des villes
 „ policées & des terres cultivées. On ne
 „ peut les placer raisonnablement que
 „ dans cet âge grossier & sauvage, où
 „ les hommes étoient accablés par la
 „ multitude des bêtes féroces, particu-
 „ lièrement en Egypte, dont la haute
 „ région est encore remplie de ces ani-
 „ maux. Ce fut alors qu'Hercule plein
 „ d'amour pour sa patrie extermina ces
 „ monstres, & livra la campagne tran-
 „ quille à ceux qui voudroient la culti-
 „ ver : ce qui le fit mettre au rang des
 „ Dieux. “ Ce tableau donné par Dio-
 „ dore, sur le témoignage même de la na-
 „ tion dont il parle, est, ce me semble,
 „ assez concluant, ainsi que celui qu'en fait

Plutarque. * „ Osiris régnant en Egypte
 „ retira la Nation de la vie misérable ,
 „ indigente & sauvage qu'elle menoit
 „ alors. Il enseigna à semer & à planter :
 „ il établit des Loix : il apprit à hono-
 „ rer les Dieux : il inventa les Arts ,
 „ & apprivoisa les hommes. “ Que si
 l'on veut quelque chose de plus précis
 encore , on n'aura qu'à lire un autre
 endroit du même livre de Diodore , où
 il dit que les Egyptiens prétendent que
 le genre humain a commencé dans leur
 pays , & que les hommes y font nés de
 l'action du Soleil sur la terre humectée.
 „ Les hommes nés de cette manière
 „ menaient d'abord une vie sauvage :
 „ ils alloient chacun de leur côté man-
 „ ger sans apprêt dans la campagne les
 „ fruits & les herbes qui y naissent sans
 „ culture : mais étant souvent attaqués par
 „ les

* Plut. in Isis. & Osir.

„ les bêtes féroces , ils sentirent bientôt
 „ qu'ils avoient besoin d'un secours mu-
 „ tuel ; & s'étant ainsi rassemblés par
 „ la crainte , ils s'accoutumèrent les uns
 „ aux autres. Ils n'avoient eu aupara-
 „ vant qu'une voix confuse & inarti-
 „ culée : mais en prononçant différens
 „ sons à mesure qu'ils se montroient
 „ différens objets , ils formèrent enfin
 „ une langue propre à exprimer toutes
 „ choses. Ces petites troupes ramassées
 „ au hazard en divers lieux , & sans
 „ communication les unes avec les au-
 „ tres , ont été l'origine des nations dif-
 „ férentes , & ont donné lieu à la di-
 „ versité des langues. Cependant les hom-
 „ mes n'ayant encore aucun usage des
 „ commodités de la vie , ni même d'u-
 „ ne nourriture convenable , demeuroient
 „ sans habitation , sans feu , sans pro-
 „ vision , & les hivers les faisoient pé-
 „ rir presque tous par le froid & par

„ la faim. Mais ensuite s'étant creusé
„ des antres pour leurs retraites , ayant
„ trouvé moyen d'allumer du feu , &
„ ayant remarqué les fruits qui étoient
„ de garde , ils parvinrent enfin jus-
„ qu'aux arts qui contribuent aujour-
„ d'hui, non seulement à l'entretien de la
„ vie , mais encore à l'agrément de la so-
„ cieté. C'est ainsi que le besoin a été le
„ maître de l'homme , & qu'il lui a mon-
„ tré à se servir de l'intelligence, de la lan-
„ gue , & des mains que la nature lui a
„ données préférablement à tous les au-
„ tres animaux. “

Les preuves tirées du raisonnement nous auroient indiqué , comme je le dirai plus bas , ce que nous montrent ici les preuves de fait ; sçavoir que l'Égypte avoit été sauvage ainsi que tant d'autres contrées. Les preuves de fait qui nous la montrent adorant des animaux & des végétaux , en un mot ce que

que j'appelle *Fétichiste*, ne sont pas moins nombreuses que précises. Mais puisque les mœurs, le culte & les actions des Egyptiens ont été à peu près les mêmes que celles des Nègres & des Américains, n'est-il pas bien naturel d'en conclure qu'ils ont aussi tous agi en vertu d'une façon de penser à peu près uniforme, & de juger que c'est-là tout le mystère d'une énigme dont on n'a si longtems cherché le mot, que pour en avoir conçu une trop belle idée, que faute de s'être avisé de ce parallèle facile à faire des mœurs antiques avec les modernes ? *Novi status imago, arcanum antiqui.* * Voyons donc si la ressemblance se soutiendra dans le détail des pratiques Egyptiennes sur le culte en question.

La nation avoit ses Fétiches généraux ; & les cantons ou provinces en avoient de

D 3

par-

* Tacit.

particuliers différens les uns des autres. *

Crocodylon a.lorat

Pars hæc ; illa pavet Saturam serpentibus Ibiim :

Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci.

Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ ,

Atque vetus Thebæ centum jacet obruta portis :

Illic cæruleos , hic piscem fluminis , illic

Oppida tota canem venerantur , nemo Dianam.

Perrum & cæpe nefas violare & frangere morsu.

O sanctas gentes , quibus hæc nascuntur in hortis

Numina ! lanatis animalibus abstinet omnis

Mensa ; nefas illic fœtum jugulare capellæ.

Juvenal.

On ne peut guères douter que le serpent n'y ait été comme en Nigritie une des principales & des plus anciennes Divinités. On en a des témoignages dès le tems où l'Egypte commençoit à se policer. Le plus vieux des historiens profanes dont il nous reste quelques morceaux, Sanchoniaton, qui avoit soigneusement recherché & extrait les livres

† Mela I. 19.

vres de Thoth, dit dans son ouvrage *de Phœnicum elementis*, * „ que Thoth „ avoit beaucoup observé la nature des „ dragons & des serpens : que c'étoit „ à cause de leur longue vie que les „ Phéniciens, ainsi que les Egyptiens, „ & parmi eux cet écrivain célèbre, „ attribuoient la Divinité à ces reptiles. “ Observons ici en passant, que si Thoth eût regardé le serpent non comme animal, mais comme un simple emblème de l'éternité, ainsi qu'on en a depuis usé plusieurs fois en le dépeignant en cercle se mordant la queue, il étoit inutile qu'il employât beaucoup de tems à observer la nature de ce reptile. Philon de Biblos, traducteur de l'historien de Phénicie, qui déclare n'avoir entrepris cette version que pour montrer le frivo-

D 4 le

* Sanchoniat. & Phil. Bibl. ap. Euseb. Præp. Evang.

le d'un système tendant à tourner des faits réels en allégories, cite encore un autre ouvrage du même écrivain, dont le titre *E-Thothia* paroît indiquer qu'il étoit un extrait de Thoth. Philon dit à ce sujet, parlant soit de Thoth, soit de Sanchoniaton, „ qu'il avoit traité fort „ au long de la nature des animaux „ ci-dessus : que le serpent avoit été „ appelé par les Phéniciens Agathodæ- „ mon (le bon génie) & par les Egyp- „ tiens Kneph : que l'Agathodæmon „ étoit dépeint avec une tête d'épervier „ à cause de sa force & de sa vivacité. “ Dans Plutarque le Dieu Kneph n'est pas un serpent, mais un vrai Dieu intellectuel premier principe de toute chose. Il y a apparence que Philon ne l'entendoit pas ainsi, lui qui n'écrit qu'en vue de réfuter le nouveau système de Théologie emblématique. „ Les qualités du „ serpent divin, ajoute-t-il, ont été dé- „ crites

„ crites fort au long par Epeis, célèbre E-
 „ gyptien, Chef des Hierophantes & des
 „ Ecrivains sacrés, dont le livre a été
 „ traduit par Arius l'Héracleopolitain. “
 Quant aux autres Fétiches généraux de
 l'Égypte, le Nil étoit partout un objet
 révééré. Le bras canopique de ce fleuve
 & le bœuf Apis avoient leurs Prêtres
 & leurs temples dans toute la basse E-
 gypte, comme le bélier Amnon dans tou-
 te la haute. * Que si nous parcourons les
 provinces, le chat est une Divinité à
 Bubaste, le bouc à Mendez, la chèvre
 sauvage à Coptos, le taureau à Hélio-
 polis, l'hippopotame à Paprémis, la bre-
 bis à Saïs, l'aigle à Thèbes, une espèce
 de petits serpens cornus non venimeux
 aussi à Thèbes, l'épervier à Thèbes &
 à Philes, le faucon à Butus, le singe
 d'Éthiopie à Babylone, le Cynocépha-

D 5 le

* Strab. L. XVII. Ælian. X. 23.

le (espèce de babouin) à Arsinoé , le crocodile à Thèbes & sur le lac Moëris , l'ichneumon dans la Préfecture Héracléotique , l'Ibis dans celle voisine de l'Arabie , la tortue chez les Troglodytes à l'entrée de la Mer Rouge , la musaraigne à Athribis : ailleurs le chien , le loup , le lion ; certains poissons , tels que le maïote , à Eléphantine ; * à Syenne l'oxyrinque , autrement le bec-aigu (espèce d'aloë à museau fort pointu) nommé en langue Egyptienne actuelle † *Quéchoué* ; le lépidote , gros poisson de vingt à trente livres pesant , que les Egyptiens appellent aujourd'hui *Bunni* ; le latus & l'anguille § s'attirent une dévotion particulière dans chaque nome qui fait gloire de tirer son nom de celui de l'ani-

* Clem. Alex. Admonit. ad gent.

† Antiphan. in Lycon. & Anaxandrid. in civitat. apud Athen. Deipn. VII. 13.

§. Herod. Diod. Strab. Plin. L. XIX.

nimal divinisé; Leontopolis, Lycopolis &c. sans parler des pierres, (car Quinte-Curce * décrit Jupiter Ammon comme un Boëtyle de pierre brute) sans parler non plus des plantes mêmes & des légumes, comme les lentilles, les pois, les porreaux, les oignons, qui en quelques endroits ne sont pas traités avec moins de vénération. Il paroît même que les grands arbres avoient en Egypte, comme en tant d'autres pays, leurs oracles, leurs adorateurs, leurs Prêtres, & leurs Prêtresses; si l'on en juge par la liaison qui se trouve entre l'établissement du fameux oracle des arbres de Dodone en Grèce, & les pratiques Egyptiennes, qui, au rapport d'Hérodote, donnèrent naissance à cet établissement. Il raconte † que les Phéniciens enlevèrent de Thèbes deux Prêtresses, l'une desquelles ayant été ven-

D 6 due

* Q. Curt. IV. 7. † Herodot. L. II. C. 54.

due en Grèce y rendit les plus anciens oracles , enseigna sous un arbre la pratique des rites religieux , & occasionna la fondation d'un collège de Prêtresses. Mais selon ce qu'il apprit des Prêtresses de Dodone . elles-mêmes , elles attribuoient leur fondation à une colombe noire , qui s'étant envolée de la Thébàide à Dodone , vint se percher sur un hêtre de la forêt , où elle parloit à voix humaine , instruisant les Pélasges de ce qui a rapport au culte divin. Qui ne voit que cette prétendue colombe noire n'est autre chose qu'une Nègresse ou qu'une Egyptienne bazanée enlevée par les Phéniciens & vendue aux Sauvages de la forêt de Tesprotie ? c'est l'opinion formelle d'Hérodote. „ Je crois , dit-il à ce propos , „ que ceux de Dodone ont fait une „ colombe de cette femme étrangère , tant „ qu'ils n'ont pas entendu son langage , qui „ n'étoit à leurs oreilles qu'une espèce de

„ ramage d’oiseau. Mais ce fut pour eux
 „ une femme comme une autre, quand
 „ elle parvint à s’énoncer en leur lan-
 „ gue : comment feroit-il possible en effet
 „ qu’une colombe parlat à voix humai-
 „ ne ? quand on nous dit qu’elle étoit
 „ noire, cela nous fait entendre qu’elle
 „ étoit Egyptienne. Aussi les oracles de
 „ Thèbes, d’Egypte & ceux de Dodo-
 „ ne font-ils presque tout-à-fait sembla-
 „ bles ; & c’est d’Egypte qu’est venue la
 „ manière de prédire l’avenir dans les
 „ lieux sacrés. “ La fable Grecque qui
 a fait une colombe de cette Prêtresse noi-
 re, paroît née, selon la juste remarque
 de Bochart, * de l’équivoque du mot O-
 riental, *Heman* colombe, avec le mot
Iman Prêtresse.

Il est de même visible que chacun des
 ani-

* Boch. Chanaan. p. 824.

animaux ci-dessus mentionnés étoit le Fétiche général de la contrée, par le soin qu'avoient pris les Loix d'assigner à des Officiers publics l'entretien de l'animal respecté. Ces charges étoient très honorables & héréditaires dans les familles. L'Officier qui en étoit revêtu ne sortoit de chez lui qu'avec les marques extérieures de sa dignité, qui indiquoient de quel animal il étoit le gardien. C'étoit toujours des gens du premier ordre „ qui se glorifioient d'être employés „ aux plus saintes cérémonies de la Religion. “* On construisoit des parcs ou des loges propres à la retraite de l'animal; on lui amenoit les plus belles femelles de son espèce. On destinoit le revenu de certaines campagnes à son entretien; on le fournissoit de vivres. Nous
appre-

* Herodot. L. 2. Diodor. L. I. Plutarch. in Is. & Osir.

apprenons de Diodore que cette dépense publique alloit à de très grosses sommes, & qu'il a vû des gens qui de son tems y avoient dépensé plus de cent talens. On levoit un impôt sur chaque contrée pour faire peindre & sculpter la Divinité. Il n'y avoit, au rapport de Plutarque, qu'un canton de la Thébaïde qui adoroit Kneph, le Dieu Eternel, qui seul ne payoit rien de cet impôt. On s'agenouilloit si l'animal venoit à passer : on étendoit des tapis sur sa marche : on bruïoit de l'encens : on chantoit des hymnes : * on vouoit ses enfans en leur faisant raser la tête & donnant à la Prêtresse le poids des cheveux en argent pour la nourriture de l'animal sacré : on faisoit en son honneur de pompeuses processions, décrites au long par Athenée & par Clément † d'Alexandrie : on venoit
le

* Plin. VIII. 46.

† Clem. Alex. Strom. L. 5.

le consulter pour oracle ; & comme il ne rendoit point de réponse , on se bouchoit les oreilles au sortir du temple , & les premières paroles que l'on entendoit par hazard étoient prises pour une réponse , dont l'application se faisoit pour le mieux au fait consulté : * méthode assez semblable à celle des Nègres , & qui est le signe d'une égale puérité dans l'esprit des consultants. On nourrissoit le crocodile avec le même soin & à peu près de la même manière que le Dragon l'étoit à Babylone , & que le serpent rayé l'est à Juidah : les Prêtres anciens pratiquans à cet égard le même genre de friponnerie que pratiquent à présent les Prêtres Africains. Bien plus ; on tenoit pour saints & bien-heureux ceux qui étoient dévorés par un crocodile , comme aujourd'hui dans l'Inde les fanatiques
qui

* Pausan. L. 7.

qui se font écraser sous le char de l'Idole.*
 Le soin de la nourriture des animaux sacrés étoit si privilégié, qu'il n'étoit pas négligé même en tems de famine, loin que le peuple osât se nourrir de leur chair, & faire usage d'un aliment commun à tant d'autres hommes. Le chat étoit si honoré par ceux qui y avoient dévotion, que sa mort caufoit un deuil dans la maison, & ceux qui l'habitoient se rasoient les sourcils. Si le feu prenoit à la maison, on s'empressoit surtout à sauver les chats de l'incendie; grande marque que le culte regardoit l'animal même, qui n'étoit pas considéré comme un simple emblème: & toute cette adoration si marquée de l'animal vivant ou mort le témoigne assez. S'il venoit à mourir de mort naturelle, on faisoit ses obsèques en cérémonie. Le serpent cornu,
 par

* Voss. de Idol. ibid.

par exemple, étoit inhumé dans le temple d'Ammon. Au tems du Règne de Ptolomée Lagus les funérailles du bœuf Apis furent si pompeuses, que le Roi fournit encore cinquante talens pour en faire les frais, après que le gardien y eut dépensé tout son bien qui étoit considérable. Ceux qui alloient en pays étrangers emportoient souvent avec eux leur animal Fétiche : ce qui prouve qu'outre le culte général de chaque contrée, les Egyptiens avoient aussi comme les Nègres des patrons particuliers. Si la bête venoit à mourir pendant le voyage, on l'embaumoit pour la rapporter & lui donner au retour une sépulture solennelle dans le lieu où elle étoit adorée. Mais rien ne pouvoit contenir l'indignation du peuple, lorsqu'un impie s'avisoit de tuer un animal sacré; le meurtrier étoit irrémisiblement puni de mort. Pour un meurtre involontaire on étoit puni

puni à l'arbitrage du Prêtre: „ mais si
 „ c'étoit un chat, un ichneumon, un
 „ ibis ou un épervier, quand même
 „ le coup auroit été fait sans dessein,
 „ le peuple se jettoit sur le coupable,
 „ & le maffacroit ordinairement sans
 „ forme de procès, après lui avoir fait
 „ souffrir mille maux. Aussi ceux qui
 „ rencontrent un de ces animaux sans
 „ vie, se mettent à se lamenter de toute
 „ leur force, protestant qu'ils l'ont trou-
 „ vé en cet état. “ * Le respect pour le
 nom des Romains, l'intérêt actuel que
 l'Égypte avoit à les ménager, ni toute
 l'autorité du Roi Ptolomée & de ses Of-
 ficiers, ne purent empêcher le peuple
 d'expier le meurtre d'un chat par celui
 du Romain qui l'avoit tué. „ C'est un
 „ fait, ajoute Diodore, que je n'allègue
 „ pas sur le raport d'autrui; j'en fus té-
 „ moin

* Diodor. ibid.

„ moins moi-même durant mon séjour
 „ en Egypte; il paroît fabuleux ou in-
 „ croyable. On fera bien plus surpris
 „ d'apprendre qu'en une famine dont
 „ l'Egypte fut affligée, les hommes en
 „ vinrent jusqu'à se manger les uns les
 „ autres, sans que personne ait été ac-
 „ cusé d'avoir touché aux animaux sa-
 „ crés. Je vous assure qu'il est bien plus
 „ aisé de raconter que de faire croire
 „ tout ce qu'on y pratique à l'égard du
 „ bœuf, du bouc, du crocodile, du
 „ lion &c. “ En un mot il n'y avoit
 qu'un étranger capable de tuer un de
 ces animaux. „ On n'a pas même oui
 „ dire, s'écrie Cicéron, * qu'un pareil
 „ forfait ait jamais été commis par un
 „ Egyptien..... Il n'y a point de tour-
 „ ment qu'il n'endurat plutôt que de
 „ faire du mal à un Ibis, ou autre ani-
 „ mal

* Cicer. Tuscul. L. V.

„ mal objet de la vénération. “ Mais ce que remarque Cicéron n'étoit qu'une observance locale : car le même animal divinisé dans un endroit étoit regardé ailleurs avec indifférence ou même tué sans scrupule s'il étoit nuisible. Des traitemens si contraires ne pouvoient manquer d'être une source de querelles entre les contrées voisines , où la différence des cultes produit , on le sçait , de vives animosités. Il est parlé des guerres de Religion que se faisoient les Egyptiens; elles y devoient être encore plus fortes qu'ailleurs , par une raison singulière qui se joignoit à la raison générale. L'antipathie que la nature a mise entre plusieurs espèces d'animaux , ne pouvoit manquer d'augmenter celle qui se trouvoit entre les peuples qui les avoient choisis pour Fétiches : il n'y avoit pas moyen que les adorateurs du rat vécutent longtems en bonne intelligence avec
lès

les adorateurs du chat. Mais ces guerres donnent une preuve nouvelle qu'il s'agissoit de l'animal pris en lui-même, & non pas considéré comme un emblème arbitrairement choisi de la Divinité réelle : car alors il n'y auroit pas eu matière à discorde ; tous ces types se rapportans au même objet , comme les mots différens de plusieurs langues lorsqu'ils signifient la même chose.

Si toute cette description ne caractérise pas d'une manière claire un culte direct , un culte de Latrie , que faut-il donc pour le rendre tel ? Quoiqu'il soit vrai , comme le remarque l'Abbé Banier * , que tout culte n'est pas un culte religieux , & que tout culte religieux n'est pas un culte de Latrie , il est difficile d'admettre l'application qu'il veut faire ici de cette maxime. Diodore rapporte ailleurs

* Mythol. VI. 4.

leurs un fait relatif à l'histoire du culte des Fétiches en Nigritie, d'une manière qui montre bien qu'au fond il ne s'éloignoit pas de regarder la façon de penser des Egyptiens sur cet article comme semblable à celle des peuples barbares de l'Afrique. Après avoir raconté comment lors de la guerre d'Agathocle contre les Carthaginois, Eumaque un de ses Lieutenants fut envoyé à la découverte dans le pays des Noirs au-delà de celui des Numides. „ En s'avancant plus loin, continue-t-il, „ il se trouva dans un pays „ rempli de singes, où il y a trois es- „ pèces de villes qui portent toutes trois „ le nom de cet animal, que nous ap- „ pellerions en Grec les *Pithécuses*. Leurs „ mœurs & leur façon de vivre sont ex- „ trêmement différentes des nôtres. En „ effet il faut se représenter que les sin- „ ges qui sont des Dieux en ce pays là „ comme les chiens le sont en Egypte, „ ha-

„ habitent dans les maisons avec les
„ hommes, & qu'on leur laisse manger
„ tout ce qui leur plaît dans les cui-
„ nes & sur les tables. Les parens don-
„ nent à leurs enfans les noms de ces
„ animaux, comme on fait porter aux
„ nôtres ceux de nos Divinités ; & si
„ quelqu'un les tue, il est condamné
„ irrémiffiblement à mort, comme cri-
„ minel au premier chef : de sorte qu'un
„ proverbe établi parmi eux contre ceux
„ qui paroissent capables des plus noi-
„ res entreprises, est de leur dire, *Vous*
„ *avez bu du sang de singe.* “ * Un des
pressants motifs qu'alleguoient les Hé-
breux à Pharaon pour en obtenir la
permission de sortir de son Empire, étoit
la nécessité que leur imposoit leur rite
sacré d'immoler des animaux que ses
sujets n'auroient pas vû sacrifier sans hor-
reur.

* Diodor. L. XX,

réur. Toute cette *Zoolatrie* de l'Égypte est fort ancienne. La Bible nous la peint non comme un emblème ou comme une allégorie, mais comme une pure *Zoolatrie* directe. On ne peut nier que l'adoration du veau d'or dans le désert ne fût une imitation de l'Égyptianisme ; & l'Écriture ne donne point du tout à entendre que ce fût un culte figuré. Indépendamment de la foi due au livre sacré, c'est encore le siècle & l'Historien le mieux informé de la façon de penser Égyptienne. Il distingue nettement les trois genres de culte * dont l'Égyptianisme étoit mélangé ; savoir les idoles, les animaux quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, & les astres. La loi Moïsaïque ne deffend rien avec plus de menaces que la fornication de ce culte Fétichiste. *Vous ne figurerez point*, dit-elle,

E d'i-

* Deuter, IV. 16.

* *d'images de bêtes terrestres ni aquatiques.* ** *Vous n'aurez point de bois sacrés : vous n'offrirez plus dorénavant de sacrifices aux velus*, † c'est-à-dire aux animaux sauvages ou domestiques. Car c'est ainsi qu'on doit traduire le mot *seirim*, *pilojî*, *hirsuti*, ou comme Juvenal l'a dit ci-dessus, *lanata animalia*, & non par *dæmones*, comme on l'a traduit ensuite dans les siècles où les sciences secrètes & le Platonisme ont eu cours. Alors les idolâtres, dit Maimonides §, s'imaginoient que les mauvais génies apparoissoient aux hommes sous la figure des boucs : c'est encore parmi nous l'opinion du menu peuple, que le Diable se montre au Sabat sous cette forme ; & c'est de là, peut-être, qu'est née cette opinion.

Que si après avoir fondé le parallèle
de

* Deuter. XVII. 21. ** *ψ.* 8.

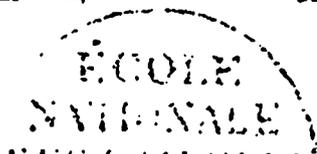
† Levit. XVII. 7.

§. Doct. perplex. III. 4. 6.

de la Religion de l'ancienne Egypte avec celle des autres Africains sur la parité des actions, qui suppose une pareille façon de penser, ressemblance dont nous rechercherons bientôt le principe dans les causes générales inhérentes à l'humanité; nous descendons sur ceci à quelques autres usages particuliers des deux peuples, ils nous en donneront encore la même opinion. On y trouve aux obélisques des morts une pratique singulière qui paroît la même. La coutume parmi les Nègres est de mettre dans la sépulture d'un homme le Fétiche qu'il a le plus reveré. On trouve de même avec les Momies dans les tombeaux Egyptiens, des chats, des oiseaux, ou autres squelettes d'animaux embaumés avec autant de soin que les cadavres humains : il y a grande apparence que c'est le Fétiche du mort qu'on a embaumé avec lui, afin qu'il pût le retrouver lors de la résurrec-

E 2

tion



tion future , & qu'en attendant il servit de préservatif contre les mauvais Génies qu'on croyoit inquiéter les mânes des morts. * Le lion , la chèvre , le crocodile , &c. rendoient des oracles en Egypte comme les Fétiches en Nigritie. † Chez l'un & l'autre peuple l'Etre divinisé a ses Prêtres & ses Prêtresses qui forment un ordre à part du reste de la nation , & dont les fonctions passent à leur postérité. L'un & l'autre portent avec eux leur Fétiche , soit à la guerre , soit dans les autres occasions d'importance , où la crainte excitée ne manque jamais d'exciter la dévotion. Que si nous voulons comparer la fourberie dont usent les Prêtres Africains du serpent rayé , pour abuser des jeunes femmes sous prétexte de dévotion , l'histoire des Prêtres
du

* Kirker. Oedip. Ægypt.

† Vandal. de Orac. C. 13.

du chien Anubis & de Pauline ne fera pas la seule qui pourra fournir matière au parallèle. Les Nègres ne mangent jamais de leur animal Fétiche, mais ils se nourrissent fort bien de ceux d'une autre contrée : c'étoit la même chose en Egypte : le respect infini pour un animal dans un certain canton, ne lui en attiroit aucun dans le canton voisin. Mais quel crime n'auroit - ce pas été que de tuer un chat à Bubaste, que de manger une vache à Memphis ou dans l'Inde ? Quelques Savans, * de l'avis desquels je ne suis nullement, ont cru que c'étoit premièrement par là que s'étoit introduite la coutume religieuse de l'abstinence de certaines viandes. Pour prix du tribut de respect que l'on payoit à l'animal sacré, il devoit à son tour répandre ses bienfaits sur la nation : & ce qui me

E 3 per-

* Marsham Canon. Chron.

perfuade encore mieux que les Egyptiens n'avoient là-deffus qu'une façon de penfer peu différente de celle des Sauvages, c'est la vengeance que les Prêtres tiroient de leur Dieu lorsqu'ils en étoient mécontents. „ Si la fêchereffe , dit * Plutarque , „ caufe dans le pays quelque grande calamité ou quelque maladie peffilentielle , les Prêtres prennent en fecret pendant la nuit l'animal facré , „ & commencent d'abord par lui faire de fortes menaces ; puis , fi le malheur continue , ils le tuent fans en dire mot : ce qu'ils regardent comme une punition faite à un méchant efprit. “ Les Chinois en ufent à peu près de même : ils battent leurs idoles lorsqu'elles font trop longtems fans exaucer leurs prières : & chez les Romains , Augufte ayant perdu deux fois fa flotte par la tem-

* In Ifid.

tempête, châtia Neptune, en deffendant de porter son image à la procession avec celle des autres Divinités. *Voyag. de le Comte. Sueton. in August.*

Nous avons vû les Nègres avoir des Fétiches généraux pour toute une contrée, fans préjudice du Fétiche particulier à chaque canton. De même chez les Egyptiens il y avoit des animaux dont la divinité n'étoit que locale, tels que le bouc ou l'Ibis : il y en avoit d'autres généralement respectés dans tout le pays, tels que le belier dans la haute Egypte, & le bœuf dans la basse. Miccerinus (Mis-Ceres) ancien Roi d'Egypte, ayant perdu sa fille qu'il aimoit éperdument, & voulant après sa mort la faire honorer comme on honore une Divinité, ne trouva point d'expédient plus propre que d'enfermer le * corps

E 4 dans

* Herodot. II. 129.

dans une figure de vache , qui fut posée dans une espèce de chapelle de la ville de Saïs, où l'on brûloit chaque jour de l'encens devant elle , & la nuit on y tenoit des lampes allumées. Il fit choix à cet effet d'un des animaux Fétiches le plus communément révéré : grande marque que le Fétichisme & le Sabéisme étoient alors les deux seules Religions reçues en Egypte : & que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas encore lieu, non plus que l'idolatrie des hommes déifiés ; à laquelle, pour le remarquer en passant, l'Egypte n'a presque pas été sujette, & qui n'a pareillement aucun cours en Nigritie.

Il est bien juste que puisque les Fétiches sont les Dieux de l'Afrique, ils y soient aussi les oracles & les talismans : ils n'ont même que ce dernier degré parmi les Mores Africains, à qui la connoissance

fance

fance d'un seul Dieu est parvenue par le Mahométisme, qui, tout défiguré qu'il est chez eux, fait néanmoins le fonds de leur Religion. Quant aux Nègres, „ si „ l'un d'eux, dit Loyer, se trouve dans „ quelque embarras fâcheux, il juge auf- „ si-tôt que son Fétiche est irrité, & ses „ soins se tournent à chercher les mo- „ yens de connoître sa volonté. On a „ recours aux devins pour faire le *Tok-* „ *ké*, qui ne demande pas peu de mystè- „ res & de cérémonies. Le Devin prend „ en ses mains neuf courroyes de cuir de „ la largeur d'un doigt, persemées de „ petits Fétiches. Il tresse ensemble ces „ courroyes, en prononçant quelque cho- „ se d'obscur; il les jette deux ou trois „ fois comme au hazard. La manière „ dont elles tombent à terre devient un „ ordre du Ciel, qu'il interprète. “ C'est par un usage à peu près pareil que le* Roi

E 5 de

* Ezech. XXI. 21.

de Babylone debout dans un carrefour jettoit des flèches ; comme les Africains jettent des trèfles de courroyes ; & que les Assyriens, au rapport de Théocrite*, faisoient tourner une toupie magique garnie de saphirs & de plaques de métal gravées de caractères Astrologiques. On la fouettoit avec une courroye en invoquant les génies. Michel Pfellus, qui, en parlant des Egyptiens, appelle *Yinge* une pareille toupie, donne lieu de conjecturer qu'ils s'en servoient aussi. On sçait en effet que par une méthode usitée pour connoître la volonté des Dieux, & fort analogue à celle du Tokké, de l'yinge, & des flèches, les Egyptiens consultoient le Ciel par l'inspection de plusieurs pierreries rassemblées sur une même monture. Nous ignorons le nom qu'ils donnoient en leur propre langue

* Theocr. in Pharmaceutr.

à cette espèce de divination. Il pourroit être le même que celui que portoit chez les Hébreux * un rite réellement sacré ; soit que les Egyptiens le voyant pratiquer aux Hébreux, en ayent abusé pour le faire dégénérer en superstition ; soit que les Hébreux, comme l'ont avancé quelques habiles gens, ayent apporté de l'Egypte cette méthode de divination, qui fut véritablement consacrée en leur faveur lorsqu'ils reçurent les loix, ainsi que quelques autres usages étrangers dont ils s'étoient fait une habitude. On l'appelloit en Palestine *déclaration de la vérité*, des mots *Orab*, *lumen*, & *themah*, *admirari*, † qui peuvent se traduire au propre par *lumière admirable*, & selon leur sens figuré, par *manifestation de la vérité*. Ainsi l'on peut

E 6

con-

* V. Salden Syntagm. p. 39. & 40.

† Voy. Philon de Vit. Mos. C. III. & Rich. Simon. Diction.

conjecturer que les Prêtres d'Égypte *déclaroient la vérité*, & interprétoient les ordres du Ciel, en combinant l'éclat que jettoient certaines pierreries Fétiches sur lesquelles on laissoit tomber les rayons du Soleil. On faisoit en Chanaan pour de pareilles consultations des Ephods au Prêtre du Dieu; ce qui se voit par la longue histoire d'une pratique superstitieuse de l'Hébreu Michas* qui demouroit sur la montagne d'Ephraïm: mais toutes ces formules Egyptiennes ou Phéniciennes de connoître l'avenir par l'Ephod ou par l'Urim, & par l'inspection des lames de métal gravées, dont on ornoit les Teraphins, ou qu'on enchafsoit dans les murailles du temple, étoient idolâtres, à l'exception de celle que † Jaoh avoit bien voulu consacrer exprès pour
le

* Judic. XVII.

† Joseph, Hyppomnestic. ap. Th. Gale in Jamblic.

le grand Prêtre Aaron ; tellement que quoique l'Urim & l'Ephod fussent du genre des * Téraïhins ou des Fétiches talismaniques , & que le livre des Juges & le Prophète Osée nomment par homonymie l'Ephod & le Téraïhim , cependant les Téraïhins étoient regardés comme des signes d'idolatrie affectés aux étrangers ; au lieu que l'Ephod & l'Urim Hébreux étoient les signes particuliers de Jah , dont il avoit fait choix lui-même pour manifester par de tels signes sa volonté dans son tabernacle : Aussi David Cimchi entend par l'Ephod le culte véritable , & par les Téraïhins le culte étranger.

Soit que les traditions du Fétichisme d'Egypte nous soient restées en plus grand nombre , soit que ce peuple superstitieux à l'excès y ait été réellement plus

* Loc. citat. . . 3. 4.

plus enclin, comme il paroît en effet que nul autre n'a eu tant de Fétiches ni de si variés; on a multiplié sur lui à cet égard les railleries que les autres Orientaux leurs voisins, & même les Grecs, selon la remarque d'Elion*, méritoient de partager.

Pour commencer le détail du Fétichisme de l'Asie par la nation la plus voisine de l'Egypte, l'ancienne Divinité des Arabes † n'étoit qu'une pierre quarrée : un autre de leurs Dieux célèbres, le Bacchus de l'Arabie, appelé chez eux *Disar*, étoit une autre pierre de six pieds de haut. § On peut voir Arnobe sur les pierre divinifées tant en Arabie qu'à Pacfinunte. Il n'y a guères lieu de douter que la fameuse pierre noire si ancienne dans le temple de la Mecque, si révérée

* Ælian. de animal. XII. 5.

† Maxim. Tyr. Orat. 38.

§ Stephan. Byz. Arnob. L. VI.

rée par les Mahométans malgré les faibles idées qu'ils ont d'un seul Dieu, & de laquelle ils font un conte relatif à Ismaël, ne fût autrefois un pareil Fétiche. Près de là le Dieu Casius, dont la représentation se voit sur quelques médailles, étoit une pierre ronde coupée par la moitié: aussi est-elle nommée par Cicéron *Jupiter lapis*. L'objet du culte religieux de la tribu de Coresh étoit un arbre Acacia. Kaled, par ordre de Mahomet, fit couper l'arbre jusqu'à la racine, & tuer la Prêtresse. La Tribu de Madhai avoit un lion, celle de Morad un cheval: celle d'Amiyar, qui sont les anciens Homcrites, dans le pays d'Yemen, un aigle.* Cet aigle sacré s'appelloit *Nasr* en la langue du pays, & cette interprétation nous apprend, selon l'apparence mieux qu'aucune autre, ce que

* Vid. Alshariftani...

que c'est que le Dieu Nifr ou Nifroch mentionné dans la Bible : cependant on a donné diverses autres explications de ce terme, que je ne laisserai pas que de rapporter ci-après.

Mais venons à des faits bien antérieurs à tout ceci, & qui remontent à la plus haute antiquité dont il y ait mémoire parmi les peuples Payens. Nous y verrons quelle idée ils avoient eux-mêmes sur la première origine du culte des astres, des élémens, des animaux, des plantes, & des pierres. On aura lieu de remarquer, non sans quelque surprise, que plus le témoignage est ancien, plus le fait est présenté d'une manière simple, naturelle, vraisemblable ; & que la première raison qu'on ait donnée de l'introduction de ce culte, est encore la meilleure & la plus plausible qui ait jamais été alléguée : de sorte qu'elle pourroit suffire, si sa simplicité, qui ne permet
pas

pas d'en faire l'application à tant d'objets variés de l'adoration des peuples sauvages, n'obligeoit d'avoir encore recours à quelque autre cause plus générale. Il n'y a rien de plus ancien ni de plus nettement déduit sur le premier culte des anciennes nations sauvages de l'Orient, que ce qu'on lit à ce sujet dans le fragment de Sanchoniaton, ouvrage non suspect si on l'examine bien à fond, quoique interprété tant par Philon de Biblos son traducteur, que par Eusébe qui en a donné un extrait, & qui tous deux ont mêlé leurs réflexions au texte original. Sanchoniaton a non seulement le mérite d'une haute antiquité, mais encore celui d'avoir eu sous les yeux des écrits antérieurs au sien, qu'il dit avoir tirés partie des annales particulières des villes de Phénicie, partie des archives conservées dans les temples; & d'avoir recherché avec soin, & consulté par préférence les écrits

écrits de Thoth l'Égyptien, persuadé, dit-il, que Thoth étant l'inventeur des Lettres ne pouvoit manquer d'être le plus ancien des écrivains. Voici comment s'explique l'auteur Phénicien sur l'ancien culte des objets matériels. Le passage est important, fort raisonnable, & très clair. * „ Les premiers hommes „ prirent pour des êtres sacrés les ger- „ mes de la terre : ils les estimèrent des „ Dieux, & les adorèrent, parce qu'ils „ entretenoient leur vie par le moyen „ de ces productions de la terre, aux- „ quelles ils devoient déjà la vie de leurs „ pères, & devoient à l'avenir celle de „ leurs enfans. Ils faisoient des effusions „ & des libations. L'invention d'un tel „ culte convenoit assez à leur foiblesse „ & à l'imbécillité de leur esprit. . . . Aion „ avoit trouvé la façon de se nourrir des „ arbres. . . . Genos & Genea ses enfans „ éle-

* Sanchoniat. ap. Euseb. I. 9. & 10.

„ élevèrent leurs mains au ciel vers le
 „ Soleil , qu'ils croyoient le seul Dieu
 „ du Ciel , & appelloient par cette raison
 „ Baal - Samain *le Seigneur des cieux.*
 „ (Ici le traducteur Philon infère cet-
 „ te remarque relative à son objet , qui
 „ étoit de réfuter les opinions systéma-
 „ tiques des Grecs.) *Ce n'est pas sans*
 „ *motif que nous faisons souvent ces dis-*
 „ *tinctions : elles servent à faire con-*
 „ *noître les personnes & les actions.*
 „ *Les Grecs n'y faisant pas réflexion , ont*
 „ *souvent pris une chose pour une autre ,*
 „ *trompés par l'équivoque des termes....*
 „ Les vents impétueux agitèrent à tel
 „ point les arbres du pays de Tyr , que
 „ les bois par l'agitation prirent feu &
 „ brulèrent une forêt. Ousoos prit un
 „ arbre & coupa les branches , sur les-
 „ quelles il eut la hardiesse de se mettre
 „ en mer. Il consacra au vent & au feu
 „ deux colonnes : il les adora , & leur fit
 „ des

„ des libations du sang des bêtes qu'il
„ prenoit à la chasse. Après que cette
„ génération fut finie , ceux qui restè-
„ rent consacrerent des branches de bois,
„ adorèrent des colonnes , & leur firent
„ des fêtes annuelles. . . . Ouranos trou-
„ va les Boetyles & a fabriqué les pierres
„ animées , *ou plutot , selon la juste cor-
„ rection de Bochart, les pierres graiffées,
„ lapides unctos.* “ Il parle aussi dans
le même fragment des Apothéoses , des
hommes Déifiés , de l'érection des tem-
ples & des statues , des sacrifices hu-
mains &c. Son histoire contenoit neuf
livres , dont le premier étoit employé à
déduire les opinions vulgaires ayant cours
en Chanaan sur les origines des choses, des
hommes , & des arts ; sur la formation du
monde; sur les premiers auteurs de chaque
invention commune & utile à la vie; sur
l'introduction du culte divin; sur les chefs
des nations surtout Phénicienne & Egyp-
tien-

tienne ; sur l'établissement du pouvoir souverain. Tous ces points n'y sont touchés que de gros en gros , seulement autant qu'il en est besoin pour donner une notice des événemens les plus remarquables ; soit que l'Auteur n'ait pû , faute de plus amples connoissances, entrer dans un plus grand détail , soit que l'extrait qui nous en reste ne contienne qu'un abrégé de l'original. Son narré , quoiqu'obscur sur les choses naturelles, assez dénué de liaison dans les faits & dans les prétendues généalogies , quelquefois mêlé de fables populaires , ne laisse pas que de nous faire assez bien connoître quelles étoient sur tous ces points la croyance & la tradition du peuple Chananéen. Au fond elles se rapportent en gros sur la plûpart des articles principaux avec celles des peuples leurs voisins , Chaldéens , Hébreux & Egyptiens, même Grecs. On y voit qu'ils ont tous
écrit

écrit les traditions reçues chez eux , & à peu près sur le même fonds d'idées ; si ce n'est que la vérité , qui se retrouve pure chez les Hébreux , est souvent omise ou défigurée chez les nations voisines. Mais quant au détail des circonstances ils ne s'accordent plus , ce qui est très naturel. La même chose n'arrive-t-elle pas dans les histoires de faits récents qui conviennent ensemble sur le fonds des événemens ? Rien de plus vain que les efforts & les suppositions qu'on voudra faire pour mettre une conformité totale entre les opinions de l'antiquité. Chaque pays a ses fables propres , qui ne sont pas celles d'une autre contrée , & qu'il faut lui laisser.

Je croirois volontiers que l'ouvrage de Sanchoniaton étoit intitulé *origines Phéniciennes* , *περὶ τῶν Φοινικίων στοιχείων* , de *Phœnicum elementis* , & que le livre de cet auteur cité aussi par Philon sous

ce titre, n'est pas autre que sa grande histoire en neuf livres dédiée au Roi Abi-Baal, où l'on voit que son principal but a été de parler des inventeurs des arts, qui se sont rendus célèbres de tems à autres; de faire l'histoire des Apothéoses, en indiquant ceux qui pour leurs inventions utiles ont été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte public; de distinguer l'établissement des différens objets de culte rendu soit aux astres, soit aux choses matérielles, soit aux hommes. Il nous indique quels étoient les plus anciennement reçus parmi ceux de la seconde espèce: & peut-être en rapportoit-il beaucoup d'autres dans son ouvrage dont nous n'avons plus qu'une très petite partie: car nous apprenons d'ailleurs que ces objets étoient fort variés dans le pays dont il a écrit l'histoire.

* Bénadad Roi de Damas avoit son Dieu Rimmon , dont le nom en Hébreu signifie une grenade ou une orange. La Palestine avoit des poissons nommés en langue du pays Dagon & Atergatis (Dag, *Piscis*; Ader-dag, *magnificus Piscis*); † des brebis (Astheroth, *oves*); des chèvres ou d'autres menus bestiaux apellés Ana-Melech (*Pecus Rex*); § une colombe nommée depuis Sémiramis ; une pierre quarrée nommée aussi depuis Astarte ou Venus Uranie : car il faut , comme dit le Poëte Milton en pareil cas , se servir des noms institués depuis pour des Dieux qui n'en avoient point alors. §§ *Nomen lapidibus & lignis imposuerunt* , dit le livre de la Sageffe. Le nom d'Asarah, autre Divinité

* 4. Reg. 5. 18. & Selden. II. 10. & Cleric. in Reg.

† David Cimchi in Reg. 1. 5.

§. Vid. Nigid. ap. Germanic. in Arat. Phænomen.

§§ Pausan. in Attic. Ch. 14.

Divinité Phénicienne que le Roi Josias * fit brûler, se traduit communément par *idolum ex ligno* : ce qui paroît signifier un bois sacré plutôt qu'une statue de bois. Nisir, l'une des Divinités de Ninive, signifie, dit-on, en Persan, *bois touffu* : † il y a grande apparence néanmoins que c'est le même que le Dieu Nisroch du Roi Sennacherib (Senny - chérif) dont Kirker § traduit le nom par *arche* ou *canot*. On donnoit le nom de Khamos à un gros moucheron de bronze forgé en cérémonie talismanique sous l'aspect de la planète Jupiter : §§ c'est un mélange de Fétichisme & de Sabéisme. Je ne parle pas ici de Bel-zebub, le *Dieu mouche* ; persuadé comme je le suis que Belzebub & Belzebul sont des altérations & de fausses prononciations ironiques de Beel-

F Se-

* IV. Reg. 23. 6.

† Hyde Rel. Pers. ch. 4. 9.

§ In Pantheo. §§ Hyde ibid.

Sebuth, qui me paroît être le même mot que Baal-Sabaoth, en Latin *Jupiter Sabazius*, le *Dieu des armées*, ou plutôt le *Dieu des Orientaux*; quoique les Grecs aient eu un Jupiter Chasse-mouches, *Ζεὺς ἀπόμυος*. Aglibel, ou le Dieu rond, (Agli-Baal, *rotundus Dominus*,) pierre ronde en forme de cone, étoit la Divinité des Fétichistes d'Emesse, tandis que les Sabeïstes de Palmyre adoroient le Soleil sous ce même nom; comme nous le voyons sur un marbre de cette superbe ville, où l'on a représenté deux figures du Soleil, avec l'inscription Grecque *Aglibel & Malachbel, Dieux du pays*. Selden. Synt. II. p. 149. explique le mot Aglibel, ou Ahgol, Baal par *rotundus Deus*. D'autres assurent qu'il signifie *Vitulus Deus*, ce qui a toujours rapport au culte des animaux divinifiés. Le Dieu Abbadir (Abb-adir, *pater magnificus*) étoit un caillou, & la Déesse
de

de Biblos à peu près la même chose. Nicolas de Damas décrit un de ces Fétiches : „ C'est , dit-il , * une pierre ronde , „ polie , blanchâtre , veinée de rouge , à „ peu près d'un empan de diamètre. “ Cette description nous apprend quelle étoit la forme des pierres divinifiées & nommées Boetyles , au rapport de Sanchoniaton , dont le culte , selon lui , est si ancien , qu'il en fait Uranos le premier instituteur. Les pierres de cette espèce qu'on voyoit rangées en grand nombre sur le Mont Liban , avoient été autrefois les grandes Divinités du pays. † Il y en avoit entre Byblos & Héliopolis qui faisoient des miracles à milliers : on en consacra à Jupiter , au Soleil , à Saturne , à Vénus. § Les pierres envelopées de lan-

F 2 ges

* Ap. Euseb. Præpar. L. I.

† Damasc. ap. Phot. n. 242. p. 1063.

§ Asclepiad. ap. Damasc. ibid.

ges que Saturne dévora, selon la fable Grecque, au lieu de ses enfans, étoient de tels Boëtyles. Ils nous rappellent l'idée de ces morceaux de pierre ou de bois envelopés de fourure, * de coton, ou de toile, que l'on trouve dans les Isles de l'Amérique & chez les Sauvages de la Louifiane, & qu'ils tiennent soigneusement cachés dans le Sanctuaire de leurs temples au fond des bois.

Il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que les Syriens adoroient, ou du moins avoient un profond respect pour les poissons & pour les pigeons. Ils s'abstenoient de manger des poissons, dans la crainte que la Divinité offensée ne leur fit venir des tumeurs sur le corps. S'ils étoient tombés en faute à cet égard, ils l'expioient par une grande pénitence en se couvrant de
fac

* Hezich. ψ. Βαιτιλ.

fac & de cendre selon la coutume des Orientaux. On peut voir dans Selden* toute l'histoire de ce culte , ainsi que de celui des Samaritains en l'honneur d'une colombe trouvée sur le mont Garizim. Il n'est pas étonnant que cette colonie étrangère venue du Chusistan à Samarie eût apporté dans son nouvel établissement une dévotion pratiquée dans le pays de son origine. Le Talmud va jusqu'à reprocher aux Samaritains de circoncire leurs enfans au nom de cet oiseau. Après tout , c'est peut-être une calomnie que la haine dictoit aux Juifs contre ces étrangers.

Par le culte que ces mêmes étrangers apportèrent en Israël, nous apprenons quels animaux étoient divinifiés dans diverses contrées voisines de l'Euphrate. Lorsque Salmanasar Roi d'Assyrie eut emmené

F 3 les

* Synt. II. C. 3.

les dix Tribus captives , il les remplaça par des colonies tirées de ses propres Etats. Il en envoya de Babylone , de Cuth , d'Hawa , d'Emath , & de Sepharvaim. * „ Chacun de ces peuples mit son „ Dieu particulier dans les temples & „ dans les hauts lieux bâtis par les anciens fujets des Rois de Samarie : „ chaque nation mit le sien dans la ville qu'elle habitoit. Ceux de Babel y mirent Succoth-Benoth ; les Cuthéens Nergal : ceux d'Emath Afima : les Haweens Nibchaz & Tharthak. Les Sipharithains faisoient passer leurs enfans par le feu en l'honneur d'Adramelech & d'Anamelech Dieux de Sepharvaim. “ Tels étoient les Dieux de ces différentes contrées ; & si nous en croyons les plus sçavans d'entre les Juifs, Aben-Ezra , R. Jarchi , R. Kimki & autres

* IV. Reg. 27. 29.

tres dans les explications qu'ils donnent de ce genre d'idolatrie, tous ces noms de Divinités Assyriennes désignent autant d'animaux. * Selon eux Succoth - Benoth est une poule avec ses pouffins : Nergal est une gelinote ou un coq de bruyère : Asima est un bouc ou un mouton, ou selon l'opinion d'Elias †, un singe, Divinité autrefois adorée en Egypte, (*Effigies sacri nitet aurea cercopithecii*) aujourd'hui fort honorée dans les Royaumes de Bengale & de Pegu : Nibchaz est un chien, comme l'Anubis d'Egypte, & son nom vient de l'oriental Nibch ou Nabac, c. d. *aboyer* : Tharthak est un ane : Adramelech & Anamelech un mullet & un cheval, les rois du troupeau ; ou selon d'autres un paon & un faisan. Je ne prétends pas néanmoins faire re-

F 4 gar-

* V. Selden Synt. II. C. 27. & seq. Vatabl. in not. ad IV. Reg.

† Elias Levit. in Tisbi.

garder comme certaines les explications données par les Rabbins de tant de termes obscurs & douteux. On sçait, par exemple, que Succoth-Benoth doit signifier ici *les pavillons des filles* : & il est bien naturel de croire que la colonie de Babylone apporta dans Samarie le rite impur pratiqué dans son pays en l'honneur de Venus Mylitta, tel que le décrit Hérodote. * Mais ce concours des interprètes à rendre tous ces mots par des noms d'animaux, montre au moins une connoissance généralement répandue, que les anciens peuples Orientaux dont il s'agit avoient des animaux pour Divinités, comme les Barbares modernes en ont pour Fétiches. Quelques-uns des termes ci-dessus employés pour noms des faux Dieux, comme Adra Melech, *Magnificus Rex*, me paroissent être des titres d'honneur

* Herodot, I. 199.

neur également donnés aux Astres par les Sabeïstes, & aux animaux par les Fétichistes. Car en Egypte comme en Orient ces deux Religions sont si mélangées l'une avec l'autre dans le même pays, (& il en est de même à la Chine, où il y a plusieurs Religions dominantes) qu'il devient aujourd'hui assez difficile de bien démêler tout ce qui leur étoit particulier à chacune. C'étoit l'usage de ces Nations de mêler ainsi les différens cultes, & d'en adopter un nouveau sans quitter l'ancien. Nous en avons une preuve en ce même endroit de la Bible. Salmanasar apprenant que les habitans de la nouvelle Colonie étoient dévorés par des lions, ou selon le rapport de Joseph *, & comme ils le disent eux-mêmes dans leur Chronique Sama-

F 5

ri-

* Joseph. antiq. IX. 14. Chron. Samar. ap. Hottinger. in exercit. Antimorin.

ritaine , qu'ils périffoient de maladies épidémiques caufées par l'air & par les fruits du pays auxquels ils n'étoient pas accoutumés ; & fçachant qu'on attribuoit ces malheurs à l'ignorance dans laquelle vivoient les nouveaux habitans de la manière dont le Dieu de cette terre vouloit être adoré , * *eo quod ignorant ritum Dei hujus terræ* , ce Prince leur envoya un des Prêtres captifs qui vint s'établir à Béthel , ,, & leur enseigner † com-
 ,, ment ils devoient honorer le Dieu du
 ,, pays. Tous ces peuples qui avoient con-
 ,, fervé leurs Dieux propres, ne laissèrent
 ,, donc pas d'adorer le Seigneur. Mais
 ,, quoiqu'ils adorassent le Seigneur , ils
 ,, fervoient en même tems leurs Dieux
 ,, félon la coutume des Nations du mi-
 ,, lieu desquelles ils avoient été trans-
 ,, ferés

* IV. Reg. 27. 26.

† Ibid. v. 28. 32. & seq.

„ ferés à Samarie. Ces peuples suivent
 „ encore aujourd'hui leurs anciennes
 „ coutumes. “

Ezéchiél , en décrivant les impietés commises par les Hébreux dans le Temple du vrai Dieu, distingue fort bien les quatre fausses Religions qui de son tems avoient cours en Orient, sçavoir l'idolatrie des faux Dieux, tels que Baal; le Fétichisme ou culte des animaux; l'idolatrie des demi-Dieux, ou héros divinifiés, tels qu'Adonis; & le Sabeïsme, ou l'adoration du Soleil & des Astres. Voici ce qu'il dit. * „ Un jour le cinq du
 „ fixième mois, comme j'étois assis dans
 „ ma maison (en Mésopotamie) avec
 „ les anciens de Juda, je vis tout d'un
 „ coup comme une figure de feu; elle
 „ étoit toute de flamme de la ceinture
 „ en bas, & du haut de bronze doré

F 6

„ fort

* Ezech. C. 8.

„ fort brillant : elle avança une forme
 „ de main , me prit par les cheveux ,
 „ & m'enlevant entre le Ciel & la
 „ Terre me descendit à Jérusalem. Là
 „ le Dieu d'Israël me dit , Homme du
 „ Peuple , lève les yeux & regarde dans
 „ le Temple du côté de l'Aquilon ; &
 „ y ayant jetté la vûë, je vis qu'on avoit
 „ placé près de la porte de l'Autel l'i-
 „ dole de Jaloufie qui irrite le Dieu
 „ jaloux (l'idole de Baal.) Le Seigneur
 „ me dit , Homme du Peuple , tu vois
 „ les abominations que fait la maison
 „ d'Israël pour m'obliger à me retirer
 „ de mon Sanctuaire ; retourne - toi
 „ d'un autre côté , perce la muraille , &
 „ regarde , tu verras encore pis. Je fis
 „ un trou à la muraille , & je vis les
 „ images de toutes sortes de serpens &
 „ d'animaux abominables peintes sur le
 „ mur

* Vatabl. in not.

» mur tout à l'entour ; & soixante &
» dix des anciens d'Iraël étoient debout
» devant ces peintures , chacun avec un
» encensoir à la main. Il me dit : Tu
» vois ce que chacun d'eux fait en se-
» cret dans sa cellule peinte , croyant
» que le Seigneur ne le voit pas : tour-
» ne-toi d'un autre côté , tu verras en-
» core pis. Ayant porté la vue vers la
» porte du Septentrion , je vis en ce
» lieu des femmes assises qui pleuroient
» Adonis. Il me dit , Entre dans le par-
» vis intérieur du Temple , tu verras
» encore pis. Je vis entre le vestibule
» & l'autel vingt-cinq hommes qui tour-
» noient le dos au Temple & le visage
» à l'Orient , & ils adoroient le Soleil
» levant. Il me dit : Voi les abomina-
» tions qu'ils font dans ce lieu , & re-
» garde comme ils approchent une bran-
» che d'arbre de leur nez (pour la baiser
» en signe d'adoration après l'avoir pré-
» sentée

„ fentée au Soleil ou à l'idole.) Auffi „ je les traiterai avec fureur &c. “ Au Chap. 20. il leur reproche encore d'avoir adoré les Dieux du pays où ils étoient , & ceux du pays voifin : *abominations oculorum fuorum* , les impiétés qu'ils avoient fous les yeux , c'est-à-dire Baal , Dieu de Chaldée , & de Palestine &c. ; *Æidola Ægypti* , c'est-à-dire les animaux divinifés de l'Egypte , le bœuf Apis &c.

Puifque les traces de ce penchant à choifir des objets terreftres pour leur rendre un culte religieux fe retrouvent dans cette contrée en remontant à une haute antiquité , il ne faut pas s'étonner de trouver par fois quelque chofe de relatif à des coutumes fi anciennes & fi générales en Orient dans les ufages pratiqués par les premiers auteurs de la Nation Juive , avant le tems où des loix positives profcrivirent formellement chez eux

eux de tels usages. Abraham paroît avoir fait un mélange d'une action toute sainte avec les vieilles coutumes superstitieuses de son pays, lors qu'après son alliance avec Abimelech Roi de Gérare il fit planter un bois sacré près de Bersabée en Palestine pour y invoquer le nom de Jaoh.

* Jacob ayant eu un songe mystérieux consacra la pierre qui lui avoit servi de chevet pendant la nuit, en arrosa d'huile le sommet, & l'appella *Beth-el*, c'est-à-dire *demeure de Dieu*. On a dit que c'étoit de cette consécration que les pierres boëtyles du Paganisme avoient tiré leur nom. Mais combien n'est-il pas plus probable que le nom est antérieur à Jacob, puisque l'usage est certainement plus ancien que lui, & qu'Uranos avoit avant lui fabriqué en Phénicie de ces boëtyles ou pierres graissées. † Abraham & Jacob.

ne

* Genes. XXI. 33. † Sauchoniat. *ibid.*

ne firent donc qu'imiter une pratique établie avant eux , & longtems suivie depuis : ils suivirent une vieille coutume générale en usage alors , & conforme à la rustique simplicité de leur siècle. Le vrai Dieu voulut bien adopter & sanctifier pour lui ce culte simple , par une condescendance pareille à celle dont il a souvent usé depuis pour la façon de penser peu éclairée du peuple qu'il avoit choisi. Lorsqu'il apparut ensuite à * Jacob dans un autre songe , „ Je suis , lui dit-il , „ le Dieu de Bethel où tu as graissé „ la pierre. “ Mais le bœtyle de Jacob demeura un vrai Fétiche en vénération aux peuples Chananéens , qui n'élevoient pas leurs pensées plus haut que la pierre même : aussi les Hébreux en abolirent parmi eux le culte traditionnel , l'appellant Beth-aven, *demeure du mensonge*, au lieu de

* Genes. XXXI. 13.

de Bethel, *demeure de Dieu*. Les loix qu'ils reçurent après leur invasion en Chanaan prescrivoient rigoureusement l'abolition de ce culte usité dans le pays conquis , qui fut le motif du massacre total des habitans , comme il l'a depuis été de celui des Américains fait par les Espagnols. „ * Vous briserez les pierres „ dressées, dit la Loi, & vous exterminerez tous les habitans de ce pays-là : „ † vous ne dresserez point de colonnes : „ vous n'érigerez point dans votre terre de pierre remarquable pour l'adorer : § vous n'aurez aucune image de „ bête, d'oiseau, de quadrupède ou de „ poisson. “ C'est à l'inobservation de ces Loix , c'est au malheureux penchant qu'avoient les Hébreux à se laisser aller, soit au Fétichisme, soit au Sabeïsme des Na-

* Numer. XIII. 52...

† Levit. XXXI. 1...

§ Deuter. IV. 16.

Nations voisines , que les Livres Saints attribuent presque toujours les malheurs que laissoit fondre sur eux la colere du vrai Dieu , qu'ils avoient si souvent négligé. Le rite religieux de frotter d'huile les pierres bœtyles se retrouve fréquemment partout : il en est fait mention plus d'une fois dans Homère & dans Strabon. Il est vrai que quelques personnes sçavantes ont voulu entendre par les bœtyles , non des *pierres graissées* , mais des *pierres animées* : mais quand même par cette dernière explication il ne faudroit pas entendre , si elle avoit lieu , des pierres douées d'un esprit vivant , plutôt que des pierres taillées en figures humaines , comment concilier cette manière de traduire le terme , tant avec ce que Jâoh dit à Jacob dans le passage ci-dessus raporté, *Je suis le Dieu de Bethel où tu as graissé la pierre* , qu'avec ce que dit Arnobe de ses pratiques dévotes avant

vant sa conversion. * „ Dès que j'aper-
 „ cevois, dit-il, quelque pierre polie
 „ frottée d'huile, j'allois la baiser, com-
 „ me contenant quelque vertu divine. “
 L'espèce du rite est digne du genre de
 culte, & tous deux répondent à l'igno-
 rance des siècles où ils avoient cours.
 Rachel femme de Jacob eut un tel atta-
 chement pour les marmousets Fétiches ou
 Tseraphins de Laban le Syrien son père,
 qu'elle les lui vola en le quittant, † & que
 poursuivie à ce sujet, après les avoir ca-
 chés sous ses habits, elle n'hésita pas,
 pour n'être pas obligée de se lever à l'arri-
 vée de son père, de supposer une incom-
 modité qu'elle n'avoit pas. La fausse impu-
 tation dont Tacite & Diodore ‡ chargent
 les Hébreux d'avoir eu pour Fétiche un
 âne

* Arnob. adv. gent. . .

† Genes. XXXI. . .

‡ Tacit. Hist. V. Diodor. Fragm. Libr. 29.
 Joseph. adv. App.

âne sauvage qui leur avoit fait trouver une source d'eau dans le désert , & d'avoir mis dans leur Sanctuaire la tête de cette ridicule Divinité, vient non seulement de l'idolatrie du Veau d'or Fétiche, & de la figure mal entendue des deux Chérubins sculptés sur l'arche, qui étoient deux têtes de veaux ailées , (a) mais aussi de

(a) Ces sculptures figurées † sur le couvercle de l'Arche, n'y servoient selon toute apparence que d'ornement à la mode du tems & du pays : car on fait que la loi défendoit aux Hébreux, avec la dernière sévérité, d'avoir dans leur temple aucune figure représentative ou relative. *Chérubin* signifie, à ce que l'on croit, *les animaux qui labourent*, du mot Chaldéen *Charab*, labourer. Ce qu'Ezéchiel X. 14. appelle *facies Cherub*, il le nomme I. 10. *facies bovis*. Voyez Calmet & les Auteurs qu'il cite, Clément d'Alexandrie, Grotius, Spencer &c. „ Les descriptions, dit-il, que l'Écriture „ nous donne des Chérubins, quoique différen- „ tes entre elles, conviennent en ce qu'elles „ représentent toutes une figure composée de „ plu-

† *Le Clerc not. sur la Bibl.*

de l'usage d'un culte de ce genre alors universellement répandu dans l'Orient. *
Je laisse à part beaucoup d'autres fables du même genre, que les Payens mal instruits

„ plusieurs autres, comme de l'homme, du
 „ bœuf, de l'aigle, & du lion. Aussi Moÿse
 „ *Exod. XVI. 1.* appelle ouvrage en forme
 „ de Chérubin les représentations symboli-
 „ ques ou hiéroglyphiques qui étoient repré-
 „ sentées en broderie sur les voiles du Taber-
 „ nacle. Telles étoient les figures symboli-
 „ ques que les Egyptiens mettoient à la porte
 „ de leurs Temples, & les images de la plû-
 „ part de leurs Dieux, qui n'étoient autres
 „ pour l'ordinaire que des statues composées
 „ de l'homme & des animaux. “ *Macrobe Sa-*
tur. I. 20. en décrit une d'une manière curieu-
se. Simulacro (Serapidis) signum tricipitis ani-
mantis adjungunt, quod exprimit medio eodem-
que maximo capite leonis effigiem. Dexterâ par-
te canis exoritur, mansueta specie blandientis: pars
vero leva cervicis rapacis lupæ capite finitur: eas-
que formas animalium draco connectit volumine
suo, capite redeunte ad Dei dexteram, qua con-
spicitur monstrum. Ces figures composées, fort
 communes aujourd'hui dans toute l'Asie ido-
 lâtre & surtout dans l'Inde, sont d'une haute
 anti-

* Vid. Selden. de Diis Syris. p. 291.

truits débitoient sur le compte des Juifs,
& que l'on peut voir dans Tertullien,
dans

antiquité. Au raport d'Aléxandre Polyhistor on en voyoit autrefois dans le temple de Bélus ; & il en attribue l'usage aux fables débitées par Oannes (que je crois être un Navigateur Indien venu par mer en Chaldée) sur la forme de l'ancien monde couvert d'eaux & de ténèbres. *Animantia portentosa, & sub variis naturæ speciebus & formis visu mirandis vitam ac lucem accepisse. Homines duabus pennis, alios quatuor, & geminis vultibus insignes : corpus quidem unum, capita vero duo, virile & fœmineum, & gemina pudenda, masculum & muliebre. Hominum aliorum, horum caprarum crura & cornua, illos equorum anteriores, alios posteriores & hominum anteriores, quales sunt Hippocentaurorum formæ, habuisse. Tauros humanis capitibus ibidem nasci ; canes caudis quadricorpores, & posterioribus partibus pisces : equis canum adjuncta capita : homines & alia animantia caput & corpus equinum, piscium vero caudas habentia, nec non & varia variis quibuscumque formis deformia. His adjunge pisces, reptilia, serpentes, & alia plura animantia quasi mutatis ab invicem speciebus varietate conspicua, quorum imagines in templo Beli appensæ. Istitis omnibus præsidet mulier, cujus nomen Omoroca, Chaldaïce interpretatur Thalath, i. e. mare. Alex. Polyh. in Chaldaïc. ap. Syncell. p. 29.*

dans Epiphane &c. Il est aisé de distinguer, par les circonstances même du fait, ce qu'il y avoit de sacré, & ce qu'il y avoit d'impie dans les usages de cette espèce pratiqués chez les Hébreux. Par exemple le serpent d'airain élevé par ordre de Jaoh même, & dont la vue étoit un préservatif contre les morsures des serpens du désert, n'avoit certainement rien de commun avec le Fétichisme; tandis que les deux veaux des dix tribus, placés l'un à Dan, l'autre à Bethel, en étoient des marques aussi scandaleuses que certaines. Ces deux espèces d'animaux, le bœuf & le serpent, étoient surtout des objets ordinaires de culte. L'un paroît avoir été plus particulier à l'Egypte, & l'autre à la Syrie. * Philon le Juif croit celui-ci très ancien parmi les Amorrhéens de Chanaan : & Philon de

Bi-

* III. Reg. 12. 29.

Biblos fait mention d'un ouvrage de Pherecyde * sur la Phénicie , où l'on li-
soit , dit-il , des choses très curieuses sur
le Dieu serpent Ophionée , autrement A-
gathodæmon , & sur le rite des Ophio-
nides ses adorateurs. En effet les Tsé-
raphins si communs en Syrie ne sont
que des serpens Fétiches , comme leur
nom même *Tsaraph* , d'ou vient le Latin
Serpens , le fait assez voir. Les Assyriens ,
outre leurs toupies talismaniques dont il
a été parlé , ont la célèbre histoire du
serpent si réveré dans le palais de leur
Roi *Merodach le Méchant*. J'en ai déjà
parlé.

Les Perses , du moins le peuple gros-
sier , avoient pour Fétiches le feu & les
grands arbres. Le premier des deux cul-
tes y subsiste , malgré la persécution dont
on l'accable , peut-être avec trop de ri-
gueur ,

* Pherecyd. apud Phil. Bibl. in Euseb. L. 1.

gueur, aujourd'hui que le feu n'est plus chez les Guèbres qu'un type de l'Être Suprême; & le second n'y est nullement aboli. Chardin a mesuré un arbre dans un jardin du Roi, à la partie méridionale de Chiras, qui avoit plus de quatre brasses de tour. Les habitans de Chiras voyant cet arbre usé de vieillesse, le croient âgé de plusieurs siècles, & y ont dévotion comme à un lieu saint. Ils affectent d'aller faire leur prière à son ombre; ils attachent à ses branches des espèces de chapelets, des amulettes, & des morceaux de leurs habillemens. Les malades, ou des gens envoyés de leur part, viennent y bruler de l'encens, y offrir de petites bougies allumées, & y faire d'autres superstitions semblables, dans l'espérance de recouvrer la santé. Il y a partout en Perse de ces vieux arbres dévotement revérés par le peuple, qui les appelle *Draet-fasch*, c. d. *arbres*

excellens. On les voit tous lardés de clous pour y attacher des pièces d'habillemens, ou d'autres enseignes votives. Les dévots, particulièrement les gens consacrés à la vie religieuse, aiment à se reposer dessous, & à y passer les nuits : si on les en croit, il y apparait alors des lumières resplendissantes, qu'ils jugent être les ames *des Aoulia* (des Saints, des bienheureux) qui ont fait leur dévotion à l'ombre des arbres divins. Les affligés de longues maladies vont se vouer à ces esprits, & s'ils guérissent dans la suite, ils ne manquent pas de crier au miracle. *

La petite rivière Sogd étoit autrefois en grande vénération dans la ville de Samarcande qu'elle traverse. Des Prêtres préposés veilloient la nuit le long de son cours, pour empêcher qu'on n'y jettat
au-

* Chardin. Voy. de Perse.

aucune ordure : en récompense ils jouissoient de la dixme des fruits provenans des fonds situés sur son rivage. * Les Perses avoient aussi un très grand respect pour les coqs. † Un Guèbre aimeroit mieux mourir que de couper le col à cet oiseau. Le coq étoit fort commun en Médie ; Aristophane l'appelle l'oiseau Méde : cependant ce respect paroît devoir être attribué à ce que le chant du coq marque le tems & annonce le retour du Soleil, plutôt qu'aux rites Fétichistes. Je croirois qu'on doit penser de même du respect de cet ancien peuple pour les chiens , dont la conservation est fort recommandée par Zerdusht ; car toute sa législation paroît très éloignée du Fétichisme. Les Perses lui doivent d'avoir été bien moins adonnés

G 2 qu'au-

* Yakut Geograph.

† Hyde Rel. Pers. C. 1.

qu'aucune autre nation à ce culte grossier : & même le peu qu'ils en ont eu est beaucoup plus susceptible d'une meilleure face qu'il ne l'est ailleurs. Ce n'est pas sans une forte apparence qu'on a dit d'eux , que ne pensant pas que la Divinité pût se représenter par aucune figure fabriquée de main d'homme , * ils avoient choisi pour son image la moins imparfaite les élémens primitifs , tels que le feu & l'eau , conservés dans toute leur pureté. Cependant malgré ce qu'on a soutenu avec grande vraisemblance que le feu n'étoit pour cette nation Sabeïste que l'image du Soleil , malgré les efforts que le Docteur Hyde a faits, dans son excellent ouvrage , pour prouver que le Soleil même n'y étoit que le type de l'Être Suprême à qui seul on raportoit l'adoration , les Perles avoient dans

* Dion ap. Cl. Alex. in protreptic.

dans leur rite pratique en l'honneur du feu des formules directes tendantes au Fétichisme, & très significatives, dont je ne citerai que celle-ci; lorsque s'approchant du feu dans un profond respect & lui offrant du bois ils lui disoient, *πῦρ Δέσποτα ἔσιε : tien, Seigneur feu, mange.* * Chez les Indiens, au milieu d'une Religion dont les dogmes sont aussi d'une toute autre espèce, rien de plus révééré que la vache, le cheval & le fleuve du Gange : mais ils ont aussi leurs pierres Fétiches toutes semblables à la grande Déesse de Pessinunte & à l'Aglibel d'Emesse.

Après avoir vû cette espèce de croyance si bien établie dans l'Orient, même parmi des peuples civilisés, chez qui les arts & la Philosophie fleurissoient, & dont les premiers siècles de barbarie ont

G 3

pres-

* Maxim. Tyr. Orat...

presqu'échappé à l'histoire, serions-nous surpris de la trouver dans la Grèce, dont nous connoissons jusqu'à l'enfance? Il ne faut pas se faire une autre idée des Pélasges sauvages qui l'habitèrent jusqu'au tems où elle fut découverte & peuplée par les Navigateurs Orientaux, que celle qu'on a des Braziliens ou des Algonkins. Ils erroient dans les bois sans connoissance & sans police, n'ayant pour demeure que des antres, & pour nourriture que des racines ou des fruits sauvages: car il ne paroît pas même qu'ils se fussent beaucoup adonnés à élever des troupeaux. Leurs Divinités étoient les fontaines, des chauderons de cuivre, ou les grands chênes de Dodone, l'oracle le plus ancien de la Grèce, & dont il fallut avoir la permission pour adopter les autres Divinités qu'apportoient les colonies étrangères. Mais parmi celles-ci les premières préférences furent données

aux

aux Dieux Fétiches , surtout aux pierres boctyles , dont sans doute il y avoit déjà bon nombre dans le pays ; indépendamment de certains cailloux divins , que les anciens habitans de Lacédémone tiroient du fleuve Eurotas , & qui , s'il faut les en croire , s'élevoient d'eux-mêmes au son d'une trompette du fond de la rivière à la surface de l'eau. * La Vénus de Paphos figurée sur une médaille de Caracalla , † étoit une borne ou pyramide blanche : la Junon d'Argos , § l'Apollon de Delphes , le Bacchus de Thèbes , des espèces de Cippes : la Diane Oréenne de l'isle d'Eubéc , un morceau de bois non travaillé : la Junon Thespienne de Cythéron un tronc d'arbre : celle de

G 4

Sa-

* Plutarch. de Fluv.

† Erizzo Numismat.

§ Phoronid. ap. Clem. Alex. Strom. 1.

Samos in Deliac. L. 5. ap. Athen. 1. 14.

Æthlius ap. Arnob. L. 6.

Samos une simple planche, ainsi que la Latone de Délos : la Diane de Carie, un rouleau de bois ; la Pallas d'Athènes & la Cérès, un pieu non dégrossi, *sine effigie rudis palus & informe lignum.* * Encore un coup, il faut se servir ici des noms qui ne furent donnés que depuis à ces objets. Car Hérodote † convient que les Divinités des anciens Grecs n'avoient point de noms personnels, & que ceux qu'on a depuis donnés aux Dieux viennent d'Egypte. Eusébe § va même jusqu'à dire, qu'avant le tems de Cadmus on ne sçavoit en Grèce ce que c'étoit que des Dieux. La Matuta des Phrygiens ‡ (je cite ici ce peuple qui n'est pas oriental, mais une colonie d'Européens fortis des confins de Thrace & de Macedoine), cette gran-

* Tertull. adv. gent. Viss. Vos. de Idolol. IX. 5.

† Herodot. L. 131. IV. 60.

§ Euseb. Præpar. II. 1.

‡ Arnob. ibid.

grande Déesse apportée à Rome avec tant de respect & de cérémonie, étoit une pierre noire à angles irréguliers. On la disoit tombée du Ciel à Pessinunte, comme on racontoit aussi que la pierre adorée dans Abydos étoit venue du Soleil. La circonstance de leur chute d'en haut, quoique très extraordinaire, n'a rien qui ne soit fort vraisemblable, puisqu'on a souvent vu d'autres exemples du même phénomène. Matuta la grande mère des Dieux étoit sans doute une pyrite semblable à celles qui tombèrent du Ciel il y a six ans *, presque en ma présence, en Bresse, par un tems fort serein, le Ciel étant sans nuage, & le vent du Nord assez médiocre : mais il y eut tout d'un coup dans l'air un sifflement singulier qui fit sortir tout le monde pour sçavoir d'où il provenoit, & se fit en-

G 5

ten-

* Le 16. Septembre 1753.

tendre à trois ou quatre lieues. Deux ou trois payfans m'apportèrent sur le champ quelques-unes de ces pierres ramassées à plus de 1500. toises de distance les unes des autres : il y en avoit de plus grosses que les deux poings, toutes irrégulières, noirâtres, piquées de points brillans & fort lourdes pour leur volume. Il faut remarquer que c'est dans un pays bas fort éloigné des grandes montagnes où l'on pourroit soupçonner quelque volcan inconnu. Un pareil événement devoit être fort merveilleux pour des peuples sauvages, & n'est pas moins admirable, quoiqu'en un autre sens, aux yeux des Physiciens. Faut-il donc s'étonner si dans la disposition où les esprits étoient alors il a contribué à faire mettre au nombre des Fétiches les prétendues pierres de tonnerre? & si certains météores singuliers, comme ceux
que

que nous appellons feux folets , * ont été quelquefois aussi regardés comme tels? Sans sortir de ce canton de l'Asie, en Troade Hélénius fils de Priam, l'un des célèbres devins de l'antiquité, portoit avec lui son Fétiche favori, savoir une pierre minérale † marquée de certaines rayes naturelles. Lorsqu'il la consultoit, elle faisoit un petit bruit semblable, disoit-on, à celui d'un enfant au maillot : mais peut-être plutôt semblable au murmure que font entendre les coquillages quand on les approche de l'oreille. „ Le simulacre d'Hercule dans „ son Temple d'Hyette en Béotie, dit Pausanias, „ n'est point une figure taillée, mais une pierre grossière à l'antique. Le Dieu Cupidon des Thespiens, „ dont l'image est extrêmement ancienne, „ ne, n'est aussi qu'une pierre brute :

G 6

„ de

* Damasc. ap. Phot. ibid.

† Orph. de lapidib.

„ de même dans un fort ancien Temple
 „ des Graces à Orchoméne on n’y ado-
 „ re que des pierres qu’on dit être tom-
 „ bées du Ciel au tems du Roi Etéocle.
 „ Chez nos premiers ancêtres les pierres
 „ recevoient les honneurs divins. “ Ail-
 „ leurs il dit, * „ avoir vû vers Corinthe,
 „ près de l’autel de Neptune Isthmien,
 „ deux représentations fort grossières
 „ & fans art, l’une de Jupiter bienfai-
 „ sant qui est une pyramide, l’autre
 „ de Diane Patroa qui est une colonne
 „ taillée. † “ Ce que l’on a depuis appelé
 Diane d’Ephèse avoit d’abord été une
 souche de vigne, selon Pline, ou selon
 d’autres un tronc d’orme autrefois po-
 sé par les Amazones. Quant aux ani-
 maux adorés, la Grèce n’a pas été moins
 bizarre dans son choix que l’Egypte ou
 que

* Pausan. L. IX. p. 577.

† Id. L. II. C. 9.

que la Nigritie, s'il en faut juger par le rat d'Apollon Sinynthien * (le rat étoit adoré chez les Hamascites de Troade), par la fauterelle d'Hercule Cornopien, & les mouches des Dieux Myagrien, Myode, Apomyen &c. † Mais lorsque quelques siècles après, la *Théofynodie*, c'est-à-dire la Théologie d'un Conseil des Dieux, eut prévalu dans la Grèce, où ce dogme paroît plus marqué que nulle part ailleurs, la vieille prédilection pour les fontaines & pour les arbres Fétiches remplit encore le pays de Nymphes & de Driades, vrais Manitous des eaux & des bois, Divinités locales & subalternes aux Dieux supérieurs, dont on appliqua les noms aux pierres boctyles qui paroissoient y avoir toujours tenu le premier rang. Aussi Pausanias continue-

t-il

* *Ælian. animal. XII. 5.*

† *Selden. p. 228.*

t-il de nous apprendre, que, quoiqu'on eût érigé des statues aux Dieux, les pierres brutes qui en portoient les noms ne restèrent pas moins en possession du vieux respect dû à leur antiquité ; „ tel-
„ lement, dit-il, que les plus grossières
„ sont les plus respectables, comme étant
„ les plus anciennes. “

Je dis, & je le dis après Hérodote, que la Grèce donna dans la suite à ses vieux boctyles les noms des Dieux étrangers, que les pierres & les autres Fétiches animaux ne représentoient rien, & qu'elles étoient divines de leur propre divinité. Car je ne puis être du sentiment, que c'étoit des statues telles quelles, érigées aux Dieux de la Grèce, dans un tems où l'on ne favoit pas faire mieux, & où l'art encore dans sa grossièreté manquoit de l'industrie qu'il auroit fallu pour leur donner une forme plus approchante de la figure humaine. N'est-ce pas en
effet

effet trop à abuser des termes que de prétendre que des pierres pyramidales coniques ou quarrées font des statues manquées ? Et pourquoi les arbres & les laes étant Fétiches chez les Grecs , comme chez les Sauvages , les pierres qui le font chez ces derniers ne l'auroient-elles pas de même été chez ceux - là ? De plus les pierres brutes de l'ancienne Grèce ne pouvoient être alors pour les naturels ces Divinités célestes dont elles ont depuis porté le nom , puisque ces Dieux y étoient alors inconnus , étant tous venus ensuite de l'Orient ; ce que leurs noms propres indiqueroient assez , quand même on ne le fauroit pas d'ailleurs : *Benoth* (Venus) ; *A Belen* (Apollon) ; *Jaoh - Pater* (Jupiter) ; *Baal - Kan* (Vulcain) ; *Isch - Caleb* (Esculape) ; *Aph - esta* (Hephæstos) ; *Art - Themist* , ou *Art - Tham - est* (Artemis) ; *Mæris* (Mars) &c. Il n'est pas plus vrai que ces

ces Dieux ayent été connus dans la Grèce avant l'arrivée des peuplades étrangères, qu'il est vrai qu'ils y ayent pris naissance, comme les Grecs se sont avisés de le dire aussi. Mais, suivant la remarque d'Hérodote, la datte qu'ils donnent à la naissance de chacun dénote celle où ils ont reçu son culte : le lieu de leur naissance est pareillement peut-être un indice de celui où il fut premièrement admis. Nous verrons ailleurs comment ces mêmes noms des Dieux ont aussi été subseqüemment adaptés aux autres, quand la *Théofynodie* eut prévalu sur le Sabéisme ; & ce fera une confirmation de la manière dont je pense que ce changement s'est fait ici. Ces mêmes noms donnés aussi depuis aux anciens animaux Fétiches deviennent une clef générale explicative de tant de métamorphoses des Dieux en animaux : il seroit difficile d'en trouver une plus simple :

ple : l'application en est si sensible qu'elle ne demande pas d'entrer là-dessus dans aucun détail. C'est encore par un pareil mélange du Fétichisme & du Polythéisme proprement dit, qui lui a succédé, que certains quadrupèdes, oiseaux, poissons, plantes ou herbes, se trouvent chez les Payens plus particulièrement consacrés à certains Dieux du Paganisme qui avoient pris leur place, & s'étoient, pour ainsi parler, identifiées à eux en quelque façon dans le cœur & le culte des mortels. La représentation des choses autrefois principales ne se trouve aujourd'hui que comme symbole habituellement joint à l'image des Divinités, qui cependant ne sont que secondaires en ordre de date. On trouve une preuve bien formelle de ce passage du type à l'antitype, de ce caractère de l'ancien Fétichisme conservé dans l'idolatrie même, dans ce que Justin raconte des ja-

javelines divinifées , puis jointes en mémoire de l'ancien culte aux statues des Dieux. Je rapporterai bientôt les propres paroles.

La Religion des premiers Romains étoit formée fur un tout autre plan que la Grecque. Ce peuple , dont le caractère étoit auffi grave & fenfé que l'imagination de l'autre , étoit abondante & légère , rapportoit directement les noms & les idées , tant de fes Dieux que de leur culte , aux foins du gouvernement public , & aux befoins des divers âges de l'humanité & du cours ordinaire de la vie civile. La haute opinion que ce peuple altier conçut de lui-même dès fon enfance , fe manifefta jufques dans fa Religion. Il fembloit dès lors que le Ciel & les Dieux ne fuflent faits que pour la République & pour chacun de fes citoyens. Tout fe rapporte à l'accroiffement ou à la légiflation de

l'une, & à la conservation des autres. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune Romaine, le Génie du peuple Romain, Rome même : c'étoit une foule de Divinités dont on n'épargnoit ni le nombre, ni les soins appropriés à chacune des fonctions, de l'éducation des enfans, des mariages, des accouchemens, de la culture des terres, de l'œconomie intérieure du ménage. Aussi voit-on chez eux bien moins d'indices qu'on n'en voit ailleurs, d'une espèce de culte qui est la marque d'une grande puérilité d'esprit. Ils ont cependant, comme les autres, quelquefois payé à l'ignorance ce tribut de Fétichisme dont presque aucune nation n'a pu s'exempter pendant son enfance. Deux poteaux assemblés d'une traverse, qui depuis s'appellèrent Castor & Pollux, faisoient l'une de leurs Divinités. Il est bien singulier que les Chinois, dès leurs premiers siècles, ayent eu une pareille

reille forme de Divinité. On lit dans les extraits de leurs plus anciens livres, donnés par Mr. des Hautes-Rayes, „ que „ *Hiene-Yuene*, au tems du 9^e ki, joignit „ ensemble deux pièces de bois, l'une „ posée droit, l'autre en travers, afin „ d'honorer le Très-Haut, & que c'est „ de là qu'il s'appelle *Hiene-Yuene*; le „ bois traversier se nommant *Hiene*, & „ celui qui est posé droit *Yuene*. “ On ne peut s'empêcher d'être étonné que des nations & des siècles si distans se soient rencontrés sur une pareille idée. Le bois traversé des Romains étoit une imitation du Dieu des Sabins, formé par une pique transversale soutenue sur deux autres piques plantées debout en plein air, & nommée de son nom propre *Quirinus le Piquier*, comme le peuple se nommoit aussi *Quirites*, c. d. *les Piquiers*.

Quod Hasta Quiris prisca est dicta Sabinis. *

Le Dieu Mars des Romains, dit Var-
 ron, † étoit un javelot. „ Encore en ce
 „ tems, dit Justin, § parlant de la fon-
 „ dation de Rome, les Rois au lieu de
 „ Diadème portoient une javeline pour
 „ marque de souveraineté. Car dès les
 „ premiers siècles l'antiquité adoroit
 „ des javelines au lieu des Dieux im-
 „ mortels : & c'est en mémoire de cet-
 „ te ancienne Religion que les statues
 „ des Dieux ont aujourd'hui des lan-
 „ ces. “ Le Faune & le Pivert des Rois
 Latins, les oiseaux augures de Romulus,
 le bouclier *ancile* de Numa, le *Sororium*
tigillum de Tullus Hostilius, le clou fi-
 ché dans le poteau en tems de peste, les
 poulets sacrés & les frayeurs qu'ils inf-
 piroient en refusant la nourriture offer-
 te,

* Ovid. Fast. L. V. † Ap. Arnob.

§ Justin. XLIII. 3.

te, l'opinion sur les animaux de bonne ou de mauvaise rencontre, les pierres de tonnerre tombées du Ciel, dont parle Pline *, qu'on invoquoit pour obtenir un heureux succès dans les entreprises militaires, paroissent être autant de marques de la même croyance. Je pourrois encore ranger dans cette classe une ancienne pierre qui se voit à Rome au pied du mont Palatin sur la face opposée au Tibre, & qu'on appelle *Bocca di verità*, parce que la tradition porte qu'elle a été autrefois en vénération, & qu'elle rendoit des oracles. C'est une pierre ronde en forme de Fétiche, percée au milieu d'un trou ovale assez grossier. Mais je n'insiste pas beaucoup sur cette conjecture, ne la voyant fondée que sur une tradition populaire, peut-être peu digne de foi. Parmi les pierres adorées, il

* Plin. XXXVII, 9.

il y en avoit quelques-unes de celles que les Physiciens appellent *Hystérolithes* , * où la nature en les formant avoit imprimé une espèce de figure de bouche ou du sexe féminin. Un savant moderne remarque que le célèbre Bœtyle appelé la mère des Dieux étoit de cette dernière espèce : ce pouvoit être une empreinte pétrifiée du coquillage *Concha Veneris* ; & le nom de mère des Dieux a pû venir aussi de cette figure relative à la génération. Le même Auteur observe encore que plusieurs de ces pierres étoient des *Astroïtes* , ou autres pareilles , dont la superficie se trouvoit naturellement ornée de certaines figures, lignes, rides, ou façon de lettres, dont l'inspection servoit à conjecturer l'avenir. On les enchassoit dans les murailles, d'où elles rendoient leurs oracles à

CEUX

* Voy. Falconet, Mem. de l'Acad. Tom. IX.

ceux qui les alloient regarder. Rien de plus semblable encore aux pierres brillantes ou aux lames de métal, dont on ornoit les Térapins, ou que l'on infixoit dans les murailles des temples.

En Germanie les anciens Saxons avoient pour Fétiches de gros arbres touffus, des sources d'eau vive, une barque, une colonne de pierre par eux appelée *Irminful*. Ils avoient leur méthode de divination assez ressemblante au Tokké des Nègres & aux flèches de Babylonie : elle consistoit dans les divers morceaux d'une branche d'arbre coupée en plusieurs parties de figures différentes, qui jettées pêle-mêle dans une robe blanche, * formoient par le résultat du mélange une prédiction sur le succès des entreprises publiques. Les Celtes regardoient comme des objets divins les chênes :

* Tacit. Mor. German.

nes : le gui si sacré pour eux , * & dont la cérémonie n'est pas encore abolie en quelques villes de la haute Allemagne : les arbres creux † par lesquels ils faisoient passer les troupeaux pour porter bonheur au bétail : de simples troncs d'arbres semblables, selon la description qu'en fait Lucain § , aux Divinités actuelles des Lapons ; *simulacraque mæsta Deorum Arte carent , cæsisque extant informia truncis* : les gouffres des marais , ou les eaux courantes dans lesquelles on précipitoit les chevaux & les vétemens pris sur l'ennemi , & où les Hermondures , nation Germaine , ‡ précipitoient les prisonniers de guerre même : les lacs où ils jettoient par forme d'offrande le plus

H pré-

* Hist. Angl. Tom. XIII. p. 366.

† V. Martin Rel. des Gaul. T. I. p. 71.

§ Lucan. Pharf. L. 3.

‡ Tacit. Annal. XV.

précieux de leur butin , * tel que celui de Toulouse, où les Tectosages avoient abymé tant d'or & d'argent massif. Nous apprenons de Grégoire de Tours , † que dans les Cévennes les gens de village s'assembloient chaque année près d'une montagne du Gévaudan, sur les bords du lac Hélanus , où ils jettoient des habits , du lin , du drap , des toisons de brebis , de la cire , des pains , des fromages ; ou autres choses utiles dans leur ménage , chacun selon sa dévotion ou ses facultés. Le culte chez les Gaulois étoit mélangé comme chez tant d'autres nations. Quoiqu'ils eussent des Divinités qu'on peut appeler célestes, tels que Taran, Belen , &c. & même des héros ou demi-Dieux , tels que l'Hercule Aghem ou Ogmien, c. d. *le marchand étranger* (c'étoit un Phé-

* A. Gell. III. 9.

† Greg. Tur. Conf. Glor. C. 2.

Phénicien), ils avoient auffi des objets de culte terrestres. Ils défiſſoient les villes, les montagnes, les forêts, les rivières. * Bibracte, Pennine, Ardenné, Yonne ſont des noms de leurs Divinités, que l'on retrouve dans les anciennes inſcriptions. Le temple qu'Auguſte, durant ſon ſéjour dans les Gaules, fit élever au vent de Nord-oueſt (*Circius*) † eſt, une bonne preuve que la nation à qui ce Prince vouloit plaire le regardoit comme un Dieu. § „ Ils adoroient des arbres, des „ pierres, & des armes. “ *Nihil habent Druides*, dit Plinè ‡, *visco & arbore in qua gignitur, ſi modo ſit robur, ſacratius. Jam per ſe roborum eligunt lucos, nec ulla ſacrâ ſine ea fronde conficiunt.*

H 2

Le

* Le Bœuf Diſſert. & Bouquet Præfat. ad Coll. Hiſtor. p. 38.

† Senec. Quæſt. Nat. V. 17.

§ Mem. de l'Acad. T. XXIV. p. 359.

‡ Plin. XVI. 44.

Le même Auteur décrit d'une manière curieuse comment ils s'y prenoient pour avoir l'œuf du Serpent, espèce de concrétion animale de la nature du Bezoar, dont on vantoit la vertu pour avoir accès auprès des Princes, & gagner des procès. Il raconte † les cérémonies qu'ils employoient pour cueillir le *Selago* (la Sabine) & le *Samole*. Ces derniers points appartiennent aux talismans & à la médecine, dont l'exercice est pour l'ordinaire chez les peuples sauvages un acte de Religion. Les mœurs nouvelles qu'apportèrent les Francs lors de la conquête du pays, n'avoient rien que d'assez conforme à ces usages. † „ Leurs Divinités, dit encore Grégoire de Tours, „ étoient „ les élémens, les bois, les eaux, les „ oiseaux, & les bêtes. “ Lors même que

* Plin. XXIX. 3. XXIV. II.

† Idem Hist. II. 10.

nom que les Romains donnoient à Pluton leur Dieu des Enfers. Ils font si fort dans l'habitude , ainsi que les Grecs , d'ôter aux Divinités étrangères leurs véritables noms , pour les revêtir de ceux de leurs propres Dieux , qu'il ne semble pas qu'il leur soit jamais tombé en pensée que les Dieux d'un pays n'étoient pas ceux d'un autre. C'est ainsi qu'ils défigurent tout ce qu'ils nous apprennent des Religions étrangères , & qu'ils brouillent tous les objets , pour peu qu'ils trouvent de ressemblance entre les noms ou les fonctions des Divinités barbares & des leurs ; ce qui n'est pas difficile à rencontrer , puisque partout elles se rapportent aux désirs & aux besoins des hommes. Dès-lors il faut bien qu'elles se ressemblent. Mais comment des Divinités locales & fantastiques , que chaque peuple se forgeoit à sa guise , pourroient-elles être identiquement les mêmes

mes

mes dans un pays & dans un autre ?

Les grands chênes étoient si bien pour les Celtes un lieu d'adoration, que le nom de cet arbre *Kirk*, ou selon la prononciation latine *Quercus*, est devenu dans les langues dérivées du Celtique ou de l'ancien Germanique, le mot employé pour signifier *Temple* ou *Eglise*. „ Tels étoient, dit Pline à ce sujet, „ les anciens temples des Dieux : & „ même aujourd'hui dans les campa- „ gnes, où la simplicité des mœurs „ conserve les anciens rites, on y con- „ sacre les beaux arbres. L'adoration „ n'est pas plus pure dans l'enceinte des „ édifices enrichis d'or & ornés de sta- „ tues d'ivoire, qu'elle l'est au milieu „ des bois & dans le sein du silence. „ Chaque espèce d'arbre conserve tou- „ jours son ancienne consécration à „ quelqu'un des Dieux ; tel est le chê- „ ne consacré à Jupiter, le laurier à

„ Apollon, le peuplier à Hercule, le
 „ myrthe à Vénus, l'olivier à Miner-
 „ ve. “ * Pline auroit pu ajouter , „ &
 „ ce que les Dieux font aujourd'hui ,
 „ les arbres même l'étoient autrefois. “
 Maxime de Tyr † nous l'apprend très di-
 fertement, en disant , „ que les Gaulois
 „ n'avoient d'autre statue de Jupiter
 „ qu'un grand chêne. “ N'omettons pas
 de dire néanmoins, que quelques-unes de
 leurs cérémonies religieuses étoient ré-
 latives à de plus saines idées de la Di-
 vinité. Pline le dit en propres termes de
 celle du gui sacré : *precantes ut suum*
donum Deus prosperum faciat his quibus
dederit. Mais malgré cela les esprits jus-
 tes auront toujours peine à convenir
 que tant de pratiques constantes puis-
 sent se concilier avec l'opinion de quel-
 ques

* Plin. XII. 1.

† Maxim. Tyr. Orat. 38.

ques sçavans, qui, en convenant des faits, ne voudroient les rapporter qu'à de meilleures vûës, & en conclure que les Gaulois n'avoient eu cependant que la Religion intellectuelle d'un seul Dieu ; notion qu'on ne trouve nulle part en sa pureté chez des sauvages, même chez ceux qui comme les Gaulois & comme partie des Américains croient que l'ame ne meurt pas avec le corps ; & qu'après sa séparation elle va habiter le pays des ames. (*) C'est sur des faits tout simples,

H 5 . &

(*) Que l'on me permette à cette occasion de dire ici mon sentiment en peu de mots sur un point important de la Religion des Gaulois, sur lequel d'habiles gens sont partagés. Dans leur opinion sur l'état des ames après la mort, admettoient-ils le dogme de la métempsychose comme certains Orientaux? ou croyoient-ils qu'elles alloient habiter, soit le pays des ames comme les Sauvages du Canada, soit une Cour guerrière, telle à peu près que la Cour d'Odin, comme les Sauvages Septentrionaux de l'Europe? car on est bien d'accord que les Sauvages en admettant l'immortalité de l'ame

& sur des raisonnemens beaucoup moins détournés , que le même Pline s'écrie , à l'oc-

me n'ont cependant nulle idée de sa spiritualité : telle est leur inconséquence. Par tout ce qu'on nous raporte du rite funèbre des Gaulois, tout-a-fait semblable à celui des Sauvages , il me paroît clair qu'ils tenoient la dernière de ces deux opinions , quoique les auteurs ci-après cités , qui n'avoient nulle idée du pays des ames ni de la Cour d'Odin , mais qui connoissoient fort bien le dogme de la Métempfychose , ayent formellement conclu de ce qu'ils racontent que les Gaulois étoient dans le premier sentiment. Les anciens écrivains , faute de connoissance , ne trouvoient pas de conformité plus apparente , & ils raisonnoient en conséquence : mais leur rapport même rend aujourd'hui leur erreur facile à rectifier. „ Ils ont „ reçu chez eux , dit *Diodore l. 5. p. 306.* l'opinion de Pythagore, selon laquelle les ames „ humaines sont immortelles, & après un certain tems reviennent à la vie dans d'autres „ corps. C'est pourquoi dans les funerailles „ des morts , chacun se sert de l'occasion pour „ écrire à ses parents défunts ; & les lettres „ sont jettées dans le bucher pour parvenir à „ leur destination. “ „ Je rapporterai un mot , dit *Valère Maxime , II. 6. 10.* „ d'une de leurs „ coutumes singulières. Persuadés comme ils „ le sont de l'immortalité de l'ame, ils prêtent „ de

l'occasion de la profonde vénération des

H 6 Gau-

„ de l'argent à condition qu'il leur sera rendu
 „ dans l'autre monde. En ceci je les taxerois
 „ d'être insensés, si Pythagore n'eût débité
 „ les mêmes folies sous son manteau, que
 „ ceux-ci sous leur court habit barbare. “
 „ Ils veulent surtout nous persuader, dit
Cæsar VI. 14. & 19. „ que les ames ne meu-
 „ rent pas, & qu'après la mort elles passent
 „ d'un homme à un autre. Ils jugent cette
 „ opinion très propre à relever le courage,
 „ & à inspirer le mépris de la mort. Leurs ob-
 „ séques sont magnifiques & de grande dé-
 „ pense. On jette dans le bucher tout ce qui
 „ plaisoit le plus au défunt durant sa vie,
 „ même les animaux. Il n'y a pas longtems
 „ qu'on bruloit aussi avec le mort les esclaves
 „ & les chiens qu'il avoit le mieux aimés. “
 „ Nous connoissons un de leurs dogmes, dit
Mela III. 2. „ sçavoir que pour rendre les
 „ hommes plus vaillans, les Druides leur
 „ enseignent que les ames sont immortelles,
 „ & qu'il y a une autre vie chez les Manes.
 „ C'est pourquoi lorsqu'ils brûlent ou inhu-
 „ ment les morts, ils y joignent les choses
 „ nécessaires au service des vivans: ils ren-
 „ voyent même quelquefois à l'autre vie les
 „ décomptes d'affaires & le paiement des det-
 „ tes. On en a vû qui se jettoient dans le
 „ bucher de leurs parens ou de leurs amis, pour
 „ aller

Gaulois pour de très petits objets : *Tan-*

ta

„ aller continuer de vivre avec eux.

Ils pensent que des corps les ombres divisées
 Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elisées,
 Et ne connoissent point ces lieux infortunés,
 Qu'à d'éternelles nuits le Ciel a condamnés.
 De son corps languissant une ame séparée
 S'en varenaitre ailleurs en une autre contrée :
 Elle change de vie au lieu de la laisser ,
 Et ne finit ses jours que pour les commencer.
 De ces peuples du Nord agréable imposturé !
 La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
 N'a jamais fait pâlir ces fières nations ,
 Qui trouvent leur bonheur dans leurs illusions.
 De là nait dans leurs cœurs cette brillante envie
 D'affronter une mort qui donne une autre vie ,
 De braver les périls , de chercher les combats ,
 Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

Trad. de Lucain l. 1.

D. Bouquet a raison d'observer que de telles pratiques excluent plutôt qu'elles n'admettent le dogme de la Métempfychose. Comment pourroient-elles en effet s'allier avec une trans-
 mi-

ta gentium in rebus frivolis plerumque religio est.

migration des ames qui les fait repasser par l'enfance dans les corps de toutes sortes d'animaux ou d'hommes de tout état. Au contraire, la précaution d'emmenner avec soi ses amis, ses esclaves, ses armes, ses chevaux, ses vêtemens, & autres choses nécessaires aux usages de l'homme, le soin d'emporter des lettres pour ceux qui sont déjà partis, & d'y assigner le paiement de l'argent prêté, s'accordent à merveille avec l'idée qu'on va revivre tous ensemble dans un autre pays comme on a vécu, & s'occuper des mêmes exercices. Les Celtes étoient un peuple à demi sauvage. Il est naturel de retrouver chez eux le même fond de pensée que chez plusieurs autres sauvages, & assez approchant de celui des nations Septentrionales & guerrières, dont la croyance contenue dans l'Edda & dans leurs anciennes poésies semble en ce point avoir été commune à l'Europe barbare : car Lucain s'exprime là-dessus en général : *populi quos despicit Arctos* : outre qu'il y a bien d'autres choses dans la Mythologie de l'Edda, dont les traces reparoissent jusques chez les Pélasges, & dans la Grèce barbare, où s'est faite la jonction des idées Orientales avec les idées Européanes.

S E C T I O N III.

Examen des causes auxquelles on attribue le Fétichisme.

Tant de faits pareils, ou du même genre, établissent avec la dernière clarté, que telle qu'est aujourd'hui la Religion des Nègres Africains & autres Barbares, telle étoit autrefois celle des anciens peuples; & que c'est dans tous les siècles, ainsi que par toute la terre, qu'on a vû régner ce culte direct rendu sans figure aux productions animales & végétales. Il suffit d'avoir établi le fait par une foule de preuves. On n'est pas obligé de rendre raison d'une chose où il n'y en a point: & ce seroit, je pense, assez inutilement qu'on en chercheroit d'autre que la crain-

te

te & la folie dont l'esprit humain est susceptible, & que la facilité qu'il a dans de telles dispositions à enfanter des superstitions de toute espèce. Le Fétichisme est du genre de ces choses si absurdes qu'on peut dire qu'elles ne laissent pas même de prise au raisonnement qui voudroit les combattre. A plus forte raison seroit-il difficile d'alleguer des causes plausibles d'une Doctrine si insensée. Mais l'impossibilité de la pallier aux yeux raisonnables ne diminue rien de la certitude du fait, & ce seroit assurément pousser le Pyrrhonisme historique au-delà de toutes bornes, que de vouloir nier la réalité de ce culte simple & direct en Egypte & chez les Nègres. Les peuples ont pu se rencontrer également sur ces absurdités, ou se les communiquer les uns aux autres. Le voisinage de l'Afrique & de l'Egypte rend ce dernier point fort vraisemblable ; soit que les Noirs
ies

les eussent reçus des Egyptiens, ou que ceux-ci les tinssent d'eux : car on fait que l'Égypte avoit emprunté de l'Éthiopie une partie de ses plus anciens usages. Mais d'autre part, quand on voit, dans des siècles & dans des climats si éloignés, des hommes, qui n'ont rien entr'eux de commun que leur ignorance & leur barbarie, avoir des pratiques semblables, il est encore plus naturel d'en conclure que l'homme est ainsi fait, que laissé dans son état naturel brut & sauvage, non encore formé par aucune idée réfléchie ou par aucune imitation, il est le même pour les mœurs primitives & pour les façons de faire en Égypte comme aux Antilles, en Perse comme dans les Gaules : partout c'est la même mécanique d'idées ; d'où s'ensuit celle des actions. Et si l'on est surpris sur ce point particulier, qui paroît en effet très étrange, si l'on s'étonne de voir

voir le Fétichisme répandu chez tous les peuples grossiers de l'univers, dans tous les tems, dans tous les lieux ; il ne faut pour expliquer ce phénomène que le rappeler à sa propre cause déjà citée : c'est l'uniformité constante de l'homme sauvage avec lui-même ; son cœur perpétuellement ouvert à la crainte, son ame sans cesse avide d'espérances, qui donnent un libre cours au dérèglement de ses idées, le portent à mille actions dénuées de sens ; lorsque son esprit sans culture & sans raisonnement est incapable d'appercevoir le peu de liaison qui se trouve entre certaines causes & les effets qu'il en attend. Puisque l'on ne s'étonne pas de voir les enfans ne pas élever leur esprit plus haut que leurs poupées, les croire animées, & agir avec elles en conséquence, pourquoi s'étonneroit-on de voir des peuples, qui passent constamment leur vie dans une

con-

continuelle enfance & qui n'ont jamais plus de quatre ans, raisonner sans aucune justesse, & agir comme ils raisonnent ? Les esprits de cette trempe sont les plus communs, même dans les siècles éclairés, & parmi les nations civilisées. Aussi cette espèce d'usages déraisonnables ne perd-il pas dans un pays en même proportion que la raison y gagne ; surtout quand ils sont consacrés par une habitude invétérée & par une pieuse crédulité. Leur antiquité les maintient chez une partie de la nation, tandis que peut-être l'autre les tourne en ridicule : elle les mélange même à d'autres cultes dominans, & à de nouveaux dogmes postérieurement reçus, comme il est arrivé en Egypte. En un mot il en est du Fétichisme comme de la Magie, sur laquelle Plinè remarque qu'elle a été naturellement adoptée par des nations qui n'avoient rien pris l'une
de

de l'autre : *adeo ista toto mundo consensere, quanquam discordi sibi & ignoto.* Au reste je ne vois pas pourquoi l'on s'étonne si fort que certains peuples aient divinisé des animaux, tandis qu'on s'étonne beaucoup moins qu'ils aient divinisé des hommes. Cette surprise, cette différence de jugement qu'on y met, me semble un effet de l'amour propre qui agit sourdement en nous. Car malgré la haute prééminence de la nature de l'homme sur celle des animaux, il y a dans le fond autant de distance de l'une que de l'autre jusqu'à la nature divine, c'est-à-dire une égale impossibilité d'y arriver. Un homme ne pouvant pas plus qu'un lion devenir une Divinité, c'est une façon de penser aussi déraisonnable dans la nation qui le prétend de l'un que dans celle qui le prétend de l'autre. Cependant on ne fait nulle difficulté d'avouer que des nations très civi-

li-

lifées, très instruites, très spirituelles, telles que les Grecs, les Romains & les Egyptiens mêmes, ont déifié & adoré des hommes mortels; en même tems que l'on soutient que ce seroit faire tort à la juste idée qu'on doit avoir de la sagesse Egyptienne, & qu'elle mérite en effet à beaucoup d'égards, que de dire que ce peuple a purement & simplement déifié & adoré des animaux. Mais à mon sens, toutes ces espèces d'idolatries sont également déraisonnables; & ce que j'y trouve de plus étrange, c'est que ces nations si vantées, & si dignes de l'être sur tant de points, se soient figuré d'avoir le pouvoir de conférer la divinité & d'élever des êtres mortels au rang des Dieux. C'est pourtant ce qui est autrefois arrivé chez tant de nations spirituelles & philosophes qui avoient l'usage des apothéoses.

Les Sçavans modernes qui ont traité

cet-

cette matière, en convenant des faits, nient les conséquences. * Ils ne demeurent pas d'accord que le culte rendu aux animaux fût un culte direct, ni que chaque animal sacré fût pris pour autre chose que pour symbole de la Divinité qu'il représentoit, & à laquelle il étoit dédié : quoiqu'ils ne fassent pas difficulté d'avouer, que le vulgaire, aveugle comme partout ailleurs, & dont la façon de penser ne doit nulle part décider du dogme, s'arrêtoit à l'écorce & à l'objet visible. Selon leur opinion, l'Égyptianisme a commencé par être une Religion pure & intellectuelle. Mais les hommes peu faits pour le culte abstrait & mental, susceptibles d'être touchés des objets qui affectent leurs sens, prirent d'abord les astres pour types visibles de
la

* Vid. Voss. de Idolol. L. 3. & 4. & Bannier. Mythol. L. VI. C. 4.

la Divinité invisible, & ne tardèrent pas à les adorer eux-mêmes : car il n'est guères possible de nier que le culte rendu aux astres ne fût un culte direct. Ensuite ils étendirent cette représentation typique aux objets terrestres naturels animés, inanimés, en un mot à toute production de la nature féconde. Un petit nombre de gens sages ne perdit pas de vue la relation anciennement établie, & rapporta son hommage à l'Être suprême auteur de tous les Êtres ; tandis que la Religion, d'intellecuelle qu'elle avoit été, devint à peu près matérielle pour le reste du monde. Voilà selon eux quel doit avoir été le progrès du Paganisme. Mais il me semble que cette façon de raisonner prend l'inverse de l'ordre naturel des choses. Que l'on me permette de m'expliquer à cet égard.

On dit communément que tous les peuples ont eu les véritables idées d'une

Re-

Religion intellectuelle, qu'ils ont enfuite tout-à-fait défigurée par de grossières superstitions ; & qu'il n'y a pas une nation sur la terre qui ne s'accorde dans l'idée universelle de l'existence de Dieu. Ces deux propositions sont très vraies dans le sens où elles doivent être prises, & que j'expliquerai bientôt de manière à les solidement prouver : mais j'ose dire qu'elles sont peu conformes à la vérité dans le sens où l'on les avance communément. Elles n'ont pas besoin d'être appuyées de raisons peu concluantes ; & ce seroit leur faire tort que de vouloir les soutenir par des argumens contraires à la nature des choses & démentis par les faits. L'erreur à cet égard vient, ce me semble, de ce que l'on considère ici l'homme comme il est premièrement sorti des mains de son créateur, en état de raison & bien instruit par la bonté divine ; au lieu qu'il ne

ne faut considérer le genre humain que postérieurement à sa destruction presque totale, & au châtement mérité, qui renversant la surface de la terre, & abolissant partout, hors en un seul point, les connoissances acquises, produisit un nouvel état des choses. Des trois Chefs de générations qui repeuplèrent la terre sortie de dessous les eaux, la famille de l'un d'eux seulement conserva la connoissance du culte primordial & les saines idées de la Divinité. La postérité des deux autres, plus nombreuse & plus étendue que celle du premier, perdit encore le peu qui lui restoit de connoissances, par son éloignement & sa dispersion en mille petites colonies isolées dans des régions incultes & couvertes de bois. Que purent être les descendans de ceux-ci nécessairement réduits dans une terre ingrate à ne s'occuper que des soucis pressans du besoin animal ? Tout étoit

étoit oublié , tout devint inconnu. Ce nouvel état d'une si grande partie du genre humain , qui a sa cause forcée dans un événement unique , est un état d'enfance , est un état sauvage dont plusieurs nations se sont tirées peu à peu , & dont tant d'autres ne sont encore sorties que fort imparfaitement. Nous voyons , nous lisons que quelques-unes sont presque encore au premier pas ; que d'autres se sont formées par leur industrie & par leur propre expérience ; que d'autres ont acquis davantage par l'exemple d'autrui ; que d'autres enfin ont atteint le point véritable de la police , de la raison , & du développement de l'esprit. Mais nous voyons en même tems le tableau successif du progrès de ces dernières , & qu'ainsi qu'on est en bas âge avant que d'être homme fait , elles ont eu leurs siècles d'enfance avant leurs siècles de raison. Pres-

que partout où nous pouvons remonter aux premières traditions d'un peuple policé, elles nous le montrent sauvage ou barbare : & s'il est un peuple où ces traditions soient trop éloignées de nous pour y pouvoir atteindre, n'est-il pas conforme aux principes du bon sens & de l'analogie de les présumer telles que nous les voyons ailleurs ; de supposer le même progrès successif de développement auquel ce peuple sera parvenu plus anciennement qu'un autre ; de juger enfin des choses inconnues par les choses connues ? Pourquoi les Egyptiens de la race de Cham feroient-ils à cet égard plus privilégiés, malgré leur sagesse acquise, que les Pélasges devenus Grecs, que les Aborigènes devenus Romains, que les Celtes & les Germains devenus François, que les Scythes devenus Turcs & Persans ? La plupart des Nations rentrent dans cet ordre commun,

mun, à ne les prendre que du renouvellement du monde, après que la colère céleste l'eut noyé sous les eaux. C'est une nouvelle époque pour le genre humain, où l'homme ne doit plus être regardé comme étant dans cet état de perfection dans lequel il étoit primitivement sorti des mains de son Créateur; mais comme étant en cet état d'ignorance & d'enfance d'esprit où sont aujourd'hui les petites nations qui vivent isolées dans les déserts, ainsi que la plus grande partie du genre humain y vivoit pour lors.

Or en prenant les choses de ce point de révolution, comme il me semble raisonnable de le faire, & comme j'ai pris soin d'en avertir d'avance, revenons aux deux propositions ci-dessus, pour les examiner selon la marche ordinaire de l'esprit humain. La première, savoir, que tous les peuples ont commencé par

avoir les justes notions d'une Religion intellectuelle, qu'ils ont ensuite corrompues par les plus stupides idolatries ; la première, dis-je, dans l'ordre des choses qu'elle suppose, n'a rien de conforme au progrès naturel des idées humaines, qui est de passer des objets sensibles aux connoissances abstraites, & d'aller du près au loin, en remontant de la créature au Créateur, non en descendant du Créateur qu'il ne voit pas à la nature qu'il a sous les yeux. Un profond Philosophe, qui après avoir dit, *je pense, donc je suis*, s'élève tout d'un coup de cette seule idée à la connoissance du spiritualisme & à la conviction de l'existence d'un seul Dieu immatériel & cause première, avoit déjà par-devers lui mille & mille idées qui lui ont servi à franchir d'un seul vol cet immense intervalle. Mais ceux qui don-

ou

ou celle de Descartes feroient-ils des critiques bien judicieux ? On voit quantité de peuples , après n'avoir eu qu'une croyance fort matérielle , s'élever peu à peu par l'instruction ou par la réflexion à un meilleur culte. Mais autant il est inouï qu'une nation , après avoir habité les villes , & jouï des avantages d'une bonne nourriture & d'une forme de société policée , se soit mise à errer dans les bois & à vivre de gland , à moins d'un événement qui renverse la surface de la terre , autant il est sans exemple que les esprits deviennent aveugles de clairvoyans qu'ils étoient , qu'ils passent d'un sentiment sublime à un sentiment brut , & qu'une nation douée sur ce point d'une façon de penser fine & intellectuelle , soit tombée dans cet excès de stupidité qu'on a lieu de reprocher à presque toutes. La suite ordinaire de ce qui arrive chez un peu-

ple instruit est qu'à force de subtiliser sur la croyance, de disserter sur le dogme, d'étendre & de subdiviser les objets du culte, la Religion y dégénère en puérités minutieuses chez une partie de la nation : une autre partie, plus mal à propos encore, l'abandonne tout-à-fait ; tandis que les gens sages conservent dans sa pureté ce qu'elle a de bon & de vrai, sans donner dans l'un ni dans l'autre excès, sans confondre le fond d'un dogme respectable avec la surcharge étrangère qui sert de prétexte aux esprits trop libres pour rejeter le tout.

Quant à la seconde proposition de l'idée universelle de Dieu, véritablement il doit être aussi rare de trouver des peuples qui n'ayent pas la croyance de quelque être supérieur à qui il faut s'adresser pour en obtenir ce qu'on souhaite, qu'il seroit difficile de trouver des hommes libres de tout sentiment de crainte,

doit avoir ? c'est donner aux expressions une force qu'elles n'ont pas en matière abstraite , que de prétendre qu'il suffit de se servir des mêmes termes pour avoir les mêmes choses dans la tête. Chez les Sauvages les noms *Dieu* ou *Esprit* ne signifient point du tout ce qu'ils veulent dire parmi nous. En raisonnant sur leur façon de penser , il faut , comme on l'a déjà remarqué , se bien garder de leur attribuer nos idées , parce qu'elles sont à présent attachées aux mêmes mots dont ils se sont servis , & ne leur pas prêter nos principes & nos raisonnemens. On peut dire en général que dans le langage vulgaire du commun Paganisme , le mot *Dieu* ne signifioit autre chose qu'un être ayant pouvoir sur la nature humaine : soit qu'on crût qu'il avoit toujours été tel , ou que l'on s'imaginât qu'il avoit acquis ce degré d'autorité. Ce n'est point , selon les idolâtres , une nécessité

té

té pour être *Dieu* que d'avoir toujours été , ni que d'être d'une nature indépendante : en un mot ils n'ont là-dessus aucun principe clair , ni aucun raisonnement conséquent dont on puisse tirer de conclusion satisfaisante. Mais une preuve de l'existence de Dieu bien plus évidente & plus solide que cette universalité des suffrages , dans le nombre desquels il y en a tant qui ne méritent pas d'être comptés , c'est l'accord unanime des hommes intelligens & des nations éclairées : c'est de voir ce dogme être partout le fruit solide d'un bon raisonnement , la conviction s'augmenter , le culte s'épurer , dans le même progrès que la raison humaine se développe , se fortifie , & parvient à son meilleur degré : c'est enfin d'être obligé d'avouer par des preuves de fait , que plus un peuple est privé de sens commun , moins il connoit la Divinité ; & que plus il acquiert de justesse d'es-

prit, plus-tôt il arrive à la connoissance de cette importante vérité. C'est par là qu'après des siècles d'enfance & de barbarie, chaque peuple parvenu à sa maturité a pris une façon de penser plus saine sur ce point capital, & que le commun accord où le raisonnement a conduit les nations civilisées a formé pour le genre humain une certitude morale, à laquelle la révélation a joint la certitude physique pour ceux qui en ont été favorisés. Les croyances religieuses des Sauvages & des Payens étant donc des opinions purement humaines, le principe & l'explication en doivent être cherchés dans les affections même de l'humanité, où ils ne sont pas difficiles à rencontrer; les sentimens des hommes qui les ont produites se-pouvant réduire à quatre, la crainte, l'admiration, la reconnoissance, & le raisonnement. Chacun d'eux a fait son effet sur les peuples,

ples, selon qu'ils étoient plus près ou plus loin de leur enfance, selon qu'ils avoient l'esprit plus ou moins éclairé : mais le grand nombre étant de ceux qui manquent de lumières, l'impression faite par les premiers de ces quatre mobiles, dont l'un a produit le Fétichisme & l'autre le Sabéisme, est aussi la plus ancienne & la plus étendue.

La plus étendue ; car les principes plus solides de quelques Philosophes & de quelques bons esprits, ou la saine doctrine d'une nation privilégiée, ne forment qu'une bien petite quantité sur le total. La plus ancienne : cela s'entend, comme je l'ai déjà souvent expliqué, depuis la renaissance du monde, depuis que le genre humain réduit par sa punition à un petit nombre de familles isolées & dispersées sur la surface de la terre, fut tombé dans les ténèbres de l'ignorance & de l'oubli de son Créateur.

Voyons dès-lors le rapport clair de l'histoire profane de toutes ces nations. Plus on y remonte, plus on trouve le genre humain plongé dans l'aveuglement. La plus ancienne mémoire de ces peuples nous y présente toujours le polythéisme comme étant le système commun & reçu partout. Les quatre côtés du monde rendent également témoignage du même fait, & se réunissent pour former une preuve aussi complète qu'on puisse l'avoir en pareil cas. L'erreur sur le dogme religieux y marche d'un pas égal avec l'ignorance de toutes autres choses utiles & décentes dans laquelle l'homme s'étoit vu replongé. On voit que les arts primitifs s'étoient perdus, que les connoissances acquises étoient restées ensevelies sous les eaux, que ce n'est presque partout qu'un pur état de barbarie; suites naturelles d'une révolution si générale & si puissante. Que si malgré cela

on

on veut foutenir que dans ce même tems, avant l'usage de l'écriture, avant le recouvrement des arts & des sciences, ces mêmes nations, que l'on voit toujours Payennes dans leurs propres mémoires, suivoient les principes d'une Religion pure & intellectuelle; c'est - à - dire, que pendant qu'elles étoient ignorantes & barbares, elles ont découvert la vérité, qu'elles ont ensuite abandonnée pour l'erreur dès qu'elles sont devenues instruites & civilisées, ne fera-ce pas avancer une proposition non moins contraire à la raison, qu'à l'expérience? Les Nations Sauvages d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont toutes idolâtres. On n'a pas encore trouvé une seule exception à cette règle : tellement qu'à supposer un voyageur transporté dans un pays inconnu, s'il y trouve une nation instruite & policée, ce qui est le cas le plus favorable, encore personne n'osera - t - il assurer,

rer, avant que d'avoir vérifié le fait, que la Religion y est vraiment pure & intellectuelle comme parmi nous, au lieu que si le peuple est sauvage & barbare, on annoncera d'avance qu'il est idolâtre, sans crainte de se tromper.

Il est certain que selon le progrès connu de la pensée humaine, destituée du secours de la révélation, le vulgaire ignorant a commencé par avoir quelques notions petites & communes d'un pouvoir supérieur, avant que d'étendre ses idées jusqu'à cet être parfait qui a donné l'ordre & la forme à toute la nature. Il seroit plus sensé d'imaginer que l'homme a bâti des palais avant que de bâtir des cabanes, qu'il a étudié la Géométrie avant l'Agriculture, que d'affirmer qu'il a conçu la Divinité comme un pur esprit remplissant tout l'univers de son immensité, avant que de se l'être figurée comme une grande puissance du genre

genre de la puissance humaine, mais douée d'une force tout-à-fait supérieure & non limitée, ayant des désirs & des passions semblables à celles de l'homme, des membres & des organes comme lui. L'esprit humain s'élève par degrés de l'inférieur au supérieur : il se forme une idée du parfait, par des abstractions tirées de l'imparfait : il sépare lentement la plus noble partie d'un être de la plus grossière : accroissant & renforçant l'idée qu'il s'en forme, il la transporte sur la Divinité. Rien ne peut déranger ce progrès naturel de la pensée, à moins qu'un argument aussi sensible qu'invincible, qu'un fait aussi évident qu'incontestable, suppléant aux forces que l'esprit humain n'auroit pu trouver en soi, ne le conduise du premier coup aux purs principes du Théïsme, en lui faisant franchir d'un seul pas l'immense intervalle qui est entre la nature divine & la nature humaine.

maine. Aussi la bonté de Dieu avoit-elle conduit le premier homme à ce point d'une manière claire , en se manifestant à lui dès le moment de la création : aussi s'est-il directement révélé , & a-t-il lui-même donné les loix du culte à la race choisie. Aussi cette nécessité d'une révélation, qui instruit nettement l'homme de ce qu'il auroit eu trop de peine à découvrir sans le secours de la bonté divine , est-elle un des principaux arguments qu'on employe pour preuve de son incontestable certitude. Ce n'est pas néanmoins que cet argument sensible dont j'ai parlé ne puisse se tirer à la longue de l'ordre extérieur de l'univers , lorsqu'on vient à l'examiner avec réflexion : mais la manière dont les traditions nous montrent que les choses se sont passées n'induit guères à penser que cette réflexion ait beaucoup influé sur la plupart des peuples lorsqu'ils se sont formé leur
premié-

première notion religieuse. La cause d'un objet tout-à-fait familier n'attire ni l'attention ni la curiosité. Quelques surprenans ou extraordinaires que ces objets soient en eux-mêmes, le vulgaire ignorant & rustique les laisse passer sans examen ni recherche. Ceux qui ont écrit des Romans hypothétiques, où ils se sont plu à dépeindre un homme seul abandonné dès l'enfance en quelque isle déserte, qui se fait de lui-même à la vue du cours de la nature les plus subtiles questions physiques & métaphysiques, qui parvient à les résoudre sagement & à tirer de son raisonnement la conclusion d'une sage doctrine sur tous ces points ; ceux-là, dis-je, étoient dans un état de perfection d'esprit qui leur permettoit de bâtir de telles hypothèses qu'ils avoient d'avance toutes décidées ; ils se trouvoient fournis de connoissances acquises, qui opéroient en eux lors

mê-

même qu'ils cherchoient à se déguiser leur propre opération. Mais un pauvre Sauvage nécessaire, tel qu'on voit qu'ont été les plus anciens hommes connus de chaque nation, pressé par tant de besoins & de passions, ne s'arrête guères à réfléchir sur la beauté ni sur les conséquences de l'ordre qui règne dans la nature, ni à faire de profondes recherches sur la cause première des effets qu'il a coutume de voir dès son enfance. Au contraire, plus cet ordre est uniforme & régulier, c'est-à-dire parfait, plus il lui est par là devenu familier : moins il le frappe, moins il est porté à l'examiner & à l'approfondir. C'est l'irrégularité apparente dans la nature, c'est quelque événement monstrueux ou nuisible qui excite sa curiosité & lui paroît un prodige. Une telle nouveauté l'allarme & le fait trembler : une telle faculté de nuire excite en lui la terreur & tout ce qui en est une
suite.

fuite. Aussi voyons-nous les Sauvages s'adresser beaucoup plus souvent dans leurs prières aux génies malfaisants qu'à ceux auxquels ils doivent les bienfaits habituels que leur procure le cours ordinaire & régulier de la nature. Une chose telle qu'elle doit être, un animal bien constitué dans ses membres & dans ses organes, est pour le Sauvage un spectacle ordinaire qui n'excite en lui ni sensation ni dévotion. Un tel animal a été produit ainsi par son père, & celui-ci par le sien. Encore un peu d'éloignement, sa curiosité demeure satisfaite : dès que les objets sont mis à une certaine distance, il les perd de vue. N' imaginez pas qu'il se jette dans la question de savoir qui a produit le premier animal, encore moins d'où vient le système général & la fabrique de l'univers, ni qu'il veuille se tourmenter l'esprit pour une chose si éloignée, si peu intéressante à ses besoins,

soins , & qui passe si fort les bornes de sa capacité.

Peut-être même la considération peu exacte du cours ordinaire des choses de la nature auroit - elle été capable de conduire un peuple sauvage au polythéisme , & de lui faire supposer que le monde est gouverné par plusieurs puissances indépendantes & non tout-à-fait absolues. Il faut une vûe fine & de profondes observations combinées pour apercevoir la liaison qui , enchainant les unes aux autres les causes & les effets de toutes choses , montre qu'elles émanent d'un principe & d'une puissance unique : au lieu que les yeux les moins attentifs sont aisément frappés de la contrariété apparente qui se trouve entre les événemens journaliers, de la manière dont les tempêtes détruisent les productions de la terre féconde, dont les maladies ruinent la bonne constitution

tion du corps humain, dont les succès varient en bien ou en mal dans une guerre entre deux nations, ou dans une querelle particulière entre deux ennemis. Si l'on pense que toutes ces choses sont dirigées par des puissances supérieures, il tombera facilement dans un esprit non exercé, que ces puissances ou ces principes sont différens & ont chacun leur dessein & leurs fonctions séparées. De là on viendra sans peine à croire qu'il y a une Divinité particulière pour chaque élément, pour chaque nation, pour chaque fonction principale de la vie humaine, & que le combat de ces différentes puissances est la cause immédiate de tant de variété dans les événemens. Comme on a conçu ces puissances semblables aux puissances humaines, s'il est question de les déterminer en sa faveur, on y employera les mêmes moyens qui

qui sont propres à déterminer les hommes, à se procurer leurs faveurs ou à faire cesser leur haine ; & ces moyens auront premièrement été mis en usage par les ressorts qui agitent le plus vite & le plus vivement l'humanité. Or ces ressorts ne sont certainement pas la curiosité spéculative ni le pur amour de la vérité , motifs trop raffinés pour des esprits rustiques & trop généraux pour des têtes étroites. Les passions ordinaires à l'homme l'amènent beaucoup plus vite à ce point : soit la crainte , soit l'espérance , en un mot toute inquiétude sur ce qui fait l'objet de ses besoins , ou du désir que l'homme a naturellement de prévaloir de quelque manière que ce soit sur un autre homme. Agité par les pensées qui naissent de ses affections intérieures , c'est alors qu'il commence à jeter les yeux avec une curiosité craintive sur le cours des causes futures, & à
rai-

raisonner bien ou mal sur le principe des événemens divers & contraires de la vie humaine. Tandis que ces passions le tiennent suspendu dans l'anxiété que lui donne l'incertitude des événemens futurs qu'il ne peut ni connoître ni régir, son imagination s'employe à se former une idée de certains pouvoirs supérieurs aux siens, qui font ce qu'il ne peut faire, en connoissant & régissant eux-mêmes les causes dont il n'a pas la puissance de déterminer les effets. On fait le penchant naturel qu'a l'homme à concevoir les êtres semblables à lui-même, & à supposer dans les choses extérieures les qualités qu'il ressent en lui. Il donne volontiers & sans réflexion de la bonté & de la malice, même aux causes inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent. L'habitude de personifier soit de tels êtres physiques, soit toute espèce d'êtres moraux, est une métaphore naturelle

turelle à l'homme, chez les peuples civilisés comme chez les nations sauvages. Et quoique celles-ci ne s'imaginent pas toujours réellement, non plus que ceux-là, que ces êtres physiques, bons ou mauvais à l'homme, soient en effet doués d'affection & de sentiment, cet usage des métaphores ne laisse pas que de prouver qu'il y a dans l'imagination humaine une tendance naturelle à se le figurer ainsi. Les Nymphes des fontaines, les Driades des bois ne sont pas des personnages imaginaires pour tout le monde sans exception : dans tout pays le vulgaire ignorant croit de bonne foi l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres &c. Faut-il donc tant s'étonner si ce même vulgaire, parmi les peuples ignorans & grossiers, est venu à se figurer, qu'il y avoit dans certains êtres matériels, objets de son culte, une puissance, un Génie

nie quelconque, un Fétiche, un Manitou? si en levant les yeux vers les globes lumineux qui parent le Ciel, il s'est à plus forte raison imaginé que les astres étoient animés par des Génies? si poussé par la crainte à supposer des pouvoirs invisibles, & conduit par les sens à fixer son attention sur les objets visibles, il a réuni deux opérations opposées & simultanées, en attachant le pouvoir invisible à l'objet visible, sans distinguer dans la grossière contexture de son raisonnement l'objet matériel du pouvoir intelligent qu'il y supposoit, comme il eût été moins déraisonnable de le faire? si enfin il a prêté à ce pouvoir intelligent les mêmes affections d'amour, de haine, de colère, de jalousie, de vengeance, de pitié &c. dont il est lui-même agité? Cette façon de penser une fois admise pour certains objets, se généralise sans peine & s'étend à beaucoup

K d'au-

d'autres , surtout dans les circonstances où le hazard , c'est-à-dire les accidens imprévus , ont beaucoup d'influence ; car c'est alors que la superstition prend sur les ames un plus grand empire. Coriolan disoit que les Dieux influoient surtout dans les affaires de guerre , où les événemens sont plus incertains qu'ailleurs. Nos anciens François remettoient la décision des procès obscurs à une méthode de jugement qui tient beaucoup de la façon de penser des Sauvages , qu'ils appelloient très-mal-à-propos les jugemens de Dieu. Un célèbre écrivain étranger , de qui je tire une partie de ces réflexions , remarque que les matelots , les moins capables de tous les hommes d'une méditation sérieuse , sont en même tems les plus superstitieux. Il en est de même des joueurs , qui s'imaginent volontiers que la fortune bonne ou mauvaise s'attache avec intelligence à cent

pe.

petites circonstances frivoles qui les tiennent dans l'inquiétude. Avant que les Etats fussent réglés par un bon corps de Loix, par une forme de Gouvernement méthodique & combinée, le défaut de prévoyance & de bon ordre y rendoit l'empire du hazard plus dominant qu'il ne l'a depuis été : ainsi les accidens étant plus communs dans les Gouvernemens & dans les siècles sauvages, la superstition née de la crainte des accidens, ne pouvoit manquer d'y avoir au^{ss} plus de force, & d'y multiplier les Puissances invisibles qu'on croyoit maîtresses de disposer du bonheur ou du malheur de chaque individu. Comme dans cette façon de penser il est naturel de ne leur croire qu'un pouvoir limité à de certains effets, quoique sur-humain, il devient par-là naturel aussi d'en multiplier assez le nombre pour qu'il puisse répondre à l'extrême variété

des événemens , & suffire à tant d'effets dont on les regardoit comme les causes. De là tant de Divinités locales ou appropriées à certains petits besoins particuliers , tant d'amulettes , de talismans , & de Fétiches divers. Il en falloit de généraux pour chaque pays ou pour chaque grand effet physique : il en falloit de particuliers pour chaque personne, même pour chaque petit desir de chaque personne, & surtout pour la préserver de chaque accident fâcheux qu'elle pouvoit avoir lieu de craindre. Car les affections tristes jettent beaucoup plus vite dans la superstition , que les sentimens agréables. Ceux-ci , remplissans l'ame de la joie qu'ils lui inspirent , lui donnent une certaine vivacité gaye , qui ne la laisse guères s'occuper que de son plaisir présent : d'ailleurs l'homme reçoit volontiers le bien qui lui arrive comme une chose qui lui est due : mais l'infortune l'al-

lar-

larme, le jette promptement dans la recherche de la source d'où peut provenir le mal, & des moyens de le détourner. Plus la crainte & la mélancholie sont fortes, plus elles multiplient les objets de terreur, plus elles portent à les attribuer à un grand nombre de causes malfaisantes qu'il faut appaiser par des soumissions. C'est un fait que l'expérience vérifie chez les Sauvages; on sçait qu'ils s'adressent beaucoup plus souvent à leurs Fétiches pour les détourner de leur faire du mal, que pour leur rendre grâces des bienfaits reçus: & même dans toutes les Religions on se sert avec avantage des afflictions qui arrivent à chacun pour le ramener aux sentimens d'une piété véritable.

Une seconde cause s'est jointe à celle que je viens d'exposer, & a beaucoup contribué sans doute à propager la fausse croyance dont il s'agit ici. Com-

me le désir & la crainte sont des sentimens incertains & flottans , ils s'attachent volontiers au premier appui qu'ils rencontrent , sans observer s'il est solide. Une telle disposition de l'ame , grossissant la peur & les scrupules , donne beau jeu aux gens fourbes , lorsqu'ils trouvent quelque avantage à la mettre à profit pour leur propre intérêt. Sur cet article les hommes , pour être barbares , n'en sont ni moins rusés ni moins ardens à profiter de la crédulité d'autrui. C'est ainsi qu'en usent les Jongleurs parmi les Sauvages , leur persuadant que de petits instrumens qu'ils possèdent sont doués d'un esprit vivant capable de déterminer les effets de leurs souhaits. Il ne faut pas douter que dès les premiers tems où la folle imagination du Fétichisme a commencé de prendre quelque cours parmi les Nations ignorantes , ces Jongleurs n'ayent fait
de

de leur mieux pour étendre , sur le premier plan adopté , un systême de crédulité si compatible avec leur intérêt personnel ; & qu'ils n'ayent trouvé beaucoup de facilité à y réussir. L'artifice y a donc eu sa part , comme aux oracles du Paganisme , & s'est joint à la foiblesse & à la folie de l'humanité , pour faire jeter de plus profondes racines à une opinion , qui , toute absurde qu'elle est , trouve pourtant sa première source dans le fond des affections générales de la nature humaine.

Mais , dira - t - on , comment se peut-il faire qu'un culte aussi grossier puisse durer depuis si longtems parmi des Sauvages mêmes ? comment à plus forte raison auroit - il pû se maintenir dans l'Egypte & dans l'Orient civilisé ? ou , puisque le fait est incontestable , n'est-il pas possible de prêter là-dessus d'une manière vraisemblable de plus saines idées

à cette nation en particulier ?

Le premier point n'a pas beaucoup de difficulté, lorsqu'il s'agit de peuples barbares, chez qui les mœurs ne changeant pas, deux mille ans n'apportent aucune altération aux usages, & de qui, lorsqu'on leur demande raison de ce qu'ils pratiquent, on ne retire d'autre réponse, sinon, que cela s'est fait de tout tems, que leurs pères faisoient ainsi, & que leurs enfans feront de même. On sçait qu'ils vivent dans une insensibilité qui tient de l'apathie, née du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étendent pas au-delà de leurs besoins présens: ils ne sçavent rien, & n'ont nulle envie de sçavoir: ils passent leur vie sans penser, & vieillissent sans sortir du bas âge, dont ils conservent tous les défauts. Pour changer les mœurs d'une nation, il faut de ces génies supérieurs, tels que dix siècles en fournissent

font à peine un sur toute la terre , & de plus qu'il se rencontre dans des circonstances favorables ; deux points presque impossibles à réunir chez les Barbares : ou bien il faut que ce soit l'opération lente de l'exemple ; l'imitation étant le guide ordinaire des actions humaines. Mais parmi eux les exemples nouveaux n'ont que très peu de force pour prévaloir sur les vieilles coutumes. Un Caraïbe qui reçoit quelque instruction d'un Chrétien * lui répond froidement : „ Mon ami, vous êtes fort subtil ; „ je voudrois sçavoir parler aussi bien „ que vous ; mais si nous faisons ce „ que vous dites, nos voisins se mo- „ queroient de nous. Vous dites qu'en „ continuant ainsi nous irons en Enfer : „ mais puisque nos pères y sont, nous „ ne valons pas mieux qu'eux , nous „ pouvons bien y aller aussi. “ L'habitu-

K 5 de

* Hist. des Colon. Angl.

de maintient donc un tems infini les usages , quels qu'ils soient , parmi des gens qui n'agissent que par coutume , sans réfléchir si le principe de la coutume a quelque justesse , ni même s'en soucier. Elle les y maintiendrait encore longtems après qu'ils n'auroient pas laissé d'en adopter aussi de meilleurs : c'est une seconde remarque qu'il faut faire ici par rapport aux Egyptiens , & qui n'est pas moins fondée que la précédente. Dévelopons-la plus au long.

Selon les principes que j'ai posés , & qu'on ne doit jamais séparer de la restriction que j'y ai jointe , principes que l'expérience & la tradition constante vérifient aussi souvent qu'il est possible , il n'y a presque aucune nation qui n'ait été sauvage dans sa première origine , qui n'ait commencé par cet état d'enfance & de déraison. Les Egyptiens y ont donc été comme les autres : ils sont même ve-

nus tard , s'il est vrai , comme le dit Hérodote , que leur terre soit un don du Nil ; quoiqu'il ne subsiste plus guères de traditions antérieures aux tems où nous les voyons déjà sortis de la barbarie dans laquelle les autres Africains leurs voisins font encore plongés : & là-dessus peut-être jugera-t-on incroyable que la nation Egyptienne si bien policée , chez qui d'ailleurs on ne laisse pas que de trouver des notions de la Divinité plus justes qu'elles ne font chez beaucoup d'autres , ait pû donner dans un genre de superstition aussi grossier que l'est celui des Nègres. Mais toutes les suppositions que l'on voudra faire ne peuvent détruire un fait si bien avéré. Il faut démentir le témoignage unanime de l'antiquité , ou convenir que les Egyptiens adoroient des chiens , des chats , des lézards & des oignons , & qu'ils avoient pour leurs Divinités un

aussi grand respect , & le même genre de respect par rapport au rite , que les Nègres ont pour leurs Fétiches. La teneur des Loix Mosaiques nous fait voir combien le culte des animaux étoit ancien en Egypte. L'histoire nous prouve que , quoique l'une des Nations fût infiniment plus civilisée que l'autre , elle n'a pas eu moins d'absurdité dans son culte. La police n'exclut pas la superstition. On n'ignore pas qu'il y a des peuples fort spirituels d'ailleurs , tels que les Chinois , qui ont à cet égard d'étranges opinions. Les Augures établis chez les Romains dans le siècle de l'enfance de Rome n'ont - ils pas continué d'y subsister dans le plus beau tems de la République ? c'étoient même les personnes les plus qualifiées , les plus sçavantes , les plus spirituelles , qui en exercoient gravement les fonctions , quoique de leur propre aveu ils eussent bien de la
pei-

peine à se regarder sans rire. Quel siècle plus célèbre & plus éclairé que celui d'Auguste ? Quel homme plus spirituel & plus instruit que cet Empereur ? Cependant lorsqu'après la perte de sa flotte il voulut châtier Neptune & se venger de ce Dieu, c'est une marque évidente qu'il le regardoit de bonne foi comme une Divinité réelle, & comme cause volontaire de son désastre. Mais, d'autre part, quelle folie à un homme de s'imaginer qu'il va punir un Dieu ! & quelle inconséquence que d'en former le dessein, quand on croit réellement en sa divinité ! Où pourroit-on trouver une plus forte marque qu'il n'y a rien de si déraisonnable qui ne puisse par fois trouver sa place dans l'esprit d'un homme sage ?

Personne ne disconvient que lorsqu'il s'agit des traditions religieuses des peuples Payens, ce n'est ni raisonner juste,

ni connoître les hommes , que de conclure , de ce qu'une chose est absurde , que le fait n'est pas vrai ; & même que de nier que chez une nation où une telle opinion étoit ancienne & courante , elle n'avoit cours que parmi le peuple , & qu'elle étoit rejetée par tous les gens sensés. Quand même ceux-ci n'en auroient au fond de l'ame fait aucun cas , n'auroient-ils pas fait profession de suivre à l'extérieur la croyance publique ? Mais indépendamment de ceci , beaucoup d'entr'eux sans doute y donnoient de bonne foi : & l'on a eu raison de remarquer , que comme il n'y a point de précepte si rigoureux qui n'ait été reçu par des gens entièrement livrés aux plaisirs des sens , de même n'y a-t-il point d'opinion dogmatique si dénuée de fondement qui ne se trouve embrassée par quelques personnes d'un esprit excellent d'ailleurs. De plus on ne peut nier que
les

les Egyptiens ne fussent naturellement portés à une superstition excessive, & que leur Philosophie ne fût en bien des points assez grossière & mal raisonnée. Ceux qui en ont une si haute idée auroient quelque peine à la soutenir en faveur d'une doctrine qui, au tems de Diodore, enseignoit que le limon des marais avoit produit l'homme & les animaux tout organisés; que c'est parce que l'homme tire sa première origine de ce lieu humide, qu'il a la peau lisse & unie; que pour preuve certaine d'une telle formation des animaux, on voyoit tous les jours en Thébaïde des souris à demi formées, n'ayant que la moitié du corps d'un animal, & le reste du pur limon. (*) Cette célèbre Philosophie Egyptienne, qui faisoit un

hom-

(*) Diodore L. I. au même endroit où il rapporte que les Egyptiens prétendent que le genre humain a commencé chez eux, donne

ne

homme d'une motte de terre , a bien pû
 faire une Divinité d'un quadrupède. Je
 n'al-

ne le détail de leur système sur la première
 formation des hommes. „ La rotation conti-
 „ nuelle du globe sur lui-même , disent-ils ,
 „ le partagea par le moyen de cette agita-
 „ tion en eau & en terre : de telle sorte pour-
 „ tant, que la terre demeura molle & fangeuse.
 „ Les rayons du Soleil donnant sur elle en cet
 „ état, causèrent différentes fermentations à
 „ sa superficie. Il se forma dans les endroits
 „ les plus humides des excroissances couvertes
 „ d'une membrane déliée , ainsi qu'on le voit
 „ encore arriver dans les lieux marécageux ,
 „ lorsqu'un Soleil ardent succède immédiate-
 „ ment à un air frais. Ces premiers germes re-
 „ çurent leur nourriture des vapeurs grossières
 „ qui couvrent la terre pendant la nuit , & se
 „ fortifièrent insensiblement par la chaleur du
 „ jour. Etant arrivés enfin à leur point de ma-
 „ turité, ils se dégagèrent des membranes qui
 „ les envelopoient , & parurent sous la forme
 „ de toutes sortes d'animaux. Ceux en qui la
 „ chaleur dominoit s'élevèrent dans les airs :
 „ ce sont les oiseaux. Ceux qui participoient
 „ davantage de la terre , comme les hommes,
 „ les animaux à quatre pieds & les reptiles ,
 „ demeurèrent sur sa surface ; & ceux dont la
 „ substance étoit plus aqueuse , c'est-à-dire
 „ les poissons, cherchèrent dans les eaux le
 „ fé-

n'allégué pas ceci pour la ravaler en tout. Certainement les Egyptiens ont été

fa-

„ séjour qui leur étoit propre. Peu de tems après
 „ la terre s'étant entièrement desséchée, ou par
 „ l'ardeur du Soleil, ou par les vents, devint in-
 „ capable de produire d'elle-même les ani-
 „ maux ; & les espèces déjà produites ne s'en-
 „ tretinrent plus que par voye de génération.....
 „ Au reste si quelqu'un révoque en doute la
 „ propriété que ces naturalistes donnent à la
 „ terre d'avoir produit tout ce qui a vie, on
 „ lui allégué pour exemple ce que la nature
 „ fait encore aujourd'hui dans la Thébaïde:
 „ car lorsque les eaux du Nil se sont retirées
 „ après l'inondation ordinaire, & que le Soleil
 „ échauffant la terre cause de la pourriture en
 „ divers endroits, on en voit éclore une infi-
 „ nité de rats. Ainsi, disent ces naturalistes,
 „ la terre s'étant desséchée par l'action de l'air
 „ environnant, doit avoir produit au commen-
 „ cement du Monde différentes espèces d'ani-
 „ maux. . . . Ils insistent fort sur cet exemple
 „ particulier des rats, dont ils disent que tous
 „ ceux qui le voyent sont très étonnés : car on
 „ aperçoit quelquefois ces animaux présentans
 „ hors de terre une moitié de leur corps déjà
 „ formée & vivante, pendant que l'autre re-
 „ tient encore la nature du limon où elle est
 „ engagée. Il est démontré par là, continuent-
 „ ils, que dès que les élémens ont été dévelo-
 „ pés,

fages en beaucoup de choses , & versés dans la connoissance de bien des arts. Mais qui ne sçait combien les hommes ont d'inconséquence dans l'esprit, (†) & de peine à revenir de leurs fausses idées

„ pés , l'Égypte a produit les premiers hom-
 „ mes , puisqu'enfin dans la disposition même
 „ où est maintenant l'Univers, la Terre d'E-
 „ gypte est restée la seule qui produise en-
 „ core quelques animaux. “ Cette fable des
 rats fut encore , à la fin du siècle passé, mise au
 nombre des questions qu'un sçavant faisoit fai-
 re sur l'histoire naturelle de l'Égypte, sçavoir
 si l'on trouvoit à la campagne des grenouilles &
 des souris qui fussent moitié terre & moitié
 animal. A quoi le Drogman du Caire ré-
 pondit que personne n'avoit jamais rien vû ni
 rien oûi dire de pareil. *Journ. des Sçav. Juill.*
 1685.

(†) Un homme d'une vaste érudition,
 membre d'une des plus illustres Compagnies lit-
 teraires, n'a pas hésité de s'exprimer là-dessus en
 termes beaucoup plus forts qu'on ne le fait ici,
 dans un ouvrage expressément examiné & ap-
 prouvé par son Corps. „ En vérité, dit l'Abbé
 Fourmont, *Reflex. sur l'hist. des anciens peu-*
 „ *ples L. II. sect. 4.* de quelque façon que l'on
 „ s'y prenne pour disculper les Égyptiens, ce

„ ne

idées quand elles ont pris racine par une très longue habitude ? Observons ce qui se passe chez les Morcs d'Afrique , Arabes d'origine , parmi lesquels la Religion Mahométane a porté la connois-
fan-

„ ne fera beaucoup avancer en leur faveur : il
 „ faudra toujours avouër que malgré leur hau-
 „ te réputation de sagesse , ils étoient tombés
 „ là-dessus dans les excès les plus odieux. Que
 „ personne n'ose ici nous apporter pour prétext-
 „ te la politique de leurs Souverains. Dans le
 „ dessein , dit-on , de diviser efficacement tous
 „ ces nomes de l'Egypte , ils y avoient éta-
 „ bli tous ces cultes différens. On pourroit
 „ par grace leur accorder ces vûes sembla-
 „ bles à celles de Jéroboam : elles en avoient
 „ peut-être été le modèle. Mais pour par-
 „ ler simplement & sans fard , il faudra bon-
 „ gré malgré en revenir à ceci , que les
 „ Egyptiens étoient [& s'ils pensoient un
 „ peu , devoient se croire eux-mêmes] un
 „ peuple fort extravagant. On n'apothéose
 „ point sans folie les oignons & les asper-
 „ ges. Que penser encore des Dieux oiseaux,
 „ poissons , serpens , crocodiles ? Un peu plus
 „ bas il dit nettement , *que les Egyptiens ne
 „ pensoient pas mieux sur cet article que les Sa-
 „ moyedes, & que les Sauvages d'Amérique.*

fance d'un seul Dieu. Malgré le Mahométisme dont ils font profession, l'usage des Fétiches n'est ni moins généralement répandu ni moins consacré par leurs Prêtres Marabouts : ceux-ci donnent aux Fétiches le nom de *Grigris*. La nouvelle Religion n'a produit d'autre effet que de les faire regarder comme des puissances subalternes, comme des talismans préservatifs contre toute sorte de maux ou d'événemens fâcheux. Chaque Grigris a sa propriété : aussi les Mores en ont-ils tant, qu'ils en font quelquefois couverts de la tête aux pieds : parmi eux les Fétiches ont gagné en nombre ce qu'ils ont perdu en force. Il est assez certain aussi que les Egyptiens portoient sur eux leurs Fétiches talismaniques. On trouve de très anciennes Momies ayant sur l'estomac une plaque d'or gravée d'une figure de bête, & pendue à un colier de même
mé-

métal. Pietro della Valle* en a vû de telles dans les sépultures voisines du Caire.

De ces deux observations de fait , l'une que les anciens peuples étoient sauvages & grossiers comme le sont les Noirs & les Caraïbes , l'autre que les objets de leur culte étoient les mêmes que chez ceux-ci , il en résulte cette conséquence certaine , que leur Religion & leur façon de penser en cette matière étoit la même chez les uns que chez les autres , la même en Egypte autrefois qu'elle est aujourd'hui en Nigritie. Tout absurde & grossier qu'est le Fétichisme , il ne faut pas croire qu'il ait dû s'abolir en Egypte à mesure & aussi promptement que les esprits des habitans se sont raffinés. Les points qui regardent le culte religieux subsistent encore comme

* Pietr. della Vall. Lett. XI.

me choses sacrées longtems après qu'on en a reconnu la futilité, & restent au moins chez le bas peuple, qui fait le plus grand corps d'une nation, & qui est toujours, comme on le sçait assez, fort attaché à ses vieux usages, surtout en cette matière. C'est ainsi qu'il faut entendre ce que dit Synesius. „ Les Prêtres d'Egypte „ sçavent bien se jouer du peuple au „ moyen des becs d'éperviers & d'ibis „ sculptés au devant des temples, tan- „ dis qu'ils s'enfoncent dans les Sanc- „ tuaires pour dérober à la vûe de tout „ le monde les mystères qu'ils célèbrent „ devant les globes qu'ils ont soin de „ couvrir de machines qu'ils appellent „ *κωμασήγρια*. Le soin qu'ils prennent de „ couvrir ces globes est pour ne pas „ révolter le peuple, qui mépriseroit ce „ qui seroit simple : il faut pour l'amu- „ ser des objets qui le frappent & le sur- „ prennent, autrement on ne gagne rien

„ avec

„ avec lui : c'est - là son caractère. *
 Malgré la perfection que les mœurs & les Arts acquirent en Egypte, les villes Egyptiennes n'en font guères moins restées attachées chacune au vieux Fétiche particulier dont elles avoient fait choix. Ce n'est qu'à force de vétusté que cette idolatrie si grossière s'y est enfin éteinte, & que les traces en ont enfin été effacées par le Christianisme & par le Mahométisme, deux Religions les plus propres qu'il y ait à détruire les autres, tant par la pureté avec laquelle elles maintiennent le dogme précieux de l'unité de Dieu, & proscrivent tout ce qui se ressent du Polythéisme, que par l'esprit d'intolérance qu'elles tiennent de la Judaique leur mère.

Voyons cependant en peu de mots s'il sera possible, sans s'écarter tout-à-fait

* Synef. in encom. Calvit.

fait de la justesse du raisonnement, de donner à cette pratique Egyptienne quelque autre fondement que la pure sottise du peuple; quoique les railleries qu'on en a faites autrefois montrent assez qu'on n'en avoit pas alors une meilleure opinion. De plus s'il étoit public que ce culte eût un fondement raisonnable, en ce que le respect rendu à l'animal ne se rapportoit pas directement à lui, mais à la Divinité réelle dont il n'étoit que la figure, pourquoi les auteurs qui en parlent * auroient-ils pris la précaution d'avertir d'avance que ce qu'ils vont dire est une chose hors de croyance & un problème susceptible de bien des difficultés, παράδοξον τὸ γινόμενον καὶ ζητήσεως ἄξιον: que les causes que l'on donnera de ces pratiques paroîtront fort douteuses & peu satisfaisantes, πολλὰ ἀπο-

* Diodor.

ἀπορίαν παρέχονται τοῖς τὰς αἰτίας τῶν
 ζητῶσι : que les Prêtres ont soin de gar-
 der un profond silence sur ces sortes
 de matières : que ce que la nation en
 sçait tient en grande partie de la fable
 & de la simplicité des premiers siècles ;
 τῆς ἀρχαϊκῆς ἀπλότητος. Pourquoi Plu-
 tarque si zélé pour y trouver du mystè-
 re, qui s'épuise à chercher sur chaque
 point toutes les allégories les moins ima-
 ginables & les plus inconséquentes, mê-
 me sur les différentes couleurs de la ro-
 be d'Isis & sur les différentes résines
 qu'on brûloit dans son temple; Pour-
 quoi, dis - je, seroit-il obligé d'avouer
 que les Egyptiens en prenant les bêtes
 pour des Dieux se sont rendus ridicules
 aux yeux de tout le monde & ont fait
 de leurs cérémonies un objet de risée?
 Pourquoi Cicéron * avanceroit-il que les

L

Egyp-

* Cic. Nat. D. L. I.

Egyptiens sont plus fermes dans leur croyance de la divinité des animaux, que le Romain ne l'est dans la sienne en entrant dans le temple le plus saint? Pourquoi Plutarque & Diodore rapporteroient-ils sur le même point tant de systèmes d'explications différentes qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, qui s'excluent même, & par là s'accusent réciproquement de fausseté? Car enfin dès qu'il n'y avoit que le bas peuple, toujours partout ignorant & crédule, qui prit les objets de superstition à la lettre, dès que tous les gens sensés de la nation ne regardoient ces différens objets que comme symboliques de la Divinité, le sens qu'ils y donnoient étoit fixe, public, connu de tout le monde, non sujet à la dispute ni à l'incertitude : les Prêtres d'Egypte, ces gens si mystérieux, ayant une réponse satisfaisante à donner au reproche général
fait

fait à leur nation, loin de garder le silence, avoient plus d'intérêt que personne à s'expliquer ouvertement. Mais quand on n'a rien de bon à dire, c'est le cas de laisser croire qu'on garde un secret, d'affecter le mystère, de ne s'expliquer qu'à demi & à fort peu de gens. On voit qu'Hérodote, qui avoit beaucoup conversé avec les Prêtres, est très réservé lorsqu'il est question de parler des motifs du culte Egyptien. Quoiqu'il fasse ses efforts pour le présenter sous une face plus raisonnable, en donnant à entendre que chaque animal étoit consacré à un Dieu, ce qui pouvoit bien être ainsi de son tems, on s'aperçoit aisément qu'il ne veut pas s'expliquer sur ce qu'il sçait. „ Les
 „ Egyptiens, dit-il*, sont superstitieux
 „ à l'excès sur les choses divines. Les

L 2

bê-

* Herodot. II. 65.

„ bêtes farouches & domestiques y sont
 „ sacrées. Si j'en voulois dire la raison ,
 „ il me faudroit insensiblement tomber
 „ sur le discours de la Religion , dont
 „ j'évite de parler autant qu'il m'est
 „ possible, & dont on voit que je n'ai
 „ dit quelque chose qu'autant que je
 „ m'y trouvois engagé par la nécessité de
 „ mon sujet, & seulement en passant. “
 Ailleurs parlant d'un certain rite de sacri-
 fices où l'on immoloit des porcs, „ Les
 „ Egyptiens, dit-il *, en rendent une
 „ raison ; mais quoique je la sache, je
 „ crois qu'il est plus honnête que je
 „ ne la raporte pas. “ Plus haut, a-
 près avoir dit que les Mendesiens res-
 pectent le bouc, parce que l'on représen-
 te le Dieu Pan avec une tête de chèvre &
 des pieds de bouc ; „ Ce n'est pas, ajoute-
 t-il, „ qu'ils le croient ainsi fait. Pan
 „ est

* Herodot. II. 47.

„ est un Dieu semblable aux autres. Si
 „ on le représente ainsi, j'en sçais bien
 „ la raison ; mais je ne serois pas bien
 „ aise de la dire. “ Cette réticence n'a
 point rapport à l'obscénité ; car on sçait
 qu'Hérodote n'est pas fort retenu sur
 cet article. En un autre endroit, où il
 conte l'histoire d'Hercule, il finit en
 priant les Dieux & les Héros de pren-
 dre en bonne part ce qu'il a dit. En
 un mot, il est facile de voir qu'il ne
 touche cette matière de la croyance E-
 gyptienne qu'avec scrupule & discrétion :
 car dans ses discours, s'il n'est pas chas-
 te, il est au moins fort dévot. Les é-
 crivains postérieurs à lui, tels que Dio-
 dore, Plutarque, Porphyre, Jambli-
 que &c. recherchent très curieusement
 les motifs fondamentaux de ce culte :
 & c'est une chose digne de remarque,
 que plus l'auteur est récent, plus il est
 porté vers les explications mystiques,

qui de siècle en siècle devenoient plus à la mode , à mesure qu'on sentoit davantage le besoin qu'avoit l'Egyptianisme d'être pallié par des allégories. Parcourons aussi brièvement qu'il sera possible les différens systèmes figurés qu'on a voulu faire adopter.

Je crois d'abord que ceux qui veulent soutenir l'honneur de la croyance Egyptienne * feront bien aises que je n'allègue en sa faveur , ni la fable de Jupiter qui ne voulut se laisser voir à Hercule qu'après avoir écorché un mouton & s'être envelopé de sa peau , (cause pour laquelle le bélier a été déifié), ni la métamorphose † des Dieux en bêtes , lorsque les Géans les eurent mis en fuite. Cette fable ne supposeroit pas une moindre sottise dans le peuple qui l'adop-

te-

* Herod. II. 42.

† Ovid. Metam. L. 5.

teroit que celle à qui l'on cherche à donner une tournure plus sensée. Si elle a réellement eu cours en Egypte, elle nous montre, par ce qu'en rapporte Diodore, quelle étrange & misérable opinion les Egyptiens ont eu de leurs Dieux, de leur multiplication & de leur pouvoir.

» Ils disent, selon lui, que les Dieux
 » n'étant autrefois qu'en petit nombre,
 » & craignans d'être accablés par la mul-
 » titude des hommes impies & scélé-
 » rats, se cachotent sous la forme de
 » divers animaux, pour échaper à leur
 » poursuite & à leur fureur. Mais ces
 » mêmes Dieux s'étant enfin rendus les
 » Maîtres du Monde, avoient eu de la
 » reconnoissance pour les animaux dont
 » la ressemblance les avoit sauvés : ils se
 » les étoient consacrés, & avoient char-
 » gé les hommes même de les nourrir
 » avec soin, & de les ensevelir avec
 » honneur. " Plutarque a raison de s'é-

crier là-dessus , qu'oser dire que les Dieux effrayés ont été se cacher dans les corps des chiens & des cigognes, c'est une fiction monstrueuse qui surpasse les plus grossiers mensonges : & tout de suite , il rejette aussi comme indigne d'être avancée l'opinion de la Métempychose, qu'on donnoit pour cause du respect rendu aux animaux. Je ne m'arrêterai pas non plus à refuter la fable suivante. Typhon tua son frère Osiris, & coupa le cadavre en vingt-six parties qu'il dispersa. Isis lui fit la guerre, vengea le meurtre de son époux, & étant montée sur le Throne, chercha & retrouva ses membres épars. Pour leur donner une sépulture à jamais célèbre, elle fit vingt-six momies, dans chacune desquelles elle mit un morceau du corps d'Osiris; & ayant appelé chaque société de Prêtres en particulier, elle assura en secret chacune des sociétés qu'elle l'avoit préférée aux autres pour être

être dépositaire du corps entier d'Osiris. Elle enjoignit à chacune d'elles de choisir un animal tel qu'elles le voudroient, auquel on rendroit pendant sa vie les mêmes respects qu'à Osiris, & qu'on enseveliroit après sa mort avec les mêmes honneurs. C'est pourquoi chaque société sacerdotale se vançoit de posséder seule le corps d'Osiris, nourrissoit un animal sacré en sa mémoire, & renouvelloit les funérailles du Dieu à la mort de cet animal. Ce conte est assez bien inventé pour rendre raison du culte particulier à chaque contrée. Mais quel raisonnement plausible pourroit-on appuyer sur un récit aussi visiblement fabuleux dans la plûpart de ses circonstances? D'ailleurs il n'est ici question que des animaux : cependant nous avons vu que les êtres inanimés étoient aussi des objets de culte. Quand cette fable seroit bonne pour l'Egypte, elle ne serviroit

à rien pour les autres endroits de l'Orient où le Fétichisme a eu vogue. Les raisons qui lui ont donné cours dans un pays, ne sont pas différentes de celles qui l'ont introduit dans un autre. On a dit qu'autrefois les Princes successeurs d'Osiris * & les Généraux d'armée portoient sur leurs casques des figures de têtes d'animaux, pour se rendre plus remarquables ou plus terribles : ce qui les a fait représenter après leur mort sous les figures qu'ils avoient choisies pour cimiers. Ainsi on a représenté sous la figure d'un chien Anubis † l'un des principaux officiers d'Osiris. Cette solution est assez ingénieuse. On pourroit encore alléguer en sa faveur l'analogie qu'elle semble avoir avec le grand nombre de figures Egyptiennes qu'on voit en for-

* Plutarch. in Isid.

† Euseb. Præpar. II. 1.

forme humaine avec des têtes d'animaux. Néanmoins elle suppose, 1^o. que le culte public s'adressoit seulement à la figure sculptée d'un animal, ou à quelque statue humaine ornée de cette figure ; au lieu qu'il s'adressoit à l'animal vivant lui-même, & de même que les noirs, qui vont tout nus & qui n'ont point eu chez eux d'officiers d'Osiris ni d'apothéoses, l'adressent à leur Fétiche. Car ce seroit une autre absurdité de dire, que parce qu'un personnage illustre s'étoit orné de la dépouille de quelque bête, la vénération rendue à sa mémoire a consacré toutes les bêtes vivantes de la même espèce. La peau de lion dont se couvroit Hercule n'a pas déifié dans la Grèce l'espèce vivante des lions : outre qu'il me paroît douteux que les capitaines Egyptiens aient jamais porté d'oignons pour cimiers de leurs casques : c'étoit

pourtant un des Dieux de l'Egypte. Plin ne dit pareillement : * „ L'ail & l'oignon „ font des Dieux sur lesquels l'Egyptien „ fait ferment. “ Elle suppose, 2^o. que le Fétichisme n'est qu'une alteration de l'idolatrie proprement dite, dont elle seroit dérivée à la suite des tems ; au lieu que le culte des animaux paroît au contraire visiblement antérieur en Egypte à celui des idoles, qui même n'y a pas été aussi fort en vogue dans la Grèce & dans le reste de l'Orient. Strabon † dit en propres termes, que dans les premiers tems les Egyptiens n'avoient point d'idoles, ou que s'ils en avoient, elles n'étoient pas de forme humaine, mais de figures de bêtes. Isis, Osiris, & sa famille, Divinités si anciennes en Egypte, sont des Dieux relatifs au Sabéisme ou culte des astres, & à l'ancien état du

* Plin. L. XIX. † L. 17.

du globe terrestre. Lors de la conquête des Perles, Cambyze ne trouva dans le vaste temple de Vulcain, que de petits objets qui excitèrent sa risée : le Jupiter Sérapis & quelques autres Divinités, sont récentes en comparaison des Fétiches. Parmi les statues Egyptiennes qui nous restent, dont le plus grand nombre ne sont pas des figures de Divinités, probablement la plupart ne sont pas antérieures à la Monarchie Grecque d'Alexandrie, qui donna sans doute une vogue très considérable au pur culte idolâtre. La Religion d'Egypte étoit fort mélangée. Dès les premiers siècles le Sabeïsme y eûtroit pour beaucoup. Si la nation n'avoit eu que douze Dieux Fétiches, on pourroit croire que la division du Zodiaque en douze signes, à qui l'on donna le nom d'autant d'animaux, a donné naissance à la *Zoolatrie* ; les Egyptiens adorateurs des astres & au-

teurs

teurs de cette division astronomique, ayant substitué le culte d'un belier ou d'un taureau à celui des constellations qui portoient les noms de ces quadrupèdes. Lucien *, si le discours sur l'Astrologie judiciaire qui se trouve dans ses œuvres est de lui, s'explique là-dessus en ces termes assez curieux : „ Les Egyptiens „ ont cultivé cette science après les Ethio- „ piens : ils ont mesuré le cours de cha- „ que astre, & distingué l'année en mois „ & en saisons ; réglant l'année sur le „ cours du Soleil, & les mois sur celui „ de la Lune. Ils ont fait plus : car „ ayant partagé le ciel en douze par- „ ties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur „ Religion. Car tous les Egyptiens ne „ se servoient pas de toutes les parties „ du

* Lucian. de Astrolog.

„ du ciel pour deviner ; mais ceux - ci
 „ de l'une & ceux - là de l'autre. Ceux
 „ qui observèrent les propriétés du be-
 „ lier , adorent le belier ; & ainsi du res-
 „ te. “ Malheureusement ce passage du
 Sabéisme au Fétichisme , assez naturel
 d'ailleurs , soutiendrait mal l'application
 qu'on en voudrait faire au détail com-
 plet du culte en question. J'avoue ce-
 pendant , que de toutes les opinions cel-
 le - ci me paroît la plus vraisemblable ,
 après celle que j'ai pour but d'établir
 dans ce traité.

Plutarque & Diodore rapportent , que
 lorsqu'on divisa l'Egypte en Nomes , afin
 d'empêcher les habitans de remuer &
 de s'unir pour secouer le joug , on im-
 posa dans chaque Nome un culte parti-
 culier ; rien ne tenant les hommes plus
 divisés & plus éloignés les uns des autres
 que la différence de Religion. On eut
 soin d'assigner à chaque Nome voisin des
 ani-

animaux antipathiques, pour augmenter la haine entre les habitans, lorsque chacun verroit sa propre Divinité maltraitée, ou l'ennemi de son Dieu honoré par ses voisins. Une politique si raffinée auroit été sans doute excellente & appuyée sur un fondement très véritable. Mais qui ne voit que les esprits du peuple étant plus difficiles à tenir en contrainte sur le point de la Religion que sur aucun autre, c'étoit au contraire choisir un moyen tout propre à les révolter tous; & qu'il y auroit eu cent fois plus de peine à les plier à une telle nouveauté, qu'à les tenir assujettis à une domination temporelle? La manière bizarre dont on suppose que le projet étoit conçu, àchevoit d'en rendre l'exécution impossible, si le Fétichisme étoit une croyance nouvelle qu'on eût voulu pour lors établir. Ne feroit-il pas plus vraisemblable de dire, que la division

sion

sion géographique & politique, quand il fut question de l'introduire, fut réglée sur la division de culte qui se trouvoit déjà entre les différentes contrées?

D'autres ont dit que chaque animal emportoit avec soi l'idée d'un Dieu plus relevé dont il étoit le type; de sorte qu'il faudroit ainsi regarder l'animal comme le Dieu même. A Bubaste donc le chat auroit été le représentant de la Lune. Mais les habitans de Bubaste sont assez mal justifiés par-là : car il n'y a guères moins d'imbécillité à prendre un chat pour la Lune qu'à l'adorer lui-même. D'ailleurs combien n'étoit-il pas plus simple de rendre directement ce culte à la Lune, que de l'adresser aux chats sublunaires ! Selden * tâche de donner à ceci une face moins ridicule : il croit que les animaux n'étoient que symboliques des Dieux du pays, & que le cul-

tè

* Selden. Prolegom. C. 3.

te des symboles a donné naissance au culte des animaux & autres objets singuliers , lorsqu'on a substitué le culte visible de l'objet représentant à celui de l'objet représenté ; par exemple , le bœuf en Egypte , & le feu en Perse : l'un n'avoit d'abord été que le type du Dieu Apis , l'autre que celui du Soleil. Mais à force d'avoir le représentant sous les yeux , le peuple grossier a perdu l'idée du représenté , & détourné son adoration de l'objet absent pour l'adresser en droiture à l'objet présent. Ceci peut avoir quelque chose de vrai par rapport au culte du feu , pour ceux d'entre les Guèbres qui adoroient le feu terrestre de leurs pyrées. Que le bœuf , le plus utile des animaux , ait été généralement reçu comme le symbole conventionnel du plus favorable des Dieux , on pourroit le croire : mais si l'on veut faire l'application de cette hypothèse au détail infini du Fétichisme

me

me Egyptien , on fera bientôt contraint d'abandonner le systême à force d'endroits où il n'est plus possible de l'adopter. Dira-t-on avec Plutarque *, que le crocodile n'ayant point de langue doit être considéré comme le symbole de la Divinité, qui sans proférer une seule parole imprime les loix éternelles de la sagesse dans le silence de nos cœurs ? ou plutôt ne sera-t-on pas surpris de voir un si excellent esprit débiter en termes magnifiques des choses aussi peu conséquentes & aussi éloignées du sens commun ? On est tout-à-fait étonné de lui entendre dire que la belette, qui conçoit par l'oreille & accouche par la bouche, est le symbole de la parole qui procède ainsi : que la musaraigne aveugle est adorée, parce que les ténèbres primitives ont précédé la lumière : † que la chatte est le type sacré de

* In Iside & Osir. † In Sympofiac. IV. §.

de la Lune , parce qu'elle a comme elle des taches sur sa superficie , & qu'elle court la nuit : que l'aspic & l'escarbot font les types du Soleil ; l'escarbot parce qu'il va à reculons , comme le Soleil allant d'Orient en Occident va contre le mouvement du premier mobile qui se meut d'Occident en Orient ; l'aspic , parce que comme le Soleil il ne vieillit point , & marche sans jambes avec beaucoup de souplesse & de promptitude : qu'en langue Egyptienne la pierre d'aimant s'appelle *Os d'Horus* & le fer *Os de Typhon* , qu'Horus étant le monde ou la nature humaine , & Typhon le mauvais principe , cela signifie que la nature humaine tantôt succombe à sa pente vers le mal , tantôt le surmonte , comme l'aimant attire le fer par un de ses poles & le repousse par l'autre. Si c'est la façon de penser des Egyptiens de son tems que Plutarque nous

nous débite ici , elle fait assurément peu d'honneur à la justesse d'esprit de cette nation. La grossière simplicité des siècles sauvages que je crois avoir été l'ancienne baze & la première source de son culte religieux , sans être plus déraisonnable , a du moins plus de vraisemblance.

Le même embarras sur l'application se retrouve dans le sentiment de ceux * qui veulent qu'on n'ait eu en vûe en honorant les animaux que les diverses utilités qu'en tiroient les hommes , ou que les bonnes qualités par lesquelles ils se distinguoient. Le bœuf laboure la terre : la vache engendre le bœuf : la brebis fournit la laine & le lait : le chien est bon pour la garde , pour la chasse ; il a quêté pour retrouver le corps d'Osiris : le loup ressemble au chien.

* Cic. Nat. D. L. I. Euseb. Ibid.

chien , & a mis en fuite une armée d'Ethiopiens qui vouloient faire une invasion : le chat écarte les aspics ; l'ichneumon détruit le crocodile : l'ibis mange les serpens venimeux & les insectes : le faucon aporta aux Prêtres de Thèbes un livre couvert de pourpre contenant les loix & les cérémonies religieuses : la cigogne a montré une façon de prendre des remèdes : l'aigle est le roi des oiseaux : le crocodile fait peur aux voleurs Arabes , qui n'osent aprocher du Nil ; il porta sur son dos d'un bord à l'autre du lac de Moëris le Roi Mènes qui se trouvoit en danger sur le rivage : l'oignon croit dans le déclin de la Lune : & quant au reste des légumes , il faut les respecter , car si tout le monde mangeoit de tout , rien ne pourroit suffire. Voilà , sans doute , de puissantes raisons , & des motifs d'adoration qu'on veut don-

donner pour raisonnables , ou du moins pour spécieux. On honoroit donc la fidélité dans le chien. Dans le bouc , animal fort lascif , on honoroit la génération , & Diodore * entre là-dessus dans un détail tout - à - fait circonstancié ; seroit - ce par cette raison que les femmes découvroient leur sexe devant l'animal sacré , & alloient quelquefois plus loin , comme le raconte Hérodote † dans une histoire qui n'est pas bonne à répéter , & sur laquelle Vossius a eu une pensée fort extraordinaire , que je ne veux pas rapporter non plus , quoique ce trait d'histoire prouve invinciblement que rien n'étoit moins symbolique ? Il faut avouer que c'est pousser bien loin l'admiration des vertus , ou du moins la manifester d'une étrange manière. Auf-
 si

* Diodor. Pindar. ap. Ælian.

† Herodot. L. II. C. 46. & Voss. Idol. L. III. C. 74.

si le Philosophe Persée, * disciple de Zé-
 non, qui étoit dans cette idée, alloit - il
 jusqu'à faire entendre qu'il ne falloit
 pas regarder les choses utiles & salu-
 taires à l'homme comme de simples pré-
 sents des Dieux, mais comme étant di-
 vines de leur propre nature. Plutarque
 ne va pas si loin. „ Mais les Philoso-
 „ phes les plus louables, dit-il, voyant
 „ dans les choses inanimées quelque
 „ image occulte de la Divinité, ont cru
 „ qu'il étoit mieux de ne rien négli-
 „ ger de ce qui pouvoit la faire révé-
 „ rer. J'estime donc que les êtres ani-
 „ més, sensibles, capables d'affections
 „ & de mœurs, sont encore plus pro-
 „ pres à inspirer du respect pour leur
 „ auteur. J'approuve ceux qui adorent,
 „ non les animaux, mais en eux la
 „ Divinité qui s'y montre comme en
 „ un

* Perseus ap. Cic, nat. Deor, L. I. C. 15.

„ un miroir naturel , & qui les employe
 „ comme des instrumens bien faits dont
 „ elle orne l'Univers. Une chose ina-
 „ nimée , quelque riche qu'elle soit , fût-
 „ elle toute de pierreries , ne vaut pas
 „ celle qui est douée de sentiment.
 „ Cette portion de la nature qui vit ,
 „ qui voit , qui a en soi un principe de
 „ mouvement & de connoissance , a ti-
 „ ré à soi quelque particule de cette
 „ Providence qui gouverne le monde.
 „ Ainsi la nature divine est au moins
 „ aussi bien représentée par des animaux
 „ vivans , que par des statues de bron-
 „ ze ou de marbre aussi périssables , &
 „ de plus , insensibles. Voila l'opinion
 „ que je trouve la plus recevable de
 „ toutes celles qu'on a données de l'a-
 „ doration rendue aux animaux. “ Je
 raporte avec plaisir ce passage de Plutar-
 que , qui est très louable par l'intention,
 & le meilleur endroit de tout son livre.

M

Mais ,

Mais , outre que ce n'est ici que le raisonnement réfléchi d'un Philosophe , & non celui de la Nation dont les pratiques montrent qu'elle avoit un culte direct & non relatif , ce raisonnement est au fond peu solide , & a le défaut des argumens qui prouvent beaucoup plus qu'il ne faudroit. Car si l'on pouvoit justifier l'adoration réelle rendue à toute espèce d'être vivant ou inanimé , en disant , malgré toutes les apparences contraires , que ce n'est que parce qu'il est l'image & l'ouvrage de Dieu , on parviendroit à rendre raisonnable le Paganisme le plus insensé.

L'opinion ci-dessus a du rapport à celle de quelques autres Philosophes qui ne trouvent ici que le naturalisme , & qui regardent toute cette Théologie bizarre comme un pur hommage rendu à la nature même productrice de tous les êtres. Rien de plus forcé que ce qu'ils disent.

Le

Le peuple n'entend rien à tous ces raffinemens : il ne sçait que ce qu'il voit : sa Religion n'est jamais allégorique : tellement qu'il est aussi naturel de penser que la dévotion Egyptienne n'étoit ni différente de celle des Nègres ni mieux raisonnée , qu'il l'est peu de chercher des raisons subtiles & philosophiques pour les justifier d'avoir adoré des éperviers & des légumes. Mais de plus cette explication a un défaut qui lui est commun avec quasi toutes les précédentes , & qui suffiroit pour les faire tomber : c'est qu'aucune ne rend raison de ce qu'il y avoit un animal affecté à chaque contrée pour sa Divinité. Cette simple observation réfute aussi ce que dit ailleurs Diodore , en donnant la Métempsychose & le passage de l'ame d'Osiris dans le corps d'un bœuf & dans celui d'un loup pour un des motifs qui faisoient respecter les animaux. Car si on estimoit les

animaux pour leurs bonnes qualités ; s'ils étoient la figure des hommes qui avoient rendu de grands services à l'Egypte ; s'ils étoient les images des Dieux ou les emblèmes de la nature ; s'ils ont été substitués par homonymie aux signes célestes du Zodiaque ; s'ils étoient la retraite des âmes humaines après le trépas des hommes, ils devoient par tous ces motifs jouir d'un honneur égal dans tout le pays ; au lieu qu'on n'avoit dans un canton nul respect pour l'animal, Dieu du canton limitrophe. Hors du ressort de sa Divinité, il étoit tué & mangé sans pitié : de même que chez les Africains le Fétiche d'une contrée n'est qu'une bête pour les peuples voisins. Hérodote dit positivement que le crocodile n'est sacré qu'à Thèbes & sur le lac Mœris, & l'Hippopotame qu'à Pampremis : qu'ailleurs, entr'autres dans la contrée d'Elephantine, les habitans
leur

leur font la chasse & les tuent comme ennemis de l'homme. D'autres , voulant particulariser davantage cette idée de culte religieux , & rendre raison de ce qu'il n'y avoit qu'un certain animal jouissant dans chaque province d'un respect exclusif , ont dit que l'animal étoit un objet d'adoration , parce que le peuple de la province en portoit la figure à la guerre en guise d'étendart , autour duquel il se réunissoit , comme la légion Romaine autour de son aigle , ou nos bataillons chacun autour de son propre drapeau. „ Peu après , dit-on , que „ les hommes eurent abandonné la vie „ sauvage pour former entr'eux diver- „ ses sociétés , ils s'attaquoient & se „ massacroient continuellement les uns „ les autres , ne connoissant encore d'au- „ tre loi que celle du plus fort. La „ nécessité apprit bientôt aux plus foi- „ bles à se secourir mutuellement ; &

„ ils se donnèrent pour signal de con-
„ vocation la figure de quelques-uns
„ des animaux qu'on a consacrés de-
„ puis. A cette marque ils se rassem-
„ bloient & formoient un corps redou-
„ table à ceux qui les faisoient trembler
„ auparavant. La première de ces ban-
„ des servit de modèle & d'exemple à
„ d'autres; & toutes ayant pris des ani-
„ maux différens pour enseignes, c'est la
„ raison pour laquelle les uns sont ho-
„ norés dans un endroit, & les autres
„ dans un autre, comme les auteurs
„ particuliers du salut des différentes
„ troupes qui se sont établies en plu-
„ sieurs villes. “ Ce raisonnement de
Diodore est le plus naturel & le plus ju-
dicieux qu'on ait fait sur la matière. Il
prend l'origine des choses au tems où
elle doit être prise, c'est-à-dire aux sié-
cles de barbarie. Il rend bon compte de
l'attribution du culte particulier à cha-
que

que Nome , en même tems qu'il est en général applicable à tout autre peuple sauvage. Malgré cela on aura peine d'admettre que ce soit ici la cause générale du Fétichisme ancien & moderne. Il y a des objets de culte même en Egypte , à qui l'on n'en peut faire l'application. On ne voit pas qu'elle ait en rien influé dans le choix que les peuples modernes ont fait de leurs Divinités matérielles. Enfin cette opinion a le défaut de renverser les objets en prenant pour la cause ce qui n'est que l'effet. Autant qu'il seroit extraordinaire d'adorer un être parce qu'on le porte pour enseigne , autant il est naturel de le porter pour enseigne parce qu'on l'adore. Ce n'est pas à cause que nous portons processionnellement l'image d'un Saint dans nos bannières que nous l'honorons ; mais c'est parce que nous le révérons que nous le portons ainsi.

Enfin les figuristes de gout & de profession , non contents du naturalisme général auquel on avoit imaginé que la Religion Egyptienne seroit de voile , sont entrés dans le détail des allégories , & en ont appliqué une fort à propos à chaque pratique. Je n'ai garde d'allonger ce discours par le détail circonstancié de ce qu'ils avancent , (ce seroit la matière d'un livre entier) ni par une réfutation suivie de mille visions sans fondement qui se réfutent d'elles-mêmes. Ce n'est pas que je ne loue l'intention de ceux qui par de tels détours cherchoient à détruire les préjugés du pur Fétichisme , non moins puerils & bien plus dangereux. A cet égard je dirai volontiers ce que disoit Denys d'Halicarnasse des opinions Grecques sur cette matière. „ A Rome nous „ prenons pour des fables & pour de „ vaines superstitions tout ce qui n'est „ ni

„ ni fensé ni bienféant. Qu'on ne s'i-
 „ magine pourtant pas que j'ignore qu'il
 „ y a quelques fables des Grecs qui pou-
 „ voient être utiles aux hommes, foit
 „ comme représentant des ouvrages &
 „ des effets de la nature fous une allé-
 „ gorie, foit comme ayant été inven-
 „ tées pour confoler les hommes dans
 „ leurs malheurs, les délivrer des trou-
 „ bles d'esprit, les guérir de leurs fol-
 „ les efpérances, ou déraciner d'ancien-
 „ nes opinions encore plus extravagantes.
 „ Quoique je fache ceci tout auffi
 „ bien qu'un autre, je m'éloigne cepen-
 „ dant volontiers de ces fables, avec les
 „ ménagemens qu'il faut apporter en une
 „ matière délicate & religieufe.*“ On
 peut confulter fur toute cette doctrine
 myftagogique l'excellent ouvrage d'Eu-
 febe, qui l'a fuivie pied à pied, & qui

M 5 n'y

* Dion. Halic. L. II. p. 91.

n'y laisse rien à repliquer. Philon de Biblos avoit déjà eu la même vue en donnant par extrait une traduction Grecque de l'ancienne histoire Phénicienne de Sanchoniaton. Son but, à ce qu'il nous apprend lui-même, étoit de montrer aux Grecs combien ils étoient répréhensibles d'avoir tourné des faits réels en froides allégories, ou d'en avoir voulu donner des explications abstraites : d'avoir imaginé du mystère dans les histoires des Dieux, & par-là donné naissance à une doctrine secrète qui n'eut jamais de fondement réel, & qu'ils publient néanmoins, dit-il, avec emphase & de manière à étouffer la vérité des faits. Il ajoute qu'il a déjà réfuté ce système dans les trois livres intitulés *περὶ παραδόξων ἰσογίας*, de *historia incredibili*, * où il détruit les allégories des Grecs, mal d'accord entre eux

en

* Voy. Tournemine: Journ. de Trev. 1714. en Janv.

en donnant de telles explications à divers points de leur Théologie fondés sur des faits véritables. Il nous donne à entendre que son dessein en traduisant les livres de son ancien compatriote est de confirmer de plus en plus ce qu'il a déjà soutenu contre les Grecs. „ Ceux-ci, dit-il, „ par la beauté de leur élocution, „ l'ont emporté sur tous les autres peuples : ils se sont approprié toutes les „ anciennes histoires, qu'ils ont changées, „ ornées, exagérées ; ne cherchant qu'à „ faire des récits agréables, par „ lesquels, allant de ville en ville, ils „ ont comme étouffé la vérité. Nos „ oreilles accoutumées dès l'enfance à „ leurs fables se trouvent prévenues d'opinions accréditées depuis plusieurs siècles, à qui le tems a donné insensiblement la force de s'emparer de nos „ esprits : si bien qu'elles en sont tellement en possession, qu'il nous est dif-

„ facile de les rejeter. Il arrive même
„ de-là, que la vérité, lors qu'on la dé-
„ couvre aux hommes, paroît avoir à
„ présent l'air d'une opinion nouvelle ;
„ pendant que ces récits fabuleux, quel-
„ que peu raisonnables qu'ils soient, pas-
„ sent pour des choses authentiques. “
Eusèbe se sert à son tour avec avanta-
ge de cette version du Phénicien, pour
renverser de fond en comble le systéme
du sens allégorique inventé par les Gen-
tils pour justifier leur culte. Il observe
que la Théologie Phénicienne, qui ne
ressemble nullement aux fictions des poë-
tes, les surpasse de beaucoup en anti-
quité ; & il en appelle au témoignage de
plusieurs interprètes estimés, lesquels ont
déclaré que les anciens qui ont établi le
culte des Dieux n'ont point eu en vue
de signifier les choses naturelles, ni d'ex-
pliquer par des allégories ce qu'ils pu-
blioient de leurs Dieux ; mais qu'ils vou-
loient

loient qu'on s'en tint à la lettre de l'histoire. Je transcrirois un grand nombre de pages de son livre, s'il falloit rapporter tout ce qu'il dit de judicieux sur ce chapitre : il suffit de faire usage ici de quelques-unes des réflexions répandues dans tout l'ouvrage. Les choses que les anciens ont bonnement racontées de leurs Dieux, étant, dit-il, vraiment risibles, on a voulu, plus sagement peut-être, y donner un sens honnête & fort caché, en les appliquant aux effets de la nature. Cependant plusieurs Théologiens du Paganisme avouent que cette méthode spécieuse ne doit pas être adoptée; quelques-uns même s'en sont plaints, disant que par principe de Philosophie, en prenant les Dieux pour les différentes parties de la nature, on éteignoit la Religion. Tous sont forcés de convenir qu'il est constant qu'on n'a d'abord raconté que le fait tout nud, & que le
rite

rite n'a rapport qu'au fait simple, tel que la vieille tradition l'a transmis : il dément l'appareil de ce sens prétendu tiré des choses abstraites ou naturelles ; de ce figurisme inventé par des Sophistes qui en font trophée en si beaux discours. Aussi ne peuvent-ils apporter aucune tradition des tems éloignés auxquels ce culte doit sa naissance, qui fasse voir que l'antiquité avoit dessein, comme ils le prétendent, de débiter sa Physique sous des énigmes : outre que ces points de Physique sont des choses communes que tout le monde sçait, ou apprend par les sens, & dont les emblèmes sont tirés de trop loin pour être tombés dans l'esprit de ceux qui ont établi ce culte. Écoutons Porphyre, ce grand Théologien Mystique du Paganisme : après avoir débuté d'un ton emphatique, & écarté les profanes, il nous apprendra que l'adoration d'une pierre noire signifie

fié que la nature divine n'est pas une chose qui tombe sous le sens de la vue : qu'une pierre pyramidale est un rayon de la flamme divine : qu'un pieu dressé, ou un triangle, représentans, selon lui, les deux sexes, sont les reproductions des germes, & un hommage rendu à la nature féconde. Si l'on veut l'en croire sur le fond de cette Théologie terrestre, c'est une disposition mystérieuse, soit des divers attributs de la Divinité suprême emblématiquement figurés, & de sa puissance manifestée sur toutes choses, soit de l'ame du monde & des causes naturelles ; comme si en effet il eût falu recourir à ce ridicule artifice pour expliquer aux hommes des choses toutes simples que personne n'ignore. On disoit dès-lors, entr'autres explications, que c'étoit aussi des figures de la manière de cultiver les fruits de la terre, des saisons qui en font le tems, & d'autres

articles nécessaires à la conservation de la vie humaine. * On voit bien que personne n'osant ouvertement nier les dogmes, crainte des Loix, ni s'opposer à la crédulité du vulgaire, chacun les expliquoit selon son propre génie, & y a trouvé sans peine ce qu'il a voulu. Le champ étoit ouvert aux explications arbitraires : aussi chacun a-t-il hautement refusé d'admettre celles que donnoit un autre, sans néanmoins oser toucher au fond des choses qui méritoient encore moins de ménagement. Mais quand on se croit obligé de conserver un texte aussi absurde, il n'est pas étonnant de trouver tant d'incertitudes & d'inconséquences dans le commentaire. Eusébe a de même refusé le sentiment de Diodore sur cette matière, ainsi que les énigmes physiologiques de Plutarque, en faisant voir qu'il

* Euseb. Præp. Evang. II.6. III. 7. & 11. &c.

qu'il est mal d'accord avec lui-même , & qu'il n'y a aucune fuite dans tout ce qu'il dit. * S'ils sont contraires à eux-mêmes , comment pourroient-ils ne le pas être aux autres ? En effet les plus zélés d'entre eux parmi les modernes ont été les plus ardens à rejeter ce qu'avoient soutenu leurs devanciers. Quand on veut , dit l'un d'eux , s'instruire de ce qu'il est possible de sçavoir de cette Religion Egyptienne qui irrite la curiosité par ses dogmes si singuliers , on ne manque pas de lire avec empressement Diodore , Platon , Plutarque & Porphyre. Après les avoir lus , on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple , ou de fades allégories sans liaison , sans dignité , sans utilité , ou enfin une Métaphysique guindée dont il est ridicule de penser que l'antiquité ait eu la
moins-

* Euseb. L. III. in procem. & Cap. 2. & 3.

moindre connoissance. „ On étoit enco-
„ re moins blessé de la grossière simpli-
„ cité de l’Egyptien qui prend un bœuf
„ pour un bœuf, que du sublime ga-
„ limatias d’un Platonicien, qui voit par-
„ tout des Monades & des Triades ; qui
„ cherche le tableau de la nature uni-
„ verselle dans les pieds d’un bouc ; qui
„ trouve dans une Isis le monde Arche-
„ type, le monde intellectuel, & le
„ monde sensible. Tout ce qu’on ap-
„ prend d’une manière précise dans ces
„ lectures, dont l’ennui n’est racheté
„ par aucune découverte tant soit peu
„ satisfaisante, ce sont les erreurs & les
„ plates idées des Egyptiens. “ On les
trouve, il est vrai, bien plus intelligens
que d’autres peuples en matière d’Astro-
nomie, d’Architecture, d’arts, de mé-
tiers, de gouvernement, & de police :
mais d’ailleurs on ne les voit pas moins
remplis de puérités : & quant à cette
pro-

profonde connoissance qu'ils s'attribuoient de la Religion & de la nature , loin d'en reconnoître quelques vestiges dans les ouvrages des Auteurs ci-dessus, on rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement dans l'ancienne Théologie , & de la plus mauvaise dialectique dans la nouvelle : car il est vrai que celle-ci étoit devenue telle à peu près que les Platoniciens nous le disent. Ils ne font probablement pas les inventeurs de ce fatras allégorique , quoiqu'ils aient peut-être beaucoup ajouté de leur fond à une chose qui se trouvoit être si fort de leur gout : ils avoient voyagé en Egypte , & fréquemment conversé avec les Prêtres de ce pays , connus pour les plus mystérieuses gens de l'univers. Mais quelque chose que ces Prêtres aient pu dire aux étrangers , je crois pouvoir leur répondre dans les mêmes termes
que

que Plutarque * , quoiqu'en un autre sens; le parallèle que j'ai fait de leur culte , les ressemblances que j'y ai montrées , prouvent mieux ce que c'étoit que leur propre témoignage. Ceux-ci sans doute avoient cru donner une meilleure face à ces vieux rites terrestres , en les tournant , à quelque prix que ce fût , du côté de l'intellectuel ; & ce pouvoit être alors la Théologie des gens d'esprit , tandis que le vulgaire continuoit à ne voir aux choses que ce qui y étoit. Mais si l'on trouve dans leurs idées creuses quelque Métaphysique sur le destin & sur la nécessité des effets de la nature , on y trouve encore plus de chimères & de pauvretés : de sorte qu'au cas que les Egyptiens pensassent là-dessus comme le dit Porphyre , il faudroit encore convenir qu'ils n'étoient guères plus judicieux que

* In Isid.

que s'ils adoroient réellement des animaux & des têtes de chien. Tout ce système d'allégorie physique & métaphysique inventé après coup, faux & infoutenable en lui-même, est donc inutile en même tems, puisqu'il ne rend pas le Fétichisme Egyptien plus raisonnable qu'il n'étoit. Mais quand toutes ces hypothèses alléguées & dénuées des preuves qu'elles exigent, donneroient une solution plus satisfaisante, en feroient-elles moins inadmissibles en bonne critique ? Ce n'est pas dans des possibilités, c'est dans l'homme même qu'il faut étudier l'homme : il ne s'agit pas d'imaginer ce qu'il auroit pû ou dû faire, mais de regarder ce qu'il fait.

F I N.

